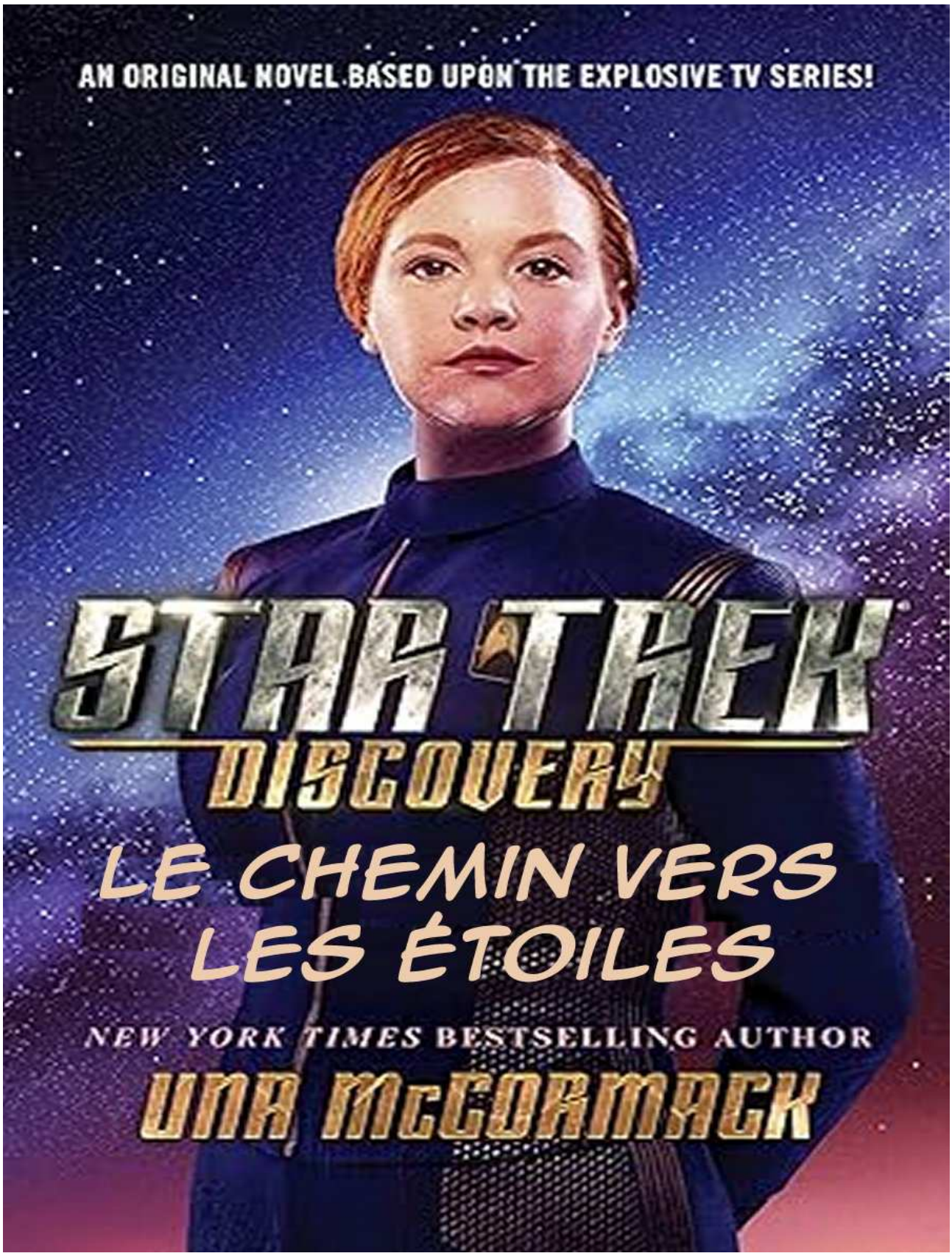


Le chemin des étoiles

Par Una McCormack

Prologue

Certaines nuits, pensait Michael Burnham, il fallait se résigner à ne pas dormir du tout. L'astuce consistait à accepter son sort et à ne pas rester allongée dans le noir à laisser l'état d'éveil se transformer en ruminations stériles et circulaires. En d'autres circonstances, elle se serait levée, aurait bougé, travaillé un peu ou médité. Mais rien de ce que Michael pouvait faire ne réglerait le problème d'une colocataire qui se retournait sans cesse et soupirait dans l'obscurité.

Les choses se calmèrent. Michael se rendit compte qu'elle retenait son souffle, attendant que commencent les doux ronflements de Tilly. Mais non — le moment passa, Tilly se tourna de nouveau et soupira profondément dans la nuit.

Michael se redressa sur un coude.

— Tilly, murmura-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Sa colocataire ne répondit pas, mais l'autre côté de la pièce devint soudain très silencieux. Pas le silence doux du sommeil — non, quelque chose de plus vigilant, éveillé, prudent. Tilly en alerte rouge.

— Tilly, dit de nouveau Michael, plus fermement, de sa voix normale. Je sais que tu ne dors pas. Qu'est-ce qui se passe ?

Les lumières étaient baissées. Michael sentit plutôt qu'elle ne vit Tilly se redresser, une forme plus sombre dans l'obscurité.

— Ce n'est rien, dit Tilly. Une petite voix, minuscule, à peine audible. Elle parlait parfois ainsi, avait remarqué Michael, comme une créature qui se recroqueville dans sa coquille, cherchant à se protéger derrière une sorte d'armure.

— Ça ne ressemble pas à rien, répondit Michael. On dirait plutôt quelque chose d'important.

Tilly rit — un rire nerveux, comme un ressort trop tendu.

— Oh, tu sais ce que c'est quand on n'arrive pas à dormir…

— Mm-hm. Je sais.

— Les pensées se mettent à courir dans ta tête… tu n'arrives pas à t'en débarrasser…

— Alors… qu'est-ce qui te trotte dans la tête en ce moment, Tilly ?

Pas de réponse. Juste un soupir, tiré de très loin, du plus profond d'elle-même. Michael attendit patiemment.

— Oh, tu sais, dit finalement Tilly, de sa petite voix. Grosse journée demain.

Dans l'obscurité, Michael hocha la tête pour elle-même. Voilà, on avançait.

— Demain ?

— Tu sais. Premier jour officiel. Le programme de formation au commandement !

— C'est une grande journée, acquiesça Michael. Tu n'es pas excitée ?

Un autre soupir.

Michael inspira profondément, pour se calmer. À cet instant précis, son souhait le plus ardent — dont seule une personne ayant vécu une longue et pénible journée, avec une autre qui s'annonçait déjà, pouvait mesurer la profondeur — était de pouvoir se rallonger, fermer les yeux et s'endormir instantanément. Mais cela n'arriverait pas. Certaines nuits, pensait Michael, il fallait accepter son sort.

— Et si on allumait un peu la lumière ? proposa-t-elle. Doucement.

Quand les lumières montèrent, Michael regarda l'autre lit. Tilly était assise, les bras enroulés autour des genoux, toute recroquevillée sur elle-même, serrée, petite. Le cœur de Michael se serra. Pauvre Tilly.

— Hé, dit Michael doucement. Ça va ?

Quelle question. Bien sûr que non, ça n'allait pas. Elle avait l'air épouvantable — le visage pâle, les yeux grands ouverts, rouges.

— Tu n'es pas vraiment inquiète pour demain, si ?

— Eh bien, si, répondit Tilly, comme si c'était la chose la plus évidente du monde.

Michael y réfléchit.

— C'est normal d'être nerveuse, dit-elle. C'est une grande étape—

— Je ne suis pas nerveuse—

— Je suis… terrifiée.

— C'est normal aussi, dit Michael. Et même utile. Mais tu sais que tu as le droit d'être là, n'est-ce pas ? Tu sais que tu as mérité ta place ?

Tilly ne répondit pas.

— Tilly ?

— C'est bien ça, le problème. Je ne suis pas sûre de l'avoir… Elle adressa à Michael un sourire triste. Parfois, tu sais, je me dis juste que je ne suis pas assez bien —

— Ce n'est pas vrai !

— C'est juste que… Starfleet n'a jamais été le plan, tu vois. Le plan, c'était toujours autre chose. Alors je ne peux pas m'empêcher de penser comme ça. Parfois.

— Tu veux me dire pourquoi ?

Tilly soupira.

— C'est une histoire assez longue…

Michael se repositionna dans le lit, pour être à l'aise. Certaines nuits sont de longues nuits, et il faut accepter son sort. Michael sourit à sa colocataire.

— Je t'écoute.

Première partie

Automne

Chapitre I

Sweet sixteen, pensa Sylvia Tilly en se regardant dans le miroir. Sa bouche se tordit à cette vue. Visage pâle. Longs cheveux roux. Des boucles — des boucles stupides, impossibles, agaçantes. Elle en tira une, qui lui retomba aussitôt dans l'œil. Ai-je mentionné stupides ? Qu'est-ce qu'on est censée faire avec des boucles comme ça ? Elles n'obéissent jamais. Elles ont leur propre volonté. Ce n'est pas comme si Sylvia n'avait pas essayé… En bas, les boucles ! Restez droites ! Restez sages ! Faites ce qu'il faut !

Sylvia détourna le regard du miroir pour le reporter sur l'écran. Elle réprima un soupir. À l'écran se trouvait sa mère, Siobhan. Siobhan parlait. Sa mère parlait beaucoup. Elle parlait pour gagner sa vie. Elle faisait des discours, et c'étaient de très bons discours, qui l'avaient menée jusqu'au Conseil de sécurité de la Fédération, où elle représentait les mondes du noyau. Et elle continuerait à faire de très bons discours jusqu'à devenir présidente du Conseil, ce qui n'allait plus tarder. Quand les gens rencontraient Sylvia, ils disaient : « Oh, c'est votre mère… », et Sylvia souriait poliment, puis ils ajoutaient : « Vous ne lui ressemblez pas du tout. » Et elle répondait : « Ce sont les boucles. »

Mais le fait était que maman parlait beaucoup, énormément, et qu'elle s'attendait à être écoutée. Le problème, c'est que Sylvia n'arrivait pas toujours à se forcer à écouter. C'était… incessant, en quelque sorte. Parfois, pour son propre bien, il fallait décrocher un peu. Mais le souci, c'était de se demander si les gens du Conseil de sécurité faisaient la même chose. Oh, c'est Siobhan, encore en train de parler. Et là, on risquait de se mettre à ricaner, et s'il y avait bien une chose que maman détestait, c'était les ricanements — surtout quand elle parlait.

— Sylvia, dit Siobhan en reprenant son souffle, pourrais-tu faire quelque chose pour cette boucle sur ton visage ? C'est très distrayant.

— Désolée, maman, marmonna Sylvia. Elle recommença à tirer sur la boucle, essayant de la remettre en place.

— Tu sais, ma chérie, dit Siobhan, si tu tripotais un peu moins tes cheveux, ils seraient sans doute moins indisciplinés.

Génial, maman, je suis tellement contente que tu aies appelé…

— Voilà, c'est mieux, dit Siobhan. Maintenant, regardons ces notes.

On approchait de la fin du trimestre, et le bulletin de Sylvia était arrivé. Ses professeurs avaient été contents — très contents, même. Mais avec maman, on ne pouvait jamais prévoir ce qui lui ferait plaisir. Et surtout, on ne pouvait jamais prévoir ce qui lui déplairait. Sylvia sentit ses épaules se crisper.

— Tout va bien, n'est-ce pas ?

— Laisse-moi regarder, dit Siobhan. Je viens juste de le recevoir.

Sylvia vit le froncement de sourcils se dessiner sur le visage de sa mère. Eh bien, le voilà, ce froncement ! pensa Sylvia. Elle et le froncement de sourcils de sa mère étaient de vieilles connaissances, très vieilles, qui remontaient à des années — même si Sylvia avait parfois l'impression que l'amitié n'allait que dans un sens. Allez, le froncement, et si on essayait quelques sourires ?

— Bien, dit sa mère en s'adossant à son fauteuil de bureau. Je vois ici deux ou trois points problématiques.

— Hein ?

— Maman, dit Sylvia prudemment, tu as vu les notes en maths et en sciences ?

— Quoi ? Sa mère jeta un nouveau coup d'œil. Oh oui, oui, elles sont bien.

Bien ? Elles étaient plus que bien…

— Maman, tu as vu la note du projet scientifique ?

— Oui, j'ai vu — je ne rate pas les choses, Sylvia, tu sais bien que je ne rate pas les choses—

Eh bien, il y a pourtant une chose que tu sembles rater… Aujourd'hui ? Tu te souviens, aujourd'hui ? Tu sais ? C'est mon anniversaire ?

— Mais le sujet m'inquiète un peu, dit Siobhan.

— L'astromycologie est un domaine en plein essor…

Oh non, encore un fou rire. Sylvia se mordit la lèvre pour le réprimer, très fort. Ce n'était pas le genre de conversation où on pouvait rire.

— Tu sais, c'est même assez drôle, si on connaît le domaine.

Siobhan esquissa un sourire crispé, puis secoua la tête.

— Je ne prétends pas en connaître tous les détails, ma chérie. Mais… Elle soupira. Ce sont encore ces champignons, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, mais ce n'est pas vraiment le plus important—

Mais maman n'écoutait pas. Pour une raison quelconque, maman n'était pas convaincue par la mycologie.

— Je vois bien que tes notes en maths et en sciences sont excellentes, ma chérie, mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

Oh oh.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Sylvia avec précaution.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'autre ici, si on descend dans la liste ?

— J'ai très bien réussi en littérature, dit Sylvia avec entrain. Genre, dans les dix pour cent supérieurs.

Elle avait même été surprise de ne pas faire mieux : elle avait adoré La Tempête, et s'était donné beaucoup de mal pour retrouver autant de mises en scène différentes que possible, dont une absolument incroyable, entièrement jouée en apesanteur… C'était quelque chose.

Le problème du devoir de fin de trimestre, c'était que la prof était franchement pénible, pour rester polie, et qu'elle n'avait jamais vraiment apprécié les interventions de Sylvia en classe… Elle s'était montrée assez susceptible lors d'un

cours, maintenant que Sylvia y repensait. Quelque chose du genre : Qui est exactement le professeur ici ? Franchement, certaines personnes étaient tellement susceptibles…

— Je suppose que les dix pour cent supérieurs, c'est bien — mais, Sylvia, cette note en français est terrible !

Sylvia inspira profondément. Elle s'y attendait et s'était préparée.

— D'accord, je ne dis pas que la note ne pourrait pas être meilleure, mais elle n'est pas terrible—

— Tu vis à Paris, ma chérie !

— Seulement depuis le début de cette année scolaire ! Et ce n'est même pas une année complète, si on compte les vacances… Et puis j'étudie à New York !

— Tu passes tes vacances dans le Midi depuis… depuis avant même ta naissance !

— Tu sais, il y a en réalité plusieurs dialectes parlés là-bas—

— Je le sais, Sylvia, j'y ai vécu quand j'étais petite.

— …et ça complique vraiment les choses quand on essaie d'améliorer son oral—

— Ta grand-mère est francophone de naissance !

— Mais on se parle en anglais ! La voix de Sylvia devint plaintive. Ce n'est pas ma faute si l'anglais de Granna est parfait ! Elle a eu beaucoup plus de temps pour pratiquer l'anglais que moi le français !

Il y eut un silence. Sylvia avala sa salive. Hé, maman, et les vœux d'anniversaire ? Ce serait vraiment bien, là, maintenant…

Siobhan joignit les mains devant elle. Oh oh, c'est parti…

— Le problème, Sylvia, dit Siobhan, c'est que nous cherchons à devenir la personne la plus équilibrée possible.

Bon, les vœux d'anniversaire n'allaient clairement pas arriver tout de suite.

— Je sais, maman, dit Sylvia d'une toute petite voix. Vraiment toute petite.

— Je serai la première à dire qu'une véritable compréhension — une compréhension authentique — des sciences et des mathématiques est cruciale pour tout diplomate. Mais cela ne suffit pas. Sylvia, nous en avons parlé si souvent ! Si tu veux réussir dans le corps diplomatique, tout compte. Absolument tout ! Tu ne peux pas te permettre de te spécialiser autant, aussi tôt.

Voix minuscule.

— Je sais, maman.

— Ne fais pas cette tête, ma chérie. Je m'inquiète seulement de voir certaines choses peut-être glisser. Et il faut comprendre pourquoi, pour régler le problème.

Le problème. Je suis toujours un problème.

— Tu as manqué quelques cours de flûte, n'est-ce pas ? demanda Siobhan.

— J'ai juste du mal avec la respiration. J'aurais aimé continuer l'alto—

— On n'a pas de solos à l'alto.

Pas tout à fait vrai, pensa Sylvia, mais elle ne prit pas la défense de l'alto. Elle avait déjà assez de soucis.

— Bon, dit Siobhan. Je vais devoir examiner ces notes plus attentivement. Tu as raison, il y a de bonnes nouvelles, mais il y a aussi quelques points qui m'inquiètent. Nous devrions peut-être nous demander si cette expérience de vie chez Granna fonctionne vraiment.

Sylvia soupira. Elle adorait vivre avec Granna et le mari de Granna, Quinn. C'était tellement plus détendu que de vivre avec maman. Elle ne voulait pas dire ça méchamment. C'était simplement vrai.

Siobhan fronça les sourcils.

— Au minimum, tu pourrais commencer à parler français à la maison.

Sylvia ricana malgré elle. Pauvre Quinn. Son français était pire que le sien. En fait, ça pourrait presque valoir le coup, juste pour voir Quinn lutter avec le subjonctif.

Siobhan leva brusquement les yeux.

— Je ne plaisante pas, Sylvia, dit-elle. Nous n'en sommes pas encore aux signaux d'alarme, mais certaines de ces notes se dirigent clairement vers l'orange.

— Je suis désolée, maman, dit Sylvia contrite. Je ne plaisantais pas non plus… C'est juste que… Elle secoua la tête. Ça n'a pas d'importance. Je suis vraiment désolée. J'entends ce que tu dis, honnêtement.

— Très bien. Bon. Comme je te l'ai dit, je vais regarder tout ça plus en détail, et peut-être que toi, moi et Granna pourrons nous asseoir ensemble la semaine prochaine pour discuter de ce qui serait le mieux.

Les yeux de Siobhan s'éloignèrent de l'écran. Manifestement, quelque chose d'autre se passait dans la pièce, et le bon côté, c'était qu'elle allait vouloir raccrocher bientôt pour retourner travailler. Le mauvais côté, c'était… eh bien.

— Ma chérie, je dois y aller. Je t'aime. Tu me manques. Je veux que tu sois la meilleure version de toi-même. N'oublie jamais ça, d'accord ?

Siobhan lui envoya un baiser.

— Bonne nuit ! Fais de beaux rêves !

La communication se coupa avant que Sylvia puisse répondre. Maman avait disparu, et la pièce était silencieuse. Sylvia soupira et resta un moment penchée sur l'écran. Elle jeta un coup d'œil au miroir. La boucle s'était encore échappée. Elle tira dessus mollement. Elle rebondit, puis retomba. Stupides, stupides boucles.

On frappa à la porte, et Granna entra. Elle jeta un seul regard au visage de Sylvia et fronça les sourcils.

— Oh là là, dit Adèle. Elle vint se placer derrière Sylvia et posa ses mains sur les épaules de sa petite-fille. Dois-je poser la question, chérie ?

— Qu'y a-t-il à demander ? Maman était… maman.

— Ah, dit Adèle en faisant une grimace.

— Ce n'était pas si terrible, mentit Sylvia.

— Mais le problème, dit Sylvia, c'est que… c'est que je ne sais jamais vraiment ce que j'ai fait de travers. J'ai l'impression de m'en sortir correctement, et j'ai l'impression d'avoir écouté ce qu'elle disait, mais ce n'est jamais tout à fait ça…

— Je sais, chérie, dit Adèle en caressant doucement la joue abattue de la jeune fille avec son pouce. Ta mère t'aime, Sylvia, vraiment. Je sais qu'elle est parfois très exigeante. Je sais que ses critères sont élevés. Mais tout cela vient de l'amour. Elle voit à quel point tu es intelligente — nous le voyons tous ! Elle veut simplement que tu excelles, que tu sois la meilleure version de toi-même. Tu as tellement de potentiel, Sylvia…

— Je sais tout ça, Granna, dit Sylvia. Vraiment. Mais…

— Mais quoi, chérie ?

Voix minuscule. La plus minuscule de toutes.

— C'est mon anniversaire…

Sa voix s'éteignit. Les mains d'Adèle se crispèrent une seconde sur les épaules de sa petite-fille.

— Sylvia, dit-elle avec précaution, ne t'a-t-elle pas souhaité joyeux anniversaire ?

— Je veux dire, ce n'est pas grave…, dit Sylvia rapidement. Je sais à quel point elle est occupée, et elle a tellement de choses à se rappeler… Franchement, ça ne me dérange pas, vraiment—

— Oh, Sylvia !

— Je t'assure, Granna, ça va !

Adèle se redressa. Elle ne mesurait qu'un mètre soixante-deux, mais ce qui lui manquait en taille, elle le compensait par l'élégance, le maintien et une présence impériale qui, quelques siècles plus tôt, aurait fait trembler la cour de Versailles.

— Cette fille ! Je vais lui dire deux mots—

Le cœur de Sylvia se serra.

— S'il te plaît, Granna ! S'il te plaît, ne fais pas ça !

— C'est ton anniversaire, chérie ! Tes seize ans !

— Et j'ai eu un bon dîner avec toi et Quinn ! Le gâteau, les bougies, la chanson, tout ! Et j'ai eu cette note pour mon projet scientifique ! Granna, s'il te plaît, ne lui parle pas, s'il te plaît—

Mais sa grand-mère était déjà sortie. Sylvia soupira.

— Parfois, dit-elle à personne en particulier, j'aimerais que les gens, ici, parlent un peu moins et écoutent un peu plus… Ce n'est quand même pas trop demander, si ? Hein ? Hein ?

Mais personne n'écoutait. C'était bien là le problème. Personne n'écoutait vraiment.

Sylvia se laissa tomber sur son lit. Elle mit de la musique, et bientôt Bowie lui chantait l'histoire du Starman — et bon sang, ça aidait, pas vrai ? Ça rendait tout un peu moins affreux. Elle ferma les yeux et pensa à la vie, à l'univers et au reste. Elle pensa à son projet scientifique — les applications pratiques des champignons pathogènes — et à quel point il était bon, bien meilleur que ce que sa famille réalisait, et à la façon dont son professeur parlait de contacter quelques experts du domaine pour déterminer à quel point il était vraiment excellent. Sylvia sourit. Rien que d'y penser la rendait plus heureuse.

Les gens étaient compliqués, parfois. Parfois, Sylvia n'arrivait pas à faire sortir les mots, n'arrivait pas à se faire comprendre. Elle savait qu'elle devait travailler là-dessus, comme sur tant d'autres choses. Mais parfois, elle était plus heureuse en se perdant simplement dans ses études, en découvrant le monde magnifique que la mycologie lui révélait — un monde où tout était structuré, relié, cohérent…

Puis la chanson se termina, et elle pensa à sa mère, et elle se sentit triste.

Sweet sixteen, pensa Sylvia Tilly. Joyeux anniversaire, chère Sylvia. Joyeux anniversaire à moi.

* * * * *

Gabriel Xavier Quinn sut, à la façon dont la porte s'ouvrit à la volée, que la tranquillité de sa soirée avait peu de chances de durer. À vrai dire, il s'attendait à des feux d'artifice toute la soirée, parce que Siobhan, sa belle-fille, appelait. C'était quasiment la garantie de… eh bien, sinon une dispute, du moins des émotions particulièrement vives, échangées sans détour par des femmes au caractère bien trempé. Quinn glissa son pouce entre les pages de son livre et regarda sa magnifique épouse, qu'il adorait, balayer la pièce en y entrant, et il remercia les étoiles qui s'étaient alignées pour mettre Adéle sur sa route.

Ses parentes, en revanche… beaucoup moins.

Enfin, Sylvia était un amour.

— Cette fille ! s'exclama Adéle en levant les mains au ciel. Elle marmonna quelque chose entre ses dents, en bon français. Quinn ne chercha pas à traduire. Ses propres ancêtres l'avaient déjà suffisamment équipé sur ce plan-là, merci bien.

Quinn était le deuxième mari d'Adéle. Ils s'étaient rencontrés quinze ans plus tôt, à l'opéra, et s'étaient lancés dans une romance éclair qui avait pris leurs cercles d'amis respectifs complètement par surprise. Adéle était grande dame, majestueuse, aristocratique ; Quinn, lui, avait un côté plutôt bohème et négligé. Autrement dit, chacun trouvait chez l'autre un charme certain. Ils s'étaient mariés au bout de trois mois et étaient exceptionnellement heureux. Leur joie particulière consistait à prouver, jour après jour, que chaque ami qui avait prédit que « ça ne durerait pas plus de dix-huit mois » avait eu tort.

Quinn fronça les sourcils.

— Quoi ? Sylvia ? C'est une fille formidable—

— Pas Sylvia ! Siobhan !

— Ah, fit Quinn. Oui. Siobhan.

Il baissa les yeux vers son livre, qui racontait les aventures d'un capitaine et d'un chirurgien embarqués sur le même navire pendant les guerres napoléoniennes. Tout à fait son genre. Il y en avait toute une série, et il brûlait de remonter à bord. Là-bas, c'était plus simple.

Quinn, en règle générale, essayait de rester en dehors des relations tendues et inextricables entre sa femme, la fille de sa femme, et la fille de la fille de sa femme. Mais cela ne l'empêchait pas de s'intéresser à Sylvia. C'était lui, d'ailleurs, qui avait

suggéré que Sylvia vienne vivre avec eux à Paris et fasse chaque matin le trajet pour rejoindre son établissement privé de New York. Il avait de la peine pour Sylvia. Le poids du monde sur les épaules. À seize ans, seulement. Elle avait besoin de beaucoup plus de plaisir dans sa vie. Il essayait, autant qu'il le pouvait, d'en injecter un peu — dans la mesure où un beau-grand-père pouvait le faire sans s'attirer la colère de sa femme ou de sa belle-fille — mais l'équilibre était délicat.

— Qu'est-ce que Siobhan a encore fait ? demanda-t-il.

— Elle a oublié son anniversaire !

Quelque chose de sérieux, donc. Quinn posa son livre.

— Oh non, dit-il. Comment va-t-elle ?

— Elle fait bonne figure.

— Pauvre petite. Quinn étudia le visage de sa femme. Et maintenant, mon amour ?

— Maintenant, je vais toucher deux mots à sa mère…

Les sourcils de Quinn bondirent.

— Et tu es bien certaine que Sylvia veut que tu fasses ça ?

Mais Adéle se hâtait déjà vers son bureau, ouvrant un canal de communication. Quinn prit une grande inspiration. Les feux d'artifice préliminaires venaient d'avoir lieu. Il fallait maintenant se préparer au plat principal. Siobhan était redoutable. Seule Adéle s'en approchait, et elle avait l'avantage d'être la mère de Siobhan. Parfois, cela donnait des conversations… mémorables.

Quinn glissa son marque-page, se pencha légèrement et se prépara à écouter aux portes, sans la moindre honte.

Siobhan était d'ordinaire en réunion, ou en train de parler, ou de recevoir un briefing, ou de faire quelque chose — de réellement important, à sa décharge — si bien qu'il fallut une minute ou deux pour que son assistante la mette en ligne.

— Maman, dit Siobhan d'une voix sèche, ce n'est pas un bon moment—

Adéle coupa net, la seule personne capable de faire ce genre de chose à Siobhan sans se faire carboniser sur place.

— Tu as oublié de lui souhaiter joyeux anniversaire.

Il y eut un silence.

— Tu n'avais qu'une chose à retenir, Siobhan ! Une seule ! Une chose toute simple !

Nouveau silence. Puis :

— Merde, marmonna Siobhan.

— Tout à fait, dit Adéle.

Siobhan leva les mains.

— D'accord, dit-elle. Je vais arranger ça.

Adéle leva les yeux au ciel, exaspérée.

— Tu te rends compte, chérie, que ce n'est pas juste un problème à "arranger" ? Que Sylvia n'est pas simplement un problème à régler—

Mais Siobhan était déjà plongée dans son agenda.

— D'accord, écoute. Je peux libérer un créneau au début de la semaine prochaine. On ira à Londres. Elle a toujours voulu aller à Londres, non ?

— Oui, elle a toujours voulu—

— Parfait ! Tu crois qu'elle aimera ?

— Je ne pense pas que l'endroit ait de l'importance, chérie, du moment que tu passes du temps avec elle. Elle ne te voit presque jamais, et quand c'est le cas, tu la réprimandes—

— Je lui ai proposé de rester avec moi, Maman, répliqua Siobhan, l'exaspération montant à son tour. C'est elle qui a voulu aller vivre chez toi—

— Ne recommençons pas. Elle est ici maintenant. Et je crois qu'elle est plus heureuse—

— Plus heureuse, hein ? Les yeux de Siobhan se plissèrent. C'est toi qui l'as encouragée à faire ce projet sur les champignons ?

Il y eut un silence. De son siège à l'autre bout de la pièce, hors de la ligne de tir, Quinn dit :

— Oh, alors elle l'a fait, finalement ?

Les lèvres de Siobhan se pincèrent.

— Oh, donc c'était toi, dit-elle. J'aurais dû deviner. Quinn, je t'aime, ne serait-ce que pour l'amour de ma mère—

— Merci, Siobhan ! répondit-il gaiement.

— …mais, franchement, l'éducation de Sylvia, c'est mon affaire.

Quinn se leva et s'approcha de l'écran.

— On a juste discuté de ce qu'elle lisait. Des choses intéressantes ! Bien au-dessus de ma tête, bien sûr. Mais elle est assez grande pour faire ses propres choix, tout de même—

— Je serai juge de cela, répondit Siobhan avec froideur.

Quinn sortit du champ. Siobhan étant manifestement passée à l'attaque, une retraite tactique hors du champ de bataille était l'option la plus raisonnable pour un subalterne comme lui.

— Bon, dit Siobhan. Voilà. J'ai déplacé deux réunions. Ça me libère le dimanche après-midi et le dimanche soir. Il y a une réception ce soir-là, mais je peux envoyer quelqu'un du bureau — ça leur fera de l'expérience. Très bien ! Excellent ! On se retrouve au Ritz à quatorze heures — heure GMT, Maman, n'oublie pas — et je te la ramène à vingt-deux heures. C'est assez tôt pour une veille d'école, et je pourrai encore travailler deux heures après… Maman, tu notes tout ça ?

— Pourquoi ferais-je ça, chérie ? Ton assistante mettra ça dans mon emploi du temps de toute façon.

— Oh, Maman, tu sais à quel point je suis occupée. C'est plus efficace comme ça ! Ne te fâche pas contre moi !

Siobhan commençait à s'émouvoir.

— Dieu sait que j'essaie de faire de mon mieux ! Ça n'a pas été simple, avec Iain loin d'ici—

Adéle s'adoucit.

— Je sais, ma chérie. Tu t'en sors admirablement. Vraiment.

— Merci, Maman. J'essaie vraiment—

— C'est difficile pour nous tous, je le sais, dit Adéle. Nous avons des vies chargées, des besoins différents, et nous apprenons tous à mener ces vies tout en nous respectant et en nous aimant. Je suis fière de toi, chérie. Je soutiendrai toujours ton travail et tes choix. Mais un conseil, Siobhan, si tu veux bien : sur ce voyage, toi et Sylvia. Personne d'autre.

— Mais bien sûr !

— Et essaie de ne pas consulter le travail. Juste… sois avec elle.

Il y eut un silence.

— J'essaierai. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver—

— Je sais, chérie. Essayer, c'est tout ce que je te demande.

Adéle prit une profonde inspiration.

— Bien. Voilà. La crise du jour est évitée, plus ou moins, et puisse ce contretemps être le pire de ta journée, ma chérie. Je te laisse lui annoncer tes projets, oui ?

— Je fais ça tout de suite. Bonne nuit, Maman.

— Bonne nuit, chérie, dit Adéle. Que Dieu te bénisse. Je t'aime. Je suis fière de toi.

La communication se coupa.

Quinn releva très légèrement son livre. Boucliers levés. Adéle se tourna vers lui avec une lueur dangereuse dans les yeux.

— Quinn !

— Mm-hm ?

— Tu lui as vraiment dit d'écrire sur ces fichus champignons ?

Quinn haussa les épaules.

— Quinn !

— Et pourquoi pas ? dit-il. Ça l'intéresse, bon sang ! Hé, elle a eu quelle note ?

Les lèvres d'Adéle frémirent.

— La meilleure qu'ils aient jamais eue.

— Eh bien voilà ! Brave fille !

— Mais des champignons, Quinn !

— J'aime bien les champignons. Très bien au petit déjeuner. Qui sait à quoi d'autre ça peut servir ?

— Parfois, dit Adéle en pinçant les lèvres et en ressemblant tout à coup beaucoup à sa fille, je me dis que tu fais ça exprès.

— Mon amour, répondit Quinn, j'ai un instinct de conservation bien plus développé que ça.

Tranquillement, il reprit son livre, mais il ne put s'empêcher de sourire en regardant la page. Des champignons. Tout cela était trop magnifique. Au fond de lui, Quinn était certain que Sylvia irait loin, et il avait un pressentiment, au sujet de ces fichus champignons.

Mais même lui n'imaginait pas jusqu'où.

* * * * *

Siobhan avait eu raison sur un point : Sylvia avait toujours voulu aller à Londres. Elle en rêvait même. Le bon côté d'avoir une mère diplomate, c'était qu'on pouvait visiter des endroits vraiment intéressants. Sylvia avait beaucoup voyagé enfant, surtout après le divorce, quand maman faisait des tournées sur différentes planètes pour se faire de l'expérience. Mais les voyages, c'était mitigé. Parce que le mauvais côté d'avoir une mère diplomate, c'était qu'on ne voyait souvent guère plus qu'un cocktail, une séance photo, ou l'intérieur de sa chambre (certes très agréable), et qu'on était toujours limité par ce que la sécurité vous autorisait à faire. Or Londres n'avait jamais vraiment figuré sur leur itinéraire, et, en plus, cette fois-ci, ce n'était pas pour le travail. C'était une vraie excursion d'une journée, juste elle et maman, sans officiels ni suiveurs — ni, frisson, demi-sœurs… juste toutes les deux. Plus la sécurité, évidemment.

Ses devoirs de fin de trimestre terminés, Sylvia eut le temps de passer le reste de la semaine à se documenter sur la ville. Le Science Museum. Le Natural History Museum. Le British Museum. Elle se serra dans ses bras d'excitation. Ces lieux-là — ils n'étaient pas seulement de niveau mondial, ils étaient de niveau galactique. Nulle part on ne faisait des musées comme à Londres. Rome, peut-être. Bon, d'accord, oui, Rome. Mais elles n'allaient pas à Rome… Sa principale inquiétude, c'était de réussir à tout caser. Est-ce que sa mère voudrait voir un peu d'art aussi ? Ça ne dérangeait pas Sylvia de regarder deux ou trois vieux tableaux. Peut-être la National Portrait Gallery. Toute une salle de scientifiques et d'inventeurs, la fixant : Debout sur les épaules des géants… Bon, elle irait voir quelques portraits. Mais ce serait sa limite, franchement. Elle étudiait à New York et vivait à Paris, d'accord ? Des beaux tableaux, elle pouvait en voir n'importe quel jour de la semaine. Mais des musées comme ça, on n'en trouvait pas tous les jours… Dommage que papa ne puisse pas être là ; ce serait incroyable de faire le British Museum avec lui, avec son savoir d'expert, mais papa était loin en ce moment… Tant pis. Sylvia comptait bien en profiter.

Deux minutes après le début de l'après-midi, Sylvia comprit que la sortie n'allait pas suivre son itinéraire, et elle s'en voulut d'avoir seulement imaginé que c'était possible. D'abord, l'anniversaire de qui, au juste ?

Siobhan l'attendait à l'intérieur du Ritz, magnifique, assise devant des tasses de thé, des scones, des gâteaux et de minuscules sandwichs aux proportions exquises. Les yeux de Sylvia s'écarquillèrent de ravissement. Le thé de l'après-midi ! Sa mère se leva, s'approcha et passa un bras autour de ses épaules. Sylvia constata qu'auprès de sa mère, elle avait cette agaçante tendance à devenir maladroite, comme si un bras en trop lui poussait d'un coup. Elle serra sa mère dans ses bras, plus fort qu'elle ne l'avait voulu. La table trembla, faillit renverser la théière.

— Doucement, Sylvia ! dit Siobhan en se dégageant et en tendant la main pour stabiliser le pot. Viens t'asseoir, chérie. Sers-toi — ce n'est pas magnifique, tout ça ?

Sylvia se laissa tomber sur une chaise et commença à remplir son assiette. Maman avait raison. Tout était charmant, absolument charmant. Elle venait de croquer dans un petit macaron chocolat-orange quand sa mère dit :

— Bon. Voilà ce que j'ai prévu.

Les yeux de Sylvia se plissèrent. Alerte rouge ! Alerte rouge !

— Première étape : figure-toi que mon styliste est en ville aujourd'hui, et je nous ai pris un rendez-vous. Oh, Sylvia, tu vas l'adorer, il est hilarant.

Pitié…

— On va te trouver des tenues fabuleuses. C'est un génie. J'ai réservé un rendez-vous coiffure pour toi à seize heures, et ensuite quelqu'un passera pour t'aider avec ton maquillage.

Du shopping. Elles allaient faire du shopping ? Maman, pensa Sylvia, désespérée, t'ai-je jamais donné l'impression que j'aimais faire les boutiques ?

— J'ai réservé un dîner tôt, poursuivit Siobhan, et ensuite on pourrait peut-être aller voir un spectacle. Qu'est-ce que tu en dis ?

Sylvia se redressa un peu. Un spectacle, bon, ça pourrait aller. Hé, le Globe n'était-il pas juste de l'autre côté de la rivière, et tiens donc, on jouait La Tempête en ce moment même, et nom d'un chien, elle allait suivre chaque seconde et en reparler en cours dès lundi…

— Il y a une nouvelle comédie musicale qui vient d'ouvrir, dit Siobhan. J'ai pensé que ça pourrait être sympa !

Une comédie musicale. Bon. Ce n'était pas que Sylvia n'aimait pas les comédies musicales, mais enfin… Broadway ? À New York ? Là où elle allait à l'école ? Plutôt pas mal pour ça. Et là, elles étaient à Londres… Certes, le West End, mais quand même — et puis, est-ce que j'ai mentionné le fichu Globe ?

Évidemment, elle ne dit rien de tout ça. Elle n'osa pas. À la place, elle grignota son macaron du bout des dents. Elle n'avait plus faim. Elle se rendit compte que sa mère l'observait, et elle sentit ses joues s'empourprer.

— Tu es très silencieuse, Sylvia. Ça va ? Tout ça te convient ?

Les musées s'étaient depuis longtemps éloignés, perdus au loin. Elle n'y pensait même plus — enfin, pas tellement. Peut-être qu'elle et papa pourraient les faire ensemble, après tout… un jour, quand il ne serait pas à la moitié d'un quadrant…

— Bien sûr, maman, dit-elle d'un ton enjoué, c'est merveilleux !

Elle termina son macaron et sourit.

— C'est délicieux !

— Ça l'est, n'est-ce pas ? Mais pas trop, surtout, d'accord, chérie.

* * * * *

L'après-midi se révéla légèrement moins épouvantable que Sylvia ne l'avait craint, principalement parce que le styliste de sa mère comprit dès l'instant où elle passa la porte qu'elle n'avait aucune envie d'être là.

— Hé, dit-il doucement en la prenant en mesures, fais-moi confiance. Je suis un magicien.

Il tint parole, même si ce ne fut pas le tour de prestidigitation le plus rapide que Sylvia ait jamais vu. Deux longues heures plus tard, et après plusieurs millions de changements de vêtements (sans parler des cheveux, des ongles et du maquillage), Sylvia se regarda dans le miroir en pied et manqua de pousser un cri.

— Je te l'avais dit, déclara-t-il avec suffisance. Un magicien.

Il n'avait pas menti. Sylvia ressemblait…

Exactement à sa mère. Ouh là. Voilà un sacré numéro, en effet…

— Oh mon Dieu, dit Sylvia. C'est… un peu troublant.

Sa mère se tenait derrière elle. Sylvia vit apparaître le froncement de sourcils (Oh ! Bonjour, froncement ! Je me demandais justement comment se passait ta journée !) et se rattrapa aussitôt.

— Je veux dire… j'ai l'air tellement adulte !

Sa mère rayonnait.

— C'est vrai, ma chérie ! Tu es magnifique ! Elle lui serra les épaules. Ma petite fille… comment as-tu grandi si vite ?

Sylvia tituba derrière sa mère jusqu'à la rue. Les chaussures… ces chaussures… Est-ce que sa mère passait vraiment ses journées entières dans des chaussures pareilles ? Pas étonnant qu'elle soit si irritable… La voiture de sa mère arriva, et elles s'y hissèrent en traînant leurs sacs derrière elles.

Siobhan sourit à sa fille.

— Ma chérie, dit-elle, sais-tu à quel point tu es merveilleuse ?

Elle sortit un miroir de poche de son sac à main et le tendit à Sylvia. Celle-ci le leva, inclinant la tête de droite à gauche. Oui, exactement comme maman. Elle pourrait débarquer à une réception dès maintenant et négocier un accord commercial aussi bien que n'importe qui. Sauf que, fidèle à elle-même, elle trébucherait probablement sur ses talons et s'étalerait la face dans les profiteroles. Elle se retint de rire. L'après-midi avait été interminable, et à présent l'hystérie n'était plus qu'à quelques centimètres. Elle ne voulait pas rire. Elle avait peur que son visage se fissure.

— Je ne sais pas comment cette coiffeuse s'y est prise, mais elle a parfaitement dompté tes boucles, dit Siobhan.

Sylvia ne savait pas non plus comment cela avait été fait, bien qu'un nombre effrayant d'épingles aient été impliquées, et qu'un véritable fer à repasser antique ait peut-être été utilisé à un moment donné. Elle avait l'impression que quelque chose tirait sur son cuir chevelu dans toutes les directions. Ça faisait mal.

— Et la robe est splendide. Une couleur magnifique pour toi. Ce rouge-là n'est pas facile à porter.

Oui, splendide. On se serait crue dans une armure, mais au moins elle était splendide… Quand, pensa Sylvia avec lassitude, oh quand cette journée sans fin va-t-elle s'achever ?

Mais il y eut d'abord le dîner. Et oui, le restaurant était extraordinaire, et la cuisine spectaculaire, mais à ce stade Sylvia était épuisée jusqu'aux os. Elle avait mal

aux pieds, mal à la tête, et un peu mal à l'âme aussi. Une fois de plus, les choses ne s'étaient pas déroulées comme elle l'aurait voulu. Le pire, c'était que ce n'était faute d'efforts, ni d'un côté ni de l'autre. Elle avait remarqué que sa mère n'avait pas regardé son communicateur de toute la journée — pas un message à son équipe, pas même un coup d'œil aux flux d'actualités. Elle avait été entièrement, totalement, terriblement concentrée sur sa fille… Bombardement d'amour, pensa Sylvia. Attention aux éclats.

Elle mâcha son dîner et réussit à dire quelques commentaires à peu près intelligents sur les sauces, la cuisson de la viande et les vins, histoire de prouver que Granna ne négligeait pas complètement son éducation générale. Quand vinrent les mignardises et le café, sa mère s'adossa à sa chaise et la regarda avec tendresse.

— J'ai passé une si belle journée, Sylvia, dit-elle. Tu me manques, tu sais.

— Je sais, maman. Tu me manques aussi.

Elles se sourirent. Un peu de regret d'un côté ; un peu d'appréhension de l'autre. Mais aussi énormément d'amour.

— Mais nous devons faire des sacrifices si nous voulons atteindre notre plein potentiel, reprit Siobhan.

Eh bien, pensa Sylvia, ce moment-là n'aura pas duré longtemps. Elle observa attentivement sa mère. Elle avait le sentiment qu'une grande annonce approchait. Elle était presque certaine que sa mère allait dire que vivre chez Granna ne fonctionnait pas, et elle avait déjà préparé ses réponses. L'important était de ne pas se laisser submerger, de ne pas laisser le raisonnement de sa mère faire passer ses propres désirs pour puérils, mesquins, déraisonnables. Ce n'était pas déraisonnable de vouloir vivre chez Granna. Ce n'était pas déraisonnable de vouloir être elle-même.

Une bouteille de champagne arriva. Sylvia poussa les exclamations appropriées lorsque le bouchon sauta. À vrai dire, elle pouvait très bien se passer de champagne ; les bulles ne lui réussissaient pas. Mais maman aimait ça, et dès son plus jeune âge Sylvia s'était souvent retrouvée un verre à la main. Les gens semblaient penser que c'était un plaisir pour elle. En général, elle prenait une ou deux gorgées puis reposait le verre. Elle ne savait pas comment elle allait s'en sortir ici, sous une telle surveillance. Vérifie tes messages, maman, pensa-t-elle faiblement. J'aurais bien besoin d'une pause.

— Alors, dit Siobhan. J'ai une bonne nouvelle, ma chérie.

Voilà, pensa Sylvia en se raidissant.

— J'ai trouvé une école pour toi, Sylvia. Elle est parfaite, absolument parfaite !

D'accord, pensa Sylvia prudemment. Je ne m'y attendais pas.

— Elle n'est pas sur Terre, poursuivit Siobhan — ce qui, évidemment, n'est pas idéal — mais le programme ! Sylvia, attends de voir ça ! C'est exactement ce qu'il te faut pour suivre la voie diplomatique. Je t'enverrai la brochure — je n'en revenais pas quand je l'ai vue. J'aurais adoré cette école à ton âge !

Siobhan n'avait jamais pardonné à Adéle l'austère pension religieuse où elle avait été envoyée, ce qu'elle appelait son « adolescence interminable et sinistrée » et

une « claustration quasi forcée ». Quand elle s'en plaignait, Adéle haussait les épaules et disait : « Tu t'en es bien sortie, non ? »

Sylvia reprenait son souffle.

— Cette école… tu as dit qu'elle n'était pas sur Terre ?

— Non, elle est sur Talaris IV.

— Je… je n'ai jamais entendu parler de Talaris IV.

— J'avoue que moi non plus, avant. Très tranquille. Mais l'important, c'est que la sécurité y est excellente. Sylvia — Siobhan tendit la main pour saisir celle de sa fille — tu sais à quel point nous devons prendre ça au sérieux. D'autant plus que mon rôle devient de plus en plus exposé.

Instinctivement, Sylvia serra la main de sa mère. Bien sûr qu'elle comprenait. On le lui avait martelé depuis toute petite. Le travail de sa mère attirait l'attention de gens très dangereux, des gens qui n'hésiteraient pas à utiliser ses enfants pour l'atteindre. Sylvia était habituée aux gardes du corps, à la sécurité ; elle n'y faisait presque plus attention. C'était son environnement naturel. Alors oui, la sécurité, bien sûr — mais hors de la Terre ?

— Maman, dit-elle, laisse-moi comprendre… Cette école… Est-ce que je vais y être interne ?

Siobhan cligna des yeux.

— Quelle question idiote. Bien sûr que tu seras interne ! Tu ne peux pas rentrer chez Granna tous les soirs depuis Talaris IV.

— Mais Granna, Quinn…

— Peuvent très bien se débrouiller seuls. Sa mère claqua doucement la langue. Franchement, Sylvia, je pensais que tu serais plus enthousiaste. Je sais combien tu aimes Granna et Quinn, mais tu dois bien admettre que vivre avec eux est assez ennuyeux. De cette façon, tu seras avec des jeunes de ton âge, tu te feras des amis de ton âge—

— J'ai déjà des amis. Plein d'amis—

Bon, c'était un peu exagéré, mais ce n'était pas le sujet.

— Tu t'en feras d'autres, dit sa mère avec plus d'assurance que Sylvia n'en ressentait. C'est important, surtout en grandissant. Il faut élargir son réseau autant que possible.

Je ne veux pas élargir mon réseau, pensa Sylvia. Je veux juste deux ou trois copains. Comment veux-tu que je me fasse des copains si on m'expédie à l'autre bout du quadrant… ?

— Il va falloir arrêter de jouer, ma chérie. Si tu veux être quelqu'un de sérieux, il faut commencer à penser sérieusement. Tu es tellement privilégiée, Sylvia ! Des gens comme nous — nous façonnons la Fédération ! Nous exerçons du pouvoir et de l'influence. Nous faisons bouger les choses. Nous faisons la différence. Et nous avons donc la responsabilité d'apprendre à utiliser ce privilège aussi sagement que possible.

Oui, pensa Sylvia misérablement, je sais tout ça, et ça me donne juste l'impression d'être égoïste, ingrate et dans le tort…

— Maman, dit-elle désespérément, est-ce que tu en as parlé à papa ?

— Papa ? Non, il est injoignable. Mais je sais qu'il comprendra le bien-fondé de cette décision.

— Peut-être qu'on devrait attendre de pouvoir lui en parler ? Je veux dire, c'est une grande décision pour tout le monde—

— On lui en parlera quand on en aura l'occasion. Mais j'ai dû activer quelques contacts pour que tu sois acceptée si vite, et je ne pense pas qu'il s'y opposera.

Sylvia soupira. Papa avait tendance à s'en remettre à maman pour tout ce qui concernait son éducation, et là, il était si loin que la décision serait prise avant même qu'il puisse donner son avis.

Siobhan fronçait les sourcils.

— Allons, souris un peu, Sylvia. C'est une occasion incroyable ! C'est une école formidable, pleine de gens passionnants. Tu vas t'éclater !

Siobhan leva son verre de champagne.

— Allez. Trinquons. Joyeux anniversaire, ma très chère Sylvia ! À ton avenir. Ton merveilleux, merveilleux avenir !

Mais quel avenir ? Sylvia se sentit morose rien qu'à y penser. Diplomate ? Vraiment, maman ? Moi ? Elle tendit la main vers son verre, le manqua et envoya le champagne se répandre sur la nappe immaculée. Des serveurs surgirent de nulle part et nettoyèrent le tout en quelques secondes, tandis que sa mère soupirait et levait les yeux au ciel.

Et Sylvia se résigna à son sort.

* * * * *

La journée prit enfin fin. Siobhan lui déposa un rapide baiser sur chaque joue, la serra contre elle, puis le téléporteur s'activa et Sylvia se retrouva de nouveau dans le jardin de la maison de Granna. Paris scintillait magnifiquement autour d'elle. Je n'ai pas envie d'y aller, pensa-t-elle tristement. Je n'ai pas envie d'aller dans encore une autre école stupide. Sans Granna. Sans Quinn…

Elle entra en traînant les pieds. Granna l'attendait et, en voyant Sylvia, elle s'avança pour la prendre dans ses bras.

— Alors ? Comment c'était ?

— Oh, tu sais. On a fait beaucoup de… choses.

Granna la tint à bout de bras.

— À ce que je vois.

— Le spectacle était amusant.

— Ah oui ?

— Il y avait un majordome très malin, et une sorte de lord très chic mais très bête… C'était vraiment, eh bien, très anglais, je suppose.

— Mais pas du Shakespeare.

— Non, Granna, dit Sylvia avec ironie. Vraiment pas du Shakespeare.

— C'est dommage.

— C'était… correct.

Adéle la guida vers le salon.

— Granna, dit Sylvia, est-ce que maman a parlé de l'école ?

Granna soupira.

— Elle en a parlé.

— Et alors ?

— C'est ta mère, Sylvia. C'est sa décision.

Sylvia s'arrêta net. Sa grand-mère se tourna vers elle.

— Sylvia ?

— Est-ce que tu pourrais peut-être — juste une idée, comme ça, au cas où — peut-être ne pas m'abandonner sans te battre ?

Adéle serra sa petite-fille dans ses bras.

— Oh, ma chérie ! dit-elle. Tu auras toujours une maison ici. Mais que veux-tu que je fasse, chérie ?

Sylvia hocha la tête. Elle savait que c'est ce que Granna dirait, mais ça valait la peine d'essayer.

Elles entrèrent dans le salon. Quinn, assis dans son fauteuil, leva les yeux et resta bouche bée devant la silhouette vacillante qui avançait vers lui.

— Bon Dieu, ma fille ! s'écria-t-il. Enlève-moi ces chaussures immédiatement ! Elles sont affreuses !

Sylvia se débarrassa d'un coup de pied des chaussures horribles. Elle alla vers Quinn et l'entoura de ses bras.

— Je t'aime vraiment, Quinn, dit-elle. Tu es un vrai copain.

Quinn sourit et la serra contre lui.

— Moi aussi, ma chérie.

— Il a ses bons moments, dit Adéle. Bon. Au lit. École demain matin.

* * * * *

Quand Sylvia arriva dans sa chambre, un message l'attendait. Un sceau de Starfleet, puis un visage familier. Des cheveux roux courts — très courts, pour tenir les boucles en respect — et un visage réfléchi, calme. Le lieutenant Iain Tilly, l'un des plus grands xénoarchéologues du quadrant, actuellement en service à bord du vaisseau scientifique Dorothy Garrod, et à environ cent millions de milliards d'années-lumière de son unique enfant, qui à cet instant précis le regrettait plus que tout au monde. Il avait accepté cette affectation l'année précédente, et tous savaient qu'elle l'éloignerait et le rendrait injoignable pendant de longues périodes. Mais Sylvia se disait maintenant que, si elle avait mieux compris ce que cela impliquerait, elle lui aurait peut-être demandé de ne pas partir…

Non, elle ne l'aurait jamais fait. Cette mission était une chance unique dans une vie pour Iain, et elle n'aurait jamais rêvé de l'en empêcher. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de se demander parfois s'il serait resté, si elle le lui avait demandé.

— Salut, Sills, dit Iain. Sweet sixteen. Joyeux anniversaire, ma fille incroyable.

— Salut, papa, répondit-elle en souriant.

Iain passa la main sous la table, en sortit un chapeau de fête et le posa sur sa tête. Un minuscule cône doré avec un pompon rose, maintenu par un élastique sous le menton. Il avait l'air parfaitement ridicule. Sylvia éclata de rire.

— Attends une seconde, dit-il en fouillant sur son bureau. Il y avait un pétard de fête ici il y a deux secondes…

Il le trouva. Pop. Les confettis volèrent partout autour de lui. Il fit une grimace et eut l'air encore plus ridicule. Sylvia continuait de rire.

— Eh bien, dit-il, j'espère que c'est encore ton anniversaire… ou au moins assez proche. On a été un peu hors des routes habituelles ces derniers temps.

— Presque une semaine de retard, pour être honnête, papa, dit Sylvia tristement. Mais ne t'inquiète pas. Je comprends.

— On fait un voyage incroyable ici, Sills. J'ai tellement hâte de te montrer ce qu'on a découvert. Je pense qu'on peut repousser le début du Second Empire emmésien d'au moins cinquante ans, d'après ce que nous trouvons.

— Hé, dit-elle, c'est une grande nouvelle ! Attends que je te parle de mon devoir de sciences !

Papa adorait ce genre de choses. Papa, c'était son copain.

— J'aimerais tellement pouvoir te parler en personne, Sills. Tu me manques énormément. Seize ans ! Je n'arrive pas à y croire !

— Toi et moi, monsieur, dit Sylvia avec ferveur.

— Bon, je ne veux pas rater l'occasion d'envoyer ce message. Je t'aime tellement, Sills. Je sais que je n'ai pas été très présent cette année. Mais je suis là pour toi. Je t'aime, ma petite fille. Je t'aime vraiment. Je te trouve extraordinaire.

Le message se termina. Sylvia ôta sa nouvelle robe et la suspendit comme indiqué, secoua ses cheveux et retira soigneusement son maquillage. Elle enfila son pyjama et regarda le message une nouvelle fois. Puis elle s'allongea sur son lit.

— Moi aussi je t'aime, papa, dit-elle au plafond. Mais je ne suis plus vraiment une petite fille, tu sais ? Et j'aimerais — oh, comme j'aimerais — savoir ce que j'ai fait pour que tu t'en ailles.

Chapitre II

Le voyage jusqu'à Talaris IV dura plus d'une semaine. Non, pensa Sylvia, aucune chance de rentrer faire un saut chez Granna, aucune chance de filer entre New York et Paris pour profiter des deux villes, comme elle en avait pris l'habitude. À la place… Eh bien quoi ? À quoi ressemblaient vraiment les pensionnats ?

Sylvia avait lu, enfant, quelques histoires de pensionnat. Et, comme beaucoup d'enfants, elle avait brièvement fantasmé à l'idée d'y être envoyée, enfin libérée de la présence envahissante de sa mère. Attention à ce que tu souhaites, hein ? Cela dit, elle était assez lucide pour savoir que ces livres ne seraient probablement pas une bonne préparation pour cette école-là. Déjà, il n'y avait pas que des filles. Et elle doutait que l'ambiance soit aussi formelle que dans ces récits. Il n'y aurait sans doute pas beaucoup de sorciers non plus… N'empêche, pensa-t-elle prudemment, ça pourrait être amusant. Peut-être qu'au contact d'autres personnes comme elle, il y aurait une chance de se faire de vrais amis. Sylvia avait constaté par le passé que, lorsqu'elle commençait à se rapprocher de gens de son âge, lorsqu'elle se détendait et disait ce qu'elle pensait, ils avaient tendance à s'éloigner. Les gens pouvaient être terriblement susceptibles.

Siobhan ne pouvait évidemment pas s'absenter de son travail pour un voyage aussi long, alors Adéle accompagna Sylvia jusqu'à l'école. Et où qu'aille Adéle, Quinn suivait — ce qui rendit le voyage particulièrement joyeux. Sylvia se souviendrait toujours de cette période comme d'un moment de grands éclats de rire et de bonheur. Ils se prélassaient à bord du paquebot de passagers, nageaient, lisaient, mangeaient bien et passaient, en somme, de merveilleuses vacances.

— Tu vas nous manquer, ma belle, dit Quinn à Sylvia la dernière nuit à bord. Tu illumines l'endroit. Sans toi, ta Granna et moi, on va vraiment passer pour deux vieux croulants.

— Vous allez me manquer aussi, Quinn, dit-elle en soupirant.

— Tu es nerveuse ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle. Bien sûr. Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre.

— Des crosses de hockey et des festins clandestins à minuit ?

Sylvia rit.

— Oh, je ne crois pas. Ils vont tous être très sérieux, non ? Sérieux dans leurs études, sérieux dans leurs projets…

— Tu es sérieuse aussi, tu sais, dit Quinn.

Qui ? Moi ? Tilly l'idiote, voilà qui je suis. Elle fit une grimace.

Il dut la remarquer, car il se pencha vers elle, posa sa main sur la sienne et dit :

— Tu trouveras ta voie, Sylvia. Mais ce ne sera peut-être pas celle que tu imagines.

— Eh bien, répondit-elle, quoi que ce soit, ça met sacrément longtemps à se manifester.

— Il n'y a pas d'urgence, ma belle, dit-il.

Le vaisseau se plaça en orbite, puis ils se téléportèrent à la surface de Talaris IV, vers un téléporteur public situé à une certaine distance de l'école. Celle-ci avait envoyé une voiture terrestre pour les récupérer. La nervosité de Sylvia revenait maintenant que le moment approchait où Granna et Quinn lui diraient au revoir. À l'entrée du domaine scolaire, ils durent passer la sécurité. Rien que pénétrer dans l'enceinte de l'école était une épreuve considérable, un processus aussi rigoureux que celui de certains bâtiments officiels que Sylvia avait visités avec sa mère. Vérifications d'identité et génétiques pour tous les trois, puis une courte attente pendant laquelle on équipa Sylvia d'un traceur permettant de la localiser à l'intérieur du domaine. Granna et Quinn affichèrent une approbation sans réserve. Quinn se permit toutefois de lui donner un petit coup de coude et de désigner la minuscule marque à son poignet, là où se trouvait désormais le traceur.

— Pas question de filer en douce d'ici, dit-il en ricanant.

Une fois autorisés à passer, la voiture les conduisit le long de l'allée menant à l'école. De grands arbres aux feuilles rouge vif bordaient l'avenue si densément que Sylvia, collant le nez à la vitre, ne voyait rien au-delà. Puis les arbres s'interrompirent, et la route déboucha devant une grande bâtisse construite dans la pierre jaune locale. Sylvia avait survolé la brochure envoyée par sa mère et savait qu'il s'agissait autrefois de la demeure de campagne d'un aristocrate mineur, à l'époque où Talaris connaissait encore ce genre de choses. Le régime était désormais très sagement républicain. La maison constituait la seule partie historique de l'école ; les professeurs y avaient leurs bureaux et leurs salles de travail. Le reste de la brochure vantait les installations flambant neuves mises à la disposition des élèves dans le reste du complexe.

Le parc était joli, dut admettre Sylvia. Cette région de la planète bénéficiait d'un climat tempéré, doux et bien arrosé. Les pelouses devant les bâtiments étaient vertes et soignées, les massifs fleuris éclatants et ordonnés. Adéle émit des murmures approbateurs, mais Sylvia, elle, l'était moins. Tout cela lui paraissait… eh bien, ennuyeux, pour être honnête, comme toutes les ambassades qu'elle avait visitées au fil des ans. Et tellement calme… Où étaient donc tous les élèves ?

La voiture s'arrêta devant les grandes portes principales, grandes ouvertes. Le petit groupe descendit. Quinn, observant les lieux d'un œil averti, remarqua les scanners de sécurité discrets disséminés un peu partout. Tandis qu'ils déchargeaient les bagages, une imposante femme vulcaine sortit de la maison.

— C'est la directrice, murmura Adéle à l'oreille de Sylvia. Stavath. Essaie de rester dans ses bonnes grâces.

Stavath salua Adéle et Quinn, puis se tourna vers Sylvia.

— Bonjour, mademoiselle Tilly. Et bienvenue dans notre académie. Nous espérons que vous y serez heureuse et que vous y réussirez.

Sylvia resta bouche bée.

— Sylvia, murmura doucement Adéle pour lui rappeler ses bonnes manières.

— Merci. Merci beaucoup. Je l'espère aussi.

— Nous avons demandé à l'une de nos élèves de vous faire visiter, dit Stavath.

À ces mots, une jeune fille s'avança, à peu près de l'âge de Sylvia, mais plus petite, plutôt menue, avec des yeux bruns pétillants qui se plissèrent en un sourire lorsqu'elle vit Sylvia.

— Bonjour, dit-elle en tendant la main avec une certaine solennité. Je suis mademoiselle Igova.

Bon sang, pensa Sylvia, c'est titres et noms de famille pour tout le monde, ici ? Elle tendit néanmoins la main.

— Tilly, dit-elle. Tu peux m'appeler Tilly.

Elle s'étonna elle-même de l'entendre dire cela. Nouveau lieu, nouveau nom, pensa-t-elle. Allons-y. Les sourcils de l'autre fille se froncèrent brièvement, puis elle sourit de nouveau.

— Je suis Risera. Ravie de te rencontrer, Tilly. J'espère que tu te plairas ici.

Les présentations terminées, Stavath se retira, invitant Adéle et Quinn à la rejoindre plus tard à une réception destinée aux parents et tuteurs des nouveaux élèves. Sylvia regarda Risera avec anxiété ; celle-ci s'était tournée vers Adéle.

— Je suis heureuse de vous avoir rencontrée et j'espère que vous pourrez nous rejoindre pour notre tournée aujourd'hui, dit Risera, dans un français impeccable.

Adéle faillit fondre.

— Je serais ravie !

Adéle et Risera partirent ensemble, Quinn et Sylvia suivant derrière.

— Nom d'un chien, murmura Quinn à l'oreille de Sylvia, elle est impressionnante, non ?

Sylvia hocha la tête. Elle n'aurait avoué pour rien au monde qu'elle se sentait quelque peu intimidée par cette fille si posée, si sûre d'elle, si compétente. J'espère qu'elle voudra être mon amie.

Ils continuèrent à travers l'école, Risera bavardant en français avec Adéle, décrivant les différentes salles et bâtiments qu'ils traversaient. Sylvia aperçut des salles de classe vastes et parfaitement équipées, ainsi que des salles de musique à faire mourir d'envie ; elle frissonna légèrement à la vue des courts de tennis et des terrains de sports collectifs. La conversation se poursuivait devant eux. Quinn fit un clin d'œil à Sylvia, qui leva les yeux au ciel. Peut-être que Granna devrait venir ici à la place.

Risera se retourna soudain et dit avec un large sourire :

— Désolée, Tilly, j'ai si rarement l'occasion de pratiquer mon français. Mais aujourd'hui, c'est surtout à ton sujet, n'est-ce pas ?

Avant même que Sylvia ne comprenne ce qui se passait, Risera lui passa le bras sous le sien et l'entraîna en avant.

— Nous allons monter aux chambres maintenant. Madame et Monsieur Quinn, puis-je vous accompagner jusqu'à la réception ?

— Ne vous en faites pas pour nous, répondit Quinn. On saura se débrouiller. Allez-y, les filles.

— Vous êtes sûrs ? demanda Risera.

— Bien sûr, dit Adéle.

Elle passa son bras sous celui de Quinn, et le couple s'éloigna.

Risera se tourna vers Sylvia.

— Viens, dit-elle. Je vais te montrer la chambre.

Elle conduisit Sylvia le long du couloir, puis monta un grand escalier. Tout en avançant, Risera poursuivait la conversation avec aisance ; Sylvia lui en était reconnaissante : il y avait tant de nouveautés qu'elle commençait à fatiguer.

— J'imagine que ta mère n'a pas pu s'absenter assez longtemps pour t'accompagner ? dit Risera.

Sylvia se mit sur la défensive.

— Le travail, tu sais. C'est difficile pour elle de se libérer.

Risera hocha la tête avec sérieux.

— Bien sûr ! Nous avons tous des parents dans le corps diplomatique, on sait ce que c'est.

Elle jeta un coup d'œil à Sylvia.

— Je ne sais pas pour toi, mais moi, j'en avais assez de suivre mes parents partout. C'était un soulagement d'arriver ici. De rester au même endroit. De pouvoir poser des livres sur des étagères et des vêtements dans des placards sans avoir l'impression qu'il fallait toujours être prête à faire ses valises.

Sylvia hocha lentement la tête. Elle avait ressenti la même chose — mais c'était justement pour cela qu'elle avait demandé à vivre avec Granna et Quinn. Elle ne voulait pas seulement rester immobile ; elle voulait rester chez elle.

— Tout le monde est très impatient de te rencontrer, Tilly. Nous pensons tous que ta mère est un excellent modèle.

Sylvia esquissa un sourire un peu crispé.

— Oui, elle est… formidable.

— Peut-être qu'elle pourrait venir nous parler lors de la remise des diplômes. Les gens adoreraient.

— C'est ici, les chambres ? demanda Sylvia.

— Oh ! Oui ! Tu arrives à peu près au bon moment, répondit Risera. L'an dernier, nous étions encore tous en dortoirs — dix par chambre. Cette année, des chambres doubles. Je pense qu'ils essaient de nous faire comprendre qu'il est temps de se mettre à des études vraiment sérieuses.

Oui, pensa Tilly. Les jeux sont finis.

Elles empruntèrent un couloir sobre, bordé de portes. Quelques autres élèves s'affairaient à déballer et organiser leurs affaires. Un ou deux jetèrent à Tilly des regards curieux.

— Je ferai les présentations plus tard, dit Risera. Pour l'instant… regardons la chambre.

Elle s'arrêta un peu plus loin et ouvrit la porte.

— Ce n'est pas grand-chose, dit-elle, mais c'est chez nous !

En réalité, la pièce était plutôt agréable, avec des murs blancs et une alcôve dotée d'une banquette sous la fenêtre, donnant sur le coucher du soleil au-dessus du parc. Quatre fauteuils étaient disposés autour, avec une petite table, prêts à accueillir des invités. De chaque côté de la pièce se trouvait un lit. Les placards étaient encastrés dans le mur derrière la porte. La malle et les valises de Tilly trônaient au milieu, attendant d'être défaites. De l'autre côté, deux bureaux se faisaient face, avec des étagères fixées aux murs adjacents.

— Hé, je n'ai pas choisi de côté, dit Risera. Je me suis dit que tu aimerais décider. Te sentir chez toi, quoi.

Elle sourit avec une chaleur sincère, et Tilly tomba un peu plus sous son charme.

— C'est vraiment gentil. Ça m'est égal, vraiment…

— Vraiment ? Alors je prendrai celui-là, dit-elle en désignant le lit à gauche. C'est de bon augure d'être du côté gauche.

Elle sauta sur le lit.

— Ça fait du bien d'être rentrée ! Tilly, je pense que nous allons très bien nous entendre.

Et c'était aussi le vœu le plus cher de Sylvia.

* * * * *

Plus tard dans l'après-midi, Adéle et Quinn firent leurs adieux et se dirigèrent vers la voiture terrestre qui devait les ramener au téléporteur public, puis à leur hôtel. Ils se retournèrent et aperçurent Sylvia sur le perron, devant les grandes portes. Elle leva la main et leur fit un signe triste. Quinn lui rendit son salut, et Adéle lui envoya un baiser. Puis Risera l'attira à l'intérieur, et Sylvia disparut.

— Pauvre petite, dit Quinn.

Mais Adéle secoua la tête.

— Elle a plus de sa mère en elle qu'elle ne le croit. Je sais qu'elle trouvera sa voie.

* * * * *

Dans leur chambre, Tilly regarda sa malle et ses valises et se dit qu'il valait mieux s'y mettre. Elle les avait à peine ouvertes qu'on frappa à la porte, et une jeune fille bolienne passa la tête.

— Salut, Risera, dit-elle. Alors, comment étaient les vacances ?

Risera sauta du lit.

— Xoha ! Elle l'attira dans la chambre et la serra dans ses bras. C'était bien. Comme d'habitude. Des hôtels.

— Ne m'en parle pas, répondit Xoha en se laissant tomber dans le fauteuil le plus proche.

Elle et Risera se mirent aussitôt à bavarder. Tilly resta un peu en retrait, ne voulant pas interrompre, jusqu'à ce que Risera lui fasse signe.

— Tilly ! Ne sois pas timide !

Xoha se tourna alors vers elle.

— Oh, pardon, je ne t'avais pas vue ! Waouh, tes cheveux sont incroyables… Tu es la nouvelle ?

Tilly hocha la tête.

— C'est moi.

Elle se leva du lit, et Xoha et elle se dévisagèrent mutuellement.

— Tilly, dit-elle. Sylvia Tilly. Mais Tilly de préférence, s'il te plaît.

— Oh, dit Xoha, la compréhension s'allumant dans ses yeux. Je sais qui tu es ! Ta mère, ce n'est pas—

— Si, dit Tilly. C'est bien elle.

— Elle est géniale !

— Elle a certainement ses moments, répondit Tilly avec entrain.

— Tu crois qu'elle accepterait de venir nous parler ? demanda Xoha. Elle se tourna vers Risera. Sera, ce serait un coup incroyable. Les terminales n'auront jamais quelqu'un d'aussi connu.

— Il y a une sorte de compétition informelle entre notre promotion et celle au-dessus, expliqua Risera à Tilly. Pour la journée des discours. Ils gagnent toujours — ils ont déjà fait leurs stages, et quelqu'un réussit en général à faire venir une grosse pointure. Mais ta mère…

Elle observa Tilly pensivement.

— Tu crois qu'elle viendrait ?

Le cœur de Tilly se serra à cette idée. Ce serait tellement typique que maman devienne plus populaire qu'elle ici.

— Peut-être, dit-elle. Elle est assez occupée… Je peux prendre un de ces placards ?

— Bien sûr ! répondit Risera. J'ai commencé à utiliser celui de droite, mais seulement parce que c'est le plus proche. On peut échanger si tu veux.

— Non, ça va très bien, dit Tilly.

Elle ouvrit sa malle et commença à en sortir le contenu méthodiquement. Risera et Xoha, étalées dans les fauteuils, observaient avec intérêt.

— Waouh, dit Xoha. Tu es vraiment ordonnée. Va falloir que tu t'y mettes, Sera. Elle peut être un vrai bazar, Tilly. Ne la laisse pas traîner des tasses sales partout.

Risera, de son côté, examinait chaque vêtement au fur et à mesure qu'il sortait.

— Tilly… ces pyjamas sont en soie ?

Tilly rougit. Ils étaient tout neufs. Elle ne les avait jamais vus auparavant et ignorait totalement qu'ils se trouvaient dans la malle. Elle supposa que sa mère les avait achetés et avait demandé à Granna de les y mettre. Cadeau typique de maman.

Elle les déplia : ils étaient absolument magnifiques, blancs avec de grandes violettes éclatantes.

— Oui, admit-elle.

Elle les replia soigneusement et les rangea au fond du placard.

— Mais ceux-là, dit-elle en sortant ses vieux préférés, en coton bleu, assouplis par le temps et les lavages, sont confortables.

Les deux autres filles éclatèrent de rire.

Tilly continua à déballer ses affaires tout en écoutant leur conversation. La plupart du temps, il était question de gens qu'elle ne connaissait pas, de drames et de plaisanteries datant d'avant son arrivée, mais de temps en temps Risera s'arrêtait pour lui expliquer. Tilly lui en était reconnaissante. Avoir une amie aussi attentive serait précieux. Tilly était la première à admettre qu'elle avait parfois des petites manies un peu particulières.

Au fil de la discussion, elle apprit que Risera venait d'Arixus, un petit monde qu'elle connaissait mal. Elle pourrait apprendre.

On frappa de nouveau à la porte, et deux autres filles arrivèrent. La chambre se remplit bientôt de rires et de bavardages. Quelqu'un fit une théière de thé épicé, quelqu'un d'autre sortit de délicieux petits gâteaux aux noix. Tilly, qui avait maintenant rangé toutes ses affaires à sa satisfaction, s'assit au bord de son lit, grignotant un gâteau, les jambes se balançant, et écoutant. Elle mémorisa rapidement leurs noms et un peu de leur histoire.

Outre Xoha, dont la mère était une haute responsable du Bureau des exportations bolien, il y avait Erisel, de Risa, dont la famille, de façon assez inattendue, ne travaillait pas dans la promotion touristique mais dans les politiques environnementales ; et enfin Semett, une Trill discrète et agréable, spécialisée dans les langues.

— Elle est incroyable, dit Risera.

— C'est contre nature, répondit Xoha. Comme de la sorcellerie ou un truc du genre.

Semett se contenta de sourire et de continuer à écouter tout ce qui se disait autour d'elle.

Tilly réalisa aussi, à mesure que d'autres élèves passaient la tête par la porte pour dire bonjour, que la chambre de Risera était un point central, un lieu où l'on venait prendre des nouvelles et savoir ce qui se passait. Et au cœur de tout cela se trouvait ce petit groupe d'amies.

Oh mon Dieu, pensa Tilly avec un ravissement croissant. Je suis avec le groupe populaire ! Elle se serra dans ses bras. Ça, c'était une première ! Peut-être que tout ça n'allait pas être une catastrophe totale, finalement. Elle s'imagina des goûters, des groupes de travail, des confidences, des blagues et des souvenirs partagés. Elle se rendit compte qu'elle était enthousiaste à l'idée de ce qui l'attendait.

Peut-être que tout ira bien…

Soudain, une cloche retentit, et la bande de filles gémit.

— C'est quoi ? demanda Tilly.

— Premier avertissement, expliqua Risera. Encore cinq minutes avant le coucher ; cinq minutes après — extinction des feux obligatoire.

Tilly se leva pour aller se brosser les dents. Aucune des autres ne bougea, restant confortablement assises et poursuivant la conversation comme si de rien n'était. Lorsque la seconde cloche sonna, les filles commencèrent enfin à se lever de leurs fauteuils. Les visiteuses emportèrent leurs propres mugs en partant, mais il restait encore quelques assiettes ainsi que les tasses de Risera et de Tilly.

— On fait la vaisselle où ? demanda Tilly.

— La quoi ? dit Risera, qui se dirigeait déjà vers son lit.

— La… vaisselle ? répéta Tilly.

— Oh, laisse ça pour demain matin ! dit Risera en agitant la main.

— Ça va, je préfère la faire maintenant. Je déteste avoir des choses sales qui traînent.

— Eh bien, dit Risera en se glissant sous les couvertures, si tu y tiens vraiment… il y a une cuisine au bout du couloir. Mais la deuxième cloche, ça veut dire au lit — tu n'as pas envie d'avoir des ennuis dès ta première nuit.

Tilly hésita, la vaisselle dans les mains. Risera leva un sourcil.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. Ils sont indulgents le premier soir.

— D'accord, je fais ça très vite, dit Tilly. Je me souviendrai pour la prochaine fois — première cloche, vaisselle.

Risera lui lança un regard amusé.

— Tu peux vraiment les laisser jusqu'au matin—

— Beurk, non ! Je ne supporterais pas de penser qu'elles restent là toute la nuit !

Tilly fila dans le couloir, trouva la cuisine et revint dans leur chambre en moins de cinq minutes. La lumière de Risera était éteinte ; Tilly entra sur la pointe des pieds, rangeant la vaisselle aussi silencieusement que possible.

— Tu as un message, marmonna Risera depuis son lit. Ton communicateur faisait bip-bip.

— Désolée ! Je le mets en silencieux.

— C'est bon. Bonne nuit, Tilly. Contente que tu sois là. Merci pour la vaisselle.

Tilly rayonna de plaisir. Elle se glissa jusqu'à son bureau, mit son écouteur et ouvrit le message. Papa !

— Salut, Sills, dit Iain. J'espère que ta première journée s'est bien passée. J'espère que tu as déjà reçu ta première invitation à un festin clandestin de minuit. Je suis sûr que tu vas être sélectionnée pour l'équipe de crosse et marquer le but de la victoire.

— Oui, oui, marmonna-t-elle. Qu'est-ce qu'il est drôle, ce monsieur.

— Plus sérieusement, Sills, j'espère que tu vas t'y plaire. Je sais que tu n'étais pas sûre — et moi non plus, pour être honnête — mais Granna Adéle a dit que c'était un endroit formidable, vraiment beau, avec des jeunes géniaux, et je veux juste que tu passes les meilleurs moments de ta vie. Les jours les plus heureux de ta vie, tu sais ?

Il fronça les sourcils.

— Je ne sais pas pourquoi on dit ça. Quand j'avais ton âge, j'étais amoureux d'une étudiante, et tu peux imaginer comment ça s'est terminé. Ah, les affres de l'amour non partagé ! Fiona Mackay, où es-tu maintenant ? Combien de cœurs brisés laisses-tu derrière toi à travers le vaste gouffre du temps ?

— Papa idiot, murmura Tilly en riant doucement.

— Bref, Sills, je veux juste te dire : saisis ce qui s'offre à toi. Essaie tout ! Qu'as-tu à perdre ?

— Euh… ma dignité ?

— À part ta dignité, mais honnêtement, Sills, nous autres aux boucles rousses, on part déjà avec un handicap de ce côté-là…

Il passa la main dans ses cheveux courts, les ébouriffant.

— Alors oublie la dignité. Oublie la gêne, et fonce, ma petite fille.

Il lui envoya un baiser.

— Je t'aime. On se reparle bientôt, promis. Bonne nuit, Sills. Amuse-toi bien.

Le message s'acheva. Tilly éteignit l'écran, mais resta un moment assise à son bureau, regardant autour d'elle la chambre plongée dans l'obscurité. Risera dormait profondément à présent, une masse sombre sous les couvertures, ronflant légèrement. Tilly sourit. Une colocataire — et une vraiment chouette. Peut-être que les conseils de papa étaient bons. Peut-être… peut-être qu'elle allait vraiment tout essayer, après tout.

Qu'avait-elle à perdre ?

* * * * *

Les premiers jours passèrent dans un tourbillon. Tilly dut apprendre de nouveaux noms, de nouveaux lieux, de nouveaux emplois du temps. À la fin de la journée, il ne restait guère de temps pour autre chose que préparer les cours du lendemain, puis s'effondrer dans son lit en gémissant d'épuisement. Comme elle s'y attendait, elle se révéla très en avance en mathématiques et en sciences, mais en retard par rapport aux autres en langues. Risera, découvrit-elle avec une pointe d'amertume, pouvait se débrouiller dans près de treize langues différentes, dont trois de la Terre, et ne semblait pas considérer cela comme quelque chose de remarquable. Les cours de langues étaient une corvée, d'autant plus qu'on n'autorisait pas l'usage des traducteurs universels.

Tilly trouvait cela ridicule.

— On s'est donné tout ce mal pour inventer cette fichue technologie, maugréa-t-elle. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas simplement l'utiliser ?

Risera rit.

— Et si elle tombait en panne, Tilly ? Qu'est-ce que tu ferais alors ?

— Je la réparerais, répondit Tilly avec obstination. Les maths, voilà le véritable langage universel.

Elle vit l'expression de Risera et ajouta :

— Tu n'en as jamais ouvert un, Risera ? Ce n'est pas compliqué, une fois qu'on a compris comment ça marche.

Risera éclata de rire.

— Je te crois sur parole, Tilly !

Étrange, pensa pourtant Tilly. Pourquoi ne pas simplement apprendre aux élèves comment fonctionnent les traducteurs ? Ils allaient en dépendre énormément dans leur carrière. Un seul cours suffirait pour les rendre autonomes à vie. Et cela libérerait toutes les heures perdues en cours de langues.

À la fin de la deuxième semaine, Tilly était fatiguée et plus qu'un peu grognonne. Le temps était magnifique dehors, à la frontière entre la fin de l'été et le début de l'automne, et les immenses arbres qui formaient la limite du domaine de l'école arboraient un rouge éclatant. Mais Tilly avait l'impression d'être voûtée sur ses livres en permanence, essayant à la fois de rattraper les autres et de rester en tête dans ses propres matières et centres d'intérêt. Un soir, la bande passa pour traîner, boire du thé et bavarder. Cela la rendit presque folle. Elle attrapa ses livres et partit en colère à la bibliothèque.

Quand elle revint, juste avant la première cloche, seule Risera était là.

— Hé, dit Risera. Désolée de t'avoir dérangée.

— Ça va. J'essayais juste de me préparer pour demain.

Tilly posa ses livres en soupirant. Ils avaient un contrôle d'économie le lendemain matin, et elle ne se sentait pas prête du tout. Et l'économie était censée être l'une de ses meilleures matières. Elle se frotta les tempes.

— Tu sais, Tilly, dit Risera, c'est normal de faire une pause de temps en temps.

— Il y a tellement de choses à faire ! dit Tilly, malheureuse.

— Une partie de ce qu'on apprend ici, c'est justement à ne pas se laisser submerger. Rester enfermée tout le temps, ce n'est pas bon pour toi.

— Je ne peux pas travailler dehors, gémit Tilly. Le pollen déclenche mes allergies. Et il y a des insectes, et les bancs ne sont pas confortables—

— Je ne parle pas de travailler dehors. Je parle de faire un peu d'exercice.

Les yeux de Tilly se plissèrent.

— Pardon ?

— Écoute, Xoha et moi, on fait de l'aviron. C'est vraiment amusant. Pourquoi tu ne viendrais pas essayer demain ?

— De l'aviron ? répéta Tilly avec doute.

Elle imagina une petite embarcation, de grandes rames, et d'énormes athlètes musclées tirant jusqu'à ce que leurs veines menacent d'exploser…

— Euh, non, je ne pense pas que ce soit mon truc—

— Mais si, viens ! Ce n'est pas du tout ce que tu imagines !

Risera passa un bras autour de ses épaules.

— Allez, Tilly ! Viens t'amuser !

Amusant, pensa Tilly quand son réveil sonna une bonne heure et demie plus tôt que d'habitude. Dans quel univers est-ce amusant ?

Risera était déjà debout, fraîche et souriante, incarnation parfaite de la santé et de l'énergie juvéniles. Tilly, épuisée, enfila ses vêtements et la suivit. Elles trottinèrent jusqu'au lac. Les yeux de Tilly s'écarquillèrent.

— D'accord, admit-elle. Tu avais raison. Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais.

Une quinzaine de filles étaient là, certaines portant des tambours. Quant aux bateaux, ils n'étaient pas longs et effilés comme Tilly l'avait imaginé, mais en bois, plutôt ornés, peints de couleurs vives, couverts de drapeaux et de fanions.

— C'est quoi, ça ? demanda Tilly.

— De l'aviron arixxien, dit Risera avec fierté. Tu n'as encore rien vu. Attends la fin du semestre, quand on fera le spectacle complet. Il y a de la musique de cornemuse !

— D'accord…

— Tiens, une rame. Allez, on va t'essayer.

Elle conduisit Tilly vers un bateau peint en rouge écarlate, décoré de rubans et de fanions jaunes et orange. Les équipes comptaient quatre rameuses, avec une batteuse à l'avant. Risera plaça Tilly à l'arrière, là où elle pouvait observer les autres.

— Écoute le tambour, dit-elle. Regarde les autres. Tu vas vite prendre le rythme.

De façon assez prévisible, Tilly ne prit pas le rythme. Le bateau ne coula pas, certes, mais elles arrivèrent bonnes dernières, loin derrière les bleues-et-vertes et les violettes-et-blanches. Elle n'arrivait tout simplement pas à se caler sur le tempo… Peu importe ses efforts, elle ne parvenait pas à abaisser sa rame en même temps que sa partenaire, et quand elle touchait l'eau, cela faisait l'effet d'un plongeon raté, ventre à plat.

— Bon, dit Risera après qu'elles eurent débarqué. Ce n'était pas si mal pour une première—

— Risera, dit Tilly, lucide. J'étais catastrophique.

— Tu n'en as jamais fait ! Il te faut juste de l'entraînement !

Tilly secoua la tête, catégorique.

— Peu importe combien de fois j'essaierai, je ne m'améliorerai pas. C'était gentil de m'inviter, mais je ne veux pas gâcher ça pour les autres…

Xoha passa près d'elles.

— Tilly ! Tu étais terrible !

Elle riait, sans aucune méchanceté, Tilly le savait bien, mais fallait-il vraiment être aussi directe tout le temps ?

— Hé, dit Xoha avec une lueur dans les yeux, pourquoi tu n'essaierais pas un des tambours ?

— Oh oui ! s'exclama Risera. Excellente idée !

— Oh, je ne crois pas… commença Tilly.

— Allez, viens !

Risera la ramena vers l'eau et la fit asseoir à la proue, derrière les deux grands tambours.

— D'accord, dit-elle. C'est toi la cheffe.

— Risera, je ne pense vraiment pas que ce soit une bonne idée—

— Allez, Tilly, c'est toi la patronne !

Elle lui fourra les maillets dans les mains.

— Honnêtement, je ne crois pas que je puisse—

Mais les autres s'installaient déjà et l'encourageaient avec enthousiasme.

— Allez, Tilly ! Oui, tu peux ! Tu peux le faire !

Son instinct lui criait : Non, non, non ! Je n'en suis pas capable ! Puis elle pensa à son père : Essaie. Elle marmonna :

— La dignité… Qui en a besoin ?

Elle inspira profondément.

— D'accord. On y va.

Elle testa le tambour.

— Vous m'entendez à l'arrière ?

— Parfaitement, capitaine !

Capitaine, pensa-t-elle. Quelle blague.

Elle fit tourner les maillets dans ses mains.

Bon. Prudemment, elle commença à battre un rythme régulier.

Et l'équipage suivit.

Waouh. Ça marche vraiment…

Elle accéléra, et le bateau s'élança sur l'eau.

— C'est ça, Tilly ! cria Xoha. Tu y arrives !

Elle maintint le rythme, donna des instructions, et le petit bateau rouge s'aligna avec les autres. Elle regarda l'équipage : toutes la fixaient, pleines d'attente. Tilly se rendit compte que si elle respirait lentement et régulièrement, elles se calaient toutes sur sa respiration. Ainsi, quand elle lança le rythme, elles étaient déjà synchronisées…

Elles attendaient le départ. Tilly leva les maillets, respira avec son équipe — puis le sifflet retentit, et elles partirent.

Boum, firent les tambours, et les rames suivirent, fendant l'eau. Elle vit que Xoha avait un léger retard, à peine une fraction de seconde, et lui cria :

— Garde le rythme !

Elle sentait les bleues-et-vertes, à gauche, prendre un léger avantage, mais elle ne paniqua pas. Seconde après seconde, elle accéléra, les talonnant. Les violettes-et-blanches furent bientôt distancées. Tilly avait l'impression de voir toute la course se dérouler dans son esprit : comment utiliser les coups des autres équipes, comment gérer la distance pour ne pas se faire couper…

Des motifs, pensa-t-elle. Je suis douée pour voir les motifs…

À ses instructions, elles fendaient l'eau, maintenant l'allure, sans jamais rattraper tout à fait les bleues-et-vertes. Elles arrivèrent secondes — mais d'un cheveu.

Risera était en extase. Elle sauta dans l'eau peu profonde et éclaboussa jusqu'à Tilly pour lui donner une énorme accolade.

— Tu vois ! Je savais que tu aimerais commander les gens !

Tilly, encore grisée par la course, éclata de rire.

— Sera, c'était incroyable ! Cette puissance ! Vous toutes, à mon commandement !

Risera rit et lui serra le bras. Tilly avait l'impression de flotter. Une des bleues-et-vertes vint lui taper dans le dos.

— C'était vraiment ta première fois sur l'eau ?

Tilly hocha la tête. Le garçon rit et cria à son équipe :

— Hé, je crois qu'on a de la concurrence !

* * * * *

Ça changea tout. Certes, les réveils matinaux étaient horribles, mais il y avait quelque chose de magique à être sur l'eau, dans l'air frais, à donner le rythme et à guider l'équipe — son équipe. Tilly adorait la liberté de l'eau libre, mais plus encore, elle aimait savoir qu'elle avait enfin sa place. Qu'elle avait une équipe, une bande, des amis, et qu'ils avançaient tous ensemble, travaillaient ensemble, et se tournaient vers elle pour diriger.

Elle prenait aussi plaisir à se renseigner sur la discipline, à en parler avec Risera, à découvrir la signification des couleurs, à planifier les musiques et la mise en scène pour le spectacle de fin de semestre…

Une équipe, pensa-t-elle. Je n'ai jamais fait partie d'une équipe auparavant.

Encouragée par tout cela, et désireuse de trouver d'autres esprits partageant ses intérêts, Tilly eut une nouvelle idée. Les élèves étaient encouragés à créer leurs propres clubs, afin d'apprendre à les promouvoir et à les gérer, sans parler de la gestion inévitable des conflits et querelles qui accompagnaient toute petite société. Tilly savait exactement ce qu'elle voulait.

Un soir, Risera revint dans leur chambre et trouva Tilly plongée dans la confection d'affiches.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-elle.

— Bon, tu sais que je ne suis pas convaincue qu'il y ait assez de sciences et de technologie dans le programme, dit Tilly.

C'était un refrain bien connu, qui amusait le reste du groupe, lesquels levaient les yeux au ciel et la suppliaient de ne pas leur compliquer la vie.

Et si tu réussis ? geignaient-ils.

Risera rit.

— Il y en a assez pour moi !

— Et chaque fois que j'en parle aux profs, ils me disent que l'emploi du temps est plein.

— Ils ont raison, dit Risera. Je n'arrive déjà pas à tout caser, et on n'a même pas commencé à penser aux examens et aux présentations de fin de semestre—

— D'accord, j'ai renoncé à changer le programme. À la place, je vais créer un club d'ingénierie.

Risera cligna des yeux.

— Un quoi ?

— Un club d'ingénierie !

Risera fronça les sourcils.

— Ça existe, ça ?

— Bien sûr !

— Mais qu'est-ce que vous ferez ? Rester assises à construire des ponts ?

— Eh bien, peut-être, dit Tilly. Pourquoi pas ?

— Où ça ? demanda Risera, déconcertée.

— Oh, ne sois pas bête, on utilise des programmes de construction. Et puis, je pensais à quelque chose de plus détendu. Partager nos projets de programmation ou de recherche. Peut-être de courtes présentations sur de nouvelles avancées scientifiques qui nous ont intéressées…

Risera haussa les épaules.

— D'accord. Si c'est comme ça que tu veux passer ton temps libre.

Tilly se sentit un peu écrasée.

— Tu viendras, n'est-ce pas ?

Risera la regarda, et Tilly eut le sentiment que ses émotions étaient lues à livre ouvert. Elle pinça les lèvres. Parfois, cette sensibilité était plus agaçante que rassurante…

— Honnêtement, je ne peux rien ajouter de plus, dit Risera.

Tilly soupira. Elle savait que c'était vrai. Et si elle était honnête, elle n'avait probablement pas le temps non plus, mais elle faisait déjà toutes ces lectures, et ce serait agréable d'avoir des gens avec qui en parler. Et ce ne serait qu'un soir par semaine…

— Tilly, tu es vraiment sûre de toi ? demanda Risera.

Tilly leva les yeux de son affiche.

— Bien sûr ! Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Eh bien, tu en fais déjà beaucoup, et… ce n'est pas vraiment au cœur de ce que nous faisons ici.

Tilly s'assit sur ses talons.

— Au cœur ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Qu'est-ce qui est plus central que la science—

— Oh, je ne veux pas rabaisser tes centres d'intérêt. Je sais qu'on a besoin d'une bonne base scientifique pour élaborer de bonnes politiques, mais…

Risera haussa les épaules.

— Nous aurons des conseillers experts pour tout ça, non ? Quand nous serons dans le corps diplomatique, ou la fonction publique, ou ailleurs… On ne peut pas être spécialiste dans ce genre de domaines. Il faut une vie entière pour le devenir. Nous visons à être de bons généralistes.

Tilly la regarda sans comprendre.

— Mais… et faire quelque chose que tu aimes vraiment ?

Risera parut perplexe.

— Mais j'aime tout ça…

Elle fronça les sourcils.

— Tilly, toi, tu n'aimes pas ?

— Quoi ? Le corps diplomatique ? Tu sais, et je parle d'expérience, Risera, ce n'est pas si amusant. Il y a beaucoup de temps passé debout avec des coupes de champagne à bavarder—

— Je sais, dit Risera. Mes parents sont diplomates aussi. Et ce que toi tu appelles bavarder, moi j'appelle parler avec des gens de cultures différentes, visiter des lieux nouveaux et fascinants—

Tilly grimaça.

— Une ambassade ressemble beaucoup à une autre.

Il y eut un silence.

— Mais le travail, reprit Risera. Il est important. Là-bas, on fait une vraie différence. On résout des conflits, peut-être même qu'on empêche des guerres !

— Oui, bien sûr, mais il y a aussi énormément de temps passé à faire croire à des gens vraiment pénibles que ce qu'ils disent est important, pour éviter qu'ils ne partent vexés. Tu vois ? Beaucoup de bavardages inutiles et de temps perdu. Le protocole, qu'ils appellent ça. Je pense qu'on aurait tous besoin de beaucoup moins de chichis et de beaucoup plus d'efficacité.

Risera ne répondit pas. Elle s'assit à son bureau et ouvrit ses notes, mâchonnant sa lèvre inférieure. Tilly eut la vague impression qu'elle avait peut-être offensé son amie.

— Je ne dis pas que ce n'est pas important, ajouta-t-elle maladroitement. C'est juste que… je pense que beaucoup d'autres choses sont importantes aussi.

— Bien sûr, dit Risera en prenant son stylo. Écoute, je crois que je vais te gêner. Je vais aller chez Semett. Elle a des notes du dernier cours de sociologie que j'aimerais consulter. Rejoins-nous plus tard, si tu veux.

Elle esquissa un sourire un peu forcé.

— Ça économisera la vaisselle.

Tilly, perplexe, la regarda partir.

Qu'est-ce qui vient de se passer ?

Elle secoua la tête et se replongea dans ses affiches.

Les gens étaient bizarres, parfois.

Les gens étaient susceptibles.

* * * * *

La première réunion du club d'ingénierie fut un succès discret. Ils n'étaient que quatre au total, Tilly comprise — moins qu'elle ne l'avait espéré — mais c'était déjà bien qu'il y ait au moins quelques esprits compatibles qui aient envie de geeker deux heures par semaine. Tilly avait réservé une salle de classe, mais le groupe était si petit qu'elle décida qu'il serait plus simple de tenir la réunion dans sa chambre. La première séance se passa bien, même si Tilly n'était pas certaine qu'ils aient vraiment

suivi sa présentation sur l'astromycologie ; mais ensuite il y eut un exposé sur les étoiles binaires, et quelqu'un avait apporté un jeu de plateau qu'il développait, et ils s'amusèrent à le bêta-tester.

Ils convinrent tous de se retrouver la semaine suivante, de nouveau dans la chambre de Tilly. Ce n'était pas comme s'ils allaient déranger Risera avec leurs discussions « non centrales », pensa Tilly. Risera travaillait sur un devoir de sociologie avec Semett et passait ses soirées dans la chambre de celle-ci. Le reste de la bande semblait avoir migré là-bas aussi, donc aucune chance qu'ils interrompent le club. Tilly fut très déçue qu'aucune de ses amies n'ait montré le moindre intérêt pour le club, mais tout le monde n'était pas obligé d'aimer les mêmes choses, si ? Et puis, c'était agréable d'avoir un peu de calme dans la chambre. Les autres pouvaient être très bruyantes, et elles n'étaient pas terribles pour garder l'endroit propre et rangé.

Elle voyait quand même Risera chaque matin au lac. L'aviron arixxien avait vraiment pris, en partie grâce aux remarquables efforts de promotion de Risera, et en partie parce que c'était sincèrement amusant. Huit équipes étaient sur l'eau la plupart des matins. Tilly avait aidé Risera à concevoir des affiches, puis avait fait le tour de l'école avec elle pour les placarder partout. (Tiens, pensa-t-elle. Tout le travail que j'ai fait pour elle. Tu pourrais croire que Sera aurait pu m'aider à faire connaître mon club d'ingénierie !) Les professeurs commençaient à poser des questions sur l'aviron, et Risera poussait pour que ce soit reconnu comme sport officiel de l'école. Tout cela devenait assez sérieux, sur l'eau — et très compétitif. Des élèves plus âgés murmuraient déjà qu'ils allaient monter une équipe pour leur montrer comment on faisait vraiment. Tilly ne se souciait pas de cette montée d'intérêt ; au contraire, elle adorait ça, non seulement pour le plaisir de l'eau libre, mais aussi parce que cela la rapprochait de Risera. Elles avaient toutes deux de l'ambition pour les rouges-et-jaunes, et quand elles travaillaient ensemble, elle avait l'impression qu'elles étaient encore proches.

Un matin, après une séance particulièrement éprouvante, l'équipe posa les rames à l'autre bout du lac. Elles comparèrent leurs temps, et Tilly donna quelques conseils sur la manière dont elle pensait qu'elles pourraient s'améliorer. Au loin, la cloche sonna pour signaler qu'il restait quinze minutes avant l'heure à laquelle les élèves devaient être descendus pour le petit-déjeuner. Elles se précipitèrent dans le bateau, et Tilly lança le moteur. Elles ne gaspillaient ni temps ni énergie à ramer pour rentrer : elles utilisaient autant de temps que possible pour s'entraîner, puis regagnaient l'école le plus efficacement possible. Mais ce matin-là, le moteur ne démarra pas. Il toussota, eut un raté, puis plus rien.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Risera.

— Moteur mort, répondit Tilly, sèchement.

Tout le monde gémit. Cela signifiait qu'elles devraient ramer pour rentrer, foncer aux douches, avaler le petit-déjeuner en vitesse — si elles avaient encore le temps d'en prendre un — ou risquer d'être en retard à l'appel et d'avoir des ennuis…

— Ne vous inquiétez pas, dit Tilly avec entrain. Je m'en occupe.

Elle se mit au travail. L'équipe observa, certaines soupirant, d'autres levant les yeux au ciel.

— Tilly, dit Xoha, est-ce qu'on peut juste ramer ? On n'a pas le temps pour que tu bricoles le—

Le moteur démarra.

— Si vous pouviez monter dans le bateau au lieu de rester là à papoter, dit Tilly d'un ton joyeux, on pourra toutes aller au petit-déjeuner.

Elles obéirent. Bientôt, elles filaient vers l'autre rive du lac, puis vers le réfectoire. Tilly s'assit avec Risera, Xoha et le reste de la bande.

— Vous n'allez pas le croire, annonça Xoha aux autres. Tilly vient de réparer le moteur de notre bateau.

— Pas possible, dit Erisel.

— Tilly, tu as des talents cachés incroyables, dit Semett.

Tilly, qui était de mauvaise humeur à propos de toute cette histoire parce que, en fait, personne ne l'avait encore remerciée de les avoir ramenées à temps pour le petit-déjeuner, posa sa tartine.

— Vous savez, dit-elle, toutes ces réceptions et ces dîners chic, c'est bien joli, mais qui va être la première à se plaindre si les lumières et les distributeurs de nourriture ne fonctionnent pas ? Personne ne peut être — elle fit des guillemets dans l'air — « diplomate » dans ces conditions.

Silence.

Tilly se rendit compte que ses amies la dévisageaient.

— D'accord, dit enfin Erisel. Eh bien… je suppose qu'elle nous l'a dit.

Elles continuèrent le petit-déjeuner, mais sans bavarder. Tilly regarda ses amies, qui semblaient échanger des regards entre elles.

Est-ce que j'ai dit quelque chose de travers ?

Elle balaya la salle du regard et aperçut, au bout de la table, deux professeurs. L'une d'elles croisa son regard, lui fit un clin d'œil, puis se mit à rire doucement pour elle-même. Le reste de la bande termina et partit en cours, laissant Tilly seule. La professeure qui lui avait fait un clin d'œil passa près d'elle.

— Tilly, dit-elle, ne change jamais. Tu es impayable.

Tilly prit son plateau et l'apporta au distributeur. Elle sentit ses joues s'empourprer.

Je ne suis pas sûre, pensa-t-elle, d'avoir envie d'être « impayable »…

Chapitre III

Cinq semaines après le début du semestre, l'école s'arrêta pour de courtes vacances de mi-trimestre. À ce stade, tout le monde avait besoin de souffler. Le tourbillon ininterrompu des cours, des activités et du travail personnel, ajouté à l'atmosphère de cocotte-minute propre à toute petite communauté isolée, rendait la vie épuisante. Élèves comme professeurs furent heureux de poser les outils quelques jours et de se reposer. Pour la plupart des élèves, cela signifiait simplement une pause dans les leçons ; pour d'autres, des familles venaient leur rendre visite quelques jours. Siobhan, bien sûr, n'avait pas le temps de venir ; Iain était hors de portée ; et Adéle et Quinn étaient absents eux aussi, en vacances avec de vieux amis sur Risa. Adéle avait proposé d'annuler, mais Tilly avait insisté.

— Ça fait un an que vous me supportez, dit-elle gaiement. Il est temps que vous profitiez un peu l'un de l'autre.

Mais à mesure que les vacances approchaient, Tilly regrettait son altruisme. Des amis de l'aviron comme du club d'ingénierie commencèrent à parler avec excitation de l'arrivée de leurs propres familles, et elle se mit à penser — comme souvent — à quel point ce serait agréable d'avoir une famille « normale » : maman, papa, peut-être un petit frère, quelque chose comme ça… quatre personnes, dans une jolie maison quelque part. Elle se ressaisit. Elle avait suivi assez de cours de sociologie, à présent, pour savoir que les familles prenaient toutes sortes de formes. Les Andoriens avaient tous ces parents, non ? Et les Maltrisiens, où la mère pondait l'œuf, le père le couvait, et deux oncles l'élevaient ? Combien de familles humaines connaissait-elle vraiment, qui se réduisaient à un petit quatuor ? Presque aucune.

Elle garda un visage courageux et s'occupa l'esprit. Les professeurs étaient sensibles au fait que certains élèves avaient des familles qui ne pouvaient pas faire le déplacement, alors les activités ne manquaient pas : expositions interactives et présentations proposées aux visiteurs par les diverses associations et clubs, démonstrations des équipes sportives, même une petite revue un après-midi, montée par quelques élèves plus âgés. Tilly se jeta à corps perdu dans la préparation d'un panneau d'affichage pour le club d'ingénierie, expliquant le travail des membres, et les rameuses arixxiennes organisèrent une petite régate — pas tant des courses qu'un déploiement de couleurs et un joyeux vacarme de tambours. Dans l'ensemble, l'école avait des airs de fête pendant la semaine, et c'était une bonne parenthèse dans une routine autrement assez implacable. Malgré tout, Tilly ne pouvait s'empêcher de se sentir triste que personne ne fasse le voyage pour venir la voir. Papa lui avait demandé

de lui envoyer des images des courses et des copies de ses affiches. Mais ce n'était pas pareil.

Risera se révéla sensible à ses sentiments. Ses deux parents venaient, son père ayant réussi à faire une escale sur Talaris IV en rentrant vers Arixus depuis son affectation sur Ktaris. Un soir, la veille du début effectif des vacances, Risera était, pour une fois, dans leur chambre. Elle leva les yeux de son bureau et dit :

— Tilly, est-ce que tu voudrais sortir avec moi et mes parents pendant qu'ils sont là ? D'habitude, ils m'emmènent un soir dîner dans la capitale, et voir un spectacle… On s'est dit… Enfin… Je sais que ta famille ne peut pas venir cette fois. Et mes parents meurent d'envie de te rencontrer. Je leur ai beaucoup parlé de toi.

Ils veulent me rencontrer ? pensa Tilly, méfiante. Ou ils veulent rencontrer la fille de ma mère ? Elle rougit légèrement de cette pensée ingrate face à ce qui était, à l'évidence, une gentille invitation. Elle sourit.

— C'est vraiment gentil, Sera. Et vraiment gentil aussi de la part de tes parents. Oui, ça m'a rendue triste que maman, papa, Granna et Quinn ne puissent pas venir. J'aimerais beaucoup rencontrer tes parents. Ils ont toujours l'air si sympas quand tu parles d'eux. J'aimerais venir — merci.

Risera sourit, hocha la tête, puis se remit à travailler. Tilly se sentit plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Ces derniers temps, avec Sera, c'était devenu un peu bizarre. Peut-être que c'était juste l'effet des semaines trop chargées. Peut-être qu'il leur fallait seulement se reposer, et que ce serait le début d'un rapprochement.

Même si Siobhan ne venait pas, elle parvint quand même à imposer sa présence pendant les vacances. La pause de mi-trimestre signifiait aussi les résultats de mi-trimestre : une série de contrôles, et un bulletin avec commentaires des professeurs. Siobhan, ayant reçu le bulletin, demanda inévitablement une réunion parents-professeurs avec la prof principale du groupe de Tilly, Mme Keith.

Ce ne fut pas différent des autres réunions de ce genre auxquelles Tilly avait assisté au fil des années — c'est-à-dire que ce fut assez atroce. Tilly se tenait là, gigotant sur sa chaise et tripotant une boucle rebelle. Sa mère eut cinq minutes de retard à l'appel, s'excusant d'un ton parfaitement poli, sans donner la moindre explication. Évidemment, tout le monde savait qu'elle était très occupée, n'est-ce pas ? Tout le monde savait qui elle était. Pourquoi faut-il toujours que tu trouves du temps pour ça, maman ? Pourquoi tu ne laisses pas Granna gérer ? Ou mieux encore — pourquoi tu ne me laisses pas tranquille ?

Comme souvent lors des réunions avec elle, Siobhan semblait lire plusieurs sources d'information à la fois. On entendait aussi un bruit de fond, le murmure d'un fil d'actualité, auquel elle accordait une partie de son attention.

— J'ai parcouru ces résultats, Mme Keith, dit Siobhan. Je vous remercie de m'avoir transmis ces informations. Je pense qu'on peut constater que certains problèmes émergent.

Tilly se renfrogna intérieurement en entendant ce terme si familier. Mais Keith n'y était pas habituée.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire…

— Je dis « émergent », dit Siobhan, mais ceux d'entre nous qui connaissent les bulletins de Sylvia peuvent constater certaines tendances qui se poursuivent.

— Je trouve que c'est un excellent bulletin, dit Mme Keith d'une voix ferme. Tilly n'est ici que depuis cinq semaines, après tout. Elle a dû apprendre un nouvel environnement, se faire de nouveaux amis, s'habituer à de nouveaux horaires—

— Tilly ? coupa Siobhan. Hm. Je n'aime pas ça, Sylvia. Restons sur ce que nous connaissons.

Elle se tourna de nouveau vers Mme Keith.

— J'entends bien que c'est un nouvel environnement pour Sylvia. Et je me demande si l'enthousiasme d'un nouvel endroit et de nouvelles opportunités ne fait pas qu'elle s'éparpille trop.

Mme Keith esquissa un sourire crispé. Tilly, observant la conversation comme une spectatrice n'ayant aucun intérêt personnel, dut admettre qu'elle était impressionnée : Mme Keith ne se laissait pas écraser par Siobhan. Si seulement je connaissais le truc, pensa-t-elle, avant de réaliser que Mme Keith devait traiter des parents envahissants en permanence. Beaucoup d'expérience. Moi, je n'ai qu'un échantillon de un…

— Avec n'importe quel élève, il est important de mettre l'accent sur les réussites, dit Mme Keith. Et ce sont de très grandes réussites : les notes en mathématiques et en sciences sont exceptionnelles.

— Oh, ça, elles le sont toujours, répondit Siobhan. Elles se gèrent toutes seules, et c'est très bien. Mais regardez ce résultat en débat… C'est préoccupant.

— Je ne pense pas que cette note rende justice à Tilly, dit Mme Keith (et Tilly aurait pu l'embrasser pour avoir maintenu le prénom). La préparation de Tilly — ses recherches — pour ce devoir étaient remarquables. Probablement les meilleures de l'année.

— Mais elle n'a pas gagné le débat.

— C'était serré.

— Serré, dit Siobhan, ce n'est pas gagner.

Tilly et Mme Keith échangèrent un regard. L'espace d'un instant, Tilly crut lire dans les pensées de Mme Keith : Elle est sérieuse ? Oui, Keithy. Elle l'est. Elle est terriblement sérieuse. Bienvenue dans le monde de Tilly. Population : moi et ma mère. C'est parfois intense. Tu ferais peut-être bien de filer vers la frontière…

— Encore une fois, reprit Mme Keith avec ténacité, je veux souligner depuis combien de temps Tilly est ici. Elle a dû apprendre un protocole de débat entièrement nouveau. Elle a dû comprendre très vite les préférences personnelles de ses camarades — alors que d'autres élèves ont eu des années pour y arriver. Je pense qu'elle et son partenaire ont fait un travail remarquable en rapprochant le vote à ce point—

— Mais ils n'ont pas gagné.

Mme Keith se tortilla sur sa chaise.

— Parfois, on apprend autant en ne gagnant pas.

Elle ne sait rien de tout ça, pensa Tilly avec morosité. Elle n'a jamais perdu de sa vie.

— Hm, fit Siobhan, manifestement peu convaincue. Bon. Mettons ça de côté pour le moment. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Les résultats en langues.

Elle soupira.

— Pas fameux, Sylvia. Je commence à désespérer sur ce point, pour être honnête.

Un assistant passa brièvement dans le champ, lui tendit une note qu'elle prit et se mit à lire.

— Excusez-moi une seconde, j'attendais ceci.

Mme Keith s'engouffra aussitôt dans l'ouverture.

— Les notes en maths et en sciences la placent en tête de sa promotion, comparables aux meilleurs résultats des élèves plus âgés, et, à certains égards, supérieures. Un très bon travail en économie ; dans le top trois en science politique et en philosophie ; top cinq en sociologie et en statistiques. Et je veux vraiment saluer les activités extrascolaires de Tilly. Elle s'est investie dans la vie de l'école : elle a créé un club d'ingénierie, elle fait partie d'une équipe d'aviron, et elle a remplacé au pied levé un membre d'un quatuor à cordes malade. Et bien sûr, son poster de recherche sur l'astromycologie impressionne énormément les parents venus cette semaine—

Tilly grimaça. Elle aurait dû demander à Keithy de ne pas mentionner ça. Siobhan fronça les sourcils.

— Pas ça encore ! s'exclama-t-elle. Sylvia, je pensais que tu serais passée à autre chose, maintenant !

— Désolée, maman. C'est juste qu'ils sont tellement—

— Ce que tu leur trouves, je ne le comprendrai jamais. Écoutez, Mme Keith, je crois que cela ne fait que renforcer mon point initial. Toutes ces activités extrascolaires détournent de ce qui est essentiel. Certaines notes de Sylvia ne sont tout simplement pas à la hauteur—

— Aucune de ses notes n'est mauvaise, dit Mme Keith calmement et fermement. Loin de là.

Waouh, pensa Tilly, stupéfaite par le sang-froid de Keith. Comment t'arrives encore à tenir debout ?

— Mais elles ne sont pas assez élevées, répliqua Siobhan. Sylvia, ma chérie, j'essaie simplement de m'assurer que tu ne te tires pas dans trop de directions. Le but de ta venue ici était de te concentrer sur ce qu'il faut pour entrer dans le corps diplomatique. Or il y a encore ces problèmes.

Siobhan secoua la tête.

— Peut-être pourrait-on arranger des cours supplémentaires ?

Tilly se sentit légèrement défaillir. Quand, maman ? Il faut bien que je dorme parfois !

— Pour la santé des élèves, nous ne le permettons pas, dit Mme Keith très fermement. Tous nos élèves, y compris Tilly, ont déjà un emploi du temps chargé.

— Très bien. Alors il faut libérer de la place dans l'emploi du temps. Sylvia, est-ce qu'il y a quelque chose que tu pourrais arrêter ?

Tilly, sommée de répondre, se pencha en avant.

— J'ai déjà arrêté la flûte, maman—

— Oui, je suis désolée pour ça. Bon. Tu as mentionné un club d'ingénierie. C'est quoi, exactement ?

Il y eut une pause. Mme Keith fit un signe de tête à Tilly et lui sourit : Vas-y. C'est super ! Explique.

— Euh, ce n'est rien de grand… On n'est que quatre…

— Quatre ? répéta Siobhan.

— On se réunit une fois par semaine dans les chambres…

— Donc c'est un club social ?

— Non, maman ! On parle de ce sur quoi on a travaillé—

— Des champignons, tu veux dire, dit Siobhan.

Tilly rougit.

— Pas seulement ça ! On fait un peu de programmation… L'un de nous travaille sur un jeu…

— Un jeu.

Siobhan n'était pas contente.

— D'accord, donc ça ressemble à un club social. Je crois qu'on voit bien ce que j'entends par relâchement.

— Mais c'est de la recherche, maman ! C'est vraiment intéressant !

Siobhan bondit.

— De la recherche ? Donc ça empiète sur le temps d'étude ?

— Eh bien… pas beaucoup, pas vraiment…

— Mais un peu.

Coincée, Tilly soupira.

— Peut-être un peu.

Elle jeta un regard à Mme Keith, dont l'expression était douloureuse. Je suis désolée, Mme Keith. Désolée de vous décevoir…

— Très bien, Sylvia, dit Siobhan. Je suis sûre que tout ça est très amusant, mais nous avons déjà parlé du fait que les jeux doivent bientôt cesser. Tu vas avoir dix-sept ans, ma chérie. Tu te souviens de ce qu'on a dit ? À propos des gens sérieux ?

Petite voix. Toute petite voix.

— Oui, maman. Je m'en souviens.

— Je sais que ça peut te sembler difficile, ma chérie, mais ce sont des années cruciales ! Ce que tu fais maintenant façonne ton avenir. Ne te sens pas mal. Tu as tellement de chance ! Toutes ces opportunités ! J'aurais adoré tout ça à ton âge !

Oui, maman, mais je… je ne suis pas toi. Je suis moi…

— Donc, poursuivit Siobhan, je pense que nous sommes d'accord : ce club de jeux doit s'arrêter.

Ce n'est pas un club de jeux, pensa Tilly avec entêtement. C'est de l'ingénierie. Mais elle dit :

— D'accord… je suppose.

— Tu n'as pas l'air très sûre, Sylvia.

Tilly soupira.

— Si, maman. Je suis sûre. Tu as raison.

— Très bien, nous sommes d'accord. Mme Keith, je dois mettre fin à cet appel : j'ai déjà du retard sur mon rendez-vous de onze heures. Sylvia, je sais que tu crois que je suis dure, mais en réalité ce sont des résultats très prometteurs. Je pense qu'on commence à se remettre sur la bonne voie.

Elle coupa la communication. Le logo de la Fédération tourna un moment sur l'écran.

Mme Keith se pencha et l'éteignit.

— Eh bien, dit-elle. C'était… très intéressant.

— Vous savez que ce n'était pas un club de jeux, murmura Tilly.

Keith lui adressa un sourire triste.

— Je sais, Tilly. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Plus de jeux, je suppose, dit-elle. Juste des choses sérieuses, pour des gens sérieux.

— Tu es sûre ? demanda Keith en fronçant les sourcils.

Tilly haussa les épaules. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Désobéir à maman ? Peu probable. Elle allait faire ce qu'elle faisait toujours : exactement ce qu'on lui disait.

* * * * *

Après la réunion, Tilly alla faire un tour de service dans le hall d'exposition, où elle se posta près du panneau du club d'ingénierie et expliqua à tous ceux qui le demandaient comment se prononçait exactement « astromycologie » et en quoi cela consistait. Au bout d'une heure, son devoir accompli, elle se glissa de nouveau jusqu'à sa chambre. Risera n'était pas là — sans doute chez Semett, ou avec le reste de la bande quelque part. Ses parents n'étaient attendus que le lendemain matin. Pour une fois, Tilly était contente d'être seule.

Elle avait reçu la veille un message : le vaisseau de son père, le Dorothy Garrod, allait se trouver brièvement à portée, et il comptait essayer de lui parler en temps réel… enfin, plus ou moins ; il n'était pas sûr que ça marche très bien. Malgré tout, Tilly était fébrile. Cela faisait des mois qu'ils n'avaient pu communiquer autrement que par messages enregistrés, et elle brûlait de lui parler. Pas seulement parce que ça faisait une éternité, mais parce que… eh bien, son père était sa dernière ligne de défense. D'accord, il n'était jamais intervenu entre elle et sa mère auparavant — pas quand il s'agissait de décisions sur sa scolarité — mais Tilly était certaine, absolument et totalement certaine, que si elle l'appelait à la rescousse, Iain Tilly surgirait comme un chevalier en armure étincelante, s'interposerait entre elle et le dragon qu'était sa mère. C'était à ça que servaient les papas, non ? Des chevaliers en armure.

Tilly resta un moment assise à son bureau. L'heure de l'appel vint et passa. Dix minutes… Vingt… Après une demi-heure, Tilly ouvrit un essai de sociologie et se mit à le retoucher. Elle était complètement plongée dans des théories sur les organisations bureaucratiques dysfonctionnelles lorsque, avec soixante-dix minutes de retard, l'appel de son père arriva enfin.

La connexion était affreuse, elle grésillait et crépitait, mais c'était lui — vraiment lui.

— Sills ! dit-il. Je suis désolé ! J'essaie de faire passer ce fichu appel depuis plus d'une heure !

Elle ferma son document et lui sourit.

— Ce n'est pas grave, Papa. Tu es là maintenant.

Enfin… plus ou moins. Elle fronça les sourcils. L'image se décomposait, le visage de son père se transformait en gros blocs flous de couleur.

— Hé, tu es encore là ? Papa ? Papa ?

— … t'entends à peine… Oh non ! Ah, te voilà ! Oui, oui, je suis toujours là. Ça me fait tellement plaisir d'entendre ta voix, Sills !

— Ça me fait plaisir aussi, Daddy. Hé, j'ai parlé à Maman aujourd'hui aussi…

La phrase de Tilly s'éteignit.

— À Maman ? Et elle va comment ?

— Oh, tu sais, comme d'habitude… On a parlé de mes notes…

— … désolé, Sills, la connexion est horrible… C'est tellement frustrant…

— Daddy ? Daddy ?

— … je viens de lire ton bulletin. Travail fantastique, Sills !

Tilly lui adressa un grand sourire — ou plutôt à ces gros carrés de pixels qui, en plissant les yeux, ressemblaient beaucoup à lui. Là, ce bloc-là, c'était ses cheveux roux. Peut-être.

— Merci, Daddy ! Hé, je m'amuse beaucoup avec le club d'ingénierie…

— Le quoi ?

— Le club d'ingénierie !

— … ah oui, tu en as parlé dans ton dernier message ! Ça a l'air super intéressant…

— Maman veut que j'arrête.

Silence.

— Daddy ? Tilly sentit une vague de panique. Avait-elle dit la mauvaise chose ? Elle faisait tout pour ne pas opposer ses parents, vraiment tout, mais là c'était trop important. Elle avait l'impression que c'était sa dernière chance de faire encore quelque chose qu'elle aimait vraiment ; que si ça disparaissait, il ne resterait plus rien qui soit à elle, rien qu'à elle. Elle voulait désespérément continuer le club, mais elle savait qu'elle ne pouvait pas affronter sa mère seule. Il lui fallait du renfort. Il lui fallait un chevalier en armure.

— … arrêter quoi ? Désolé, Sills, je t'entends à peine…

— Le club d'ingénierie !

Un long silence encore. Puis :

— … fais ce que tu veux, Si—

La communication se coupa brusquement.

— Daddy ? Daddy ?

Rien.

Tilly se laissa retomber dans sa chaise. Elle avait envie de pleurer. « Fais ce que tu veux. » Ça voulait dire quoi ? Suis ton cœur ? Ou bien : Sills, ce n'est pas si important à l'échelle des choses ? Quoi que ce soit, ce n'était pas exactement un soutien enthousiaste. Tilly resta encore trente minutes à son bureau, mais, pour une raison ou une autre, son père ne réussit pas à rétablir la liaison. Peut-être n'avait-il qu'un créneau minuscule, comme sa mère. Avec un profond soupir, Tilly se leva et alla s'allonger sur son lit. Elle fixa le plafond.

Elle voulait la bénédiction de son père, une raison de retourner voir sa mère et de dire : « Ah oui, mais il y a un autre parent ici, une autre autorité, et lui est de mon côté… » Mais ça ? Ça ne comptait pas vraiment comme une bénédiction, si ? « Fais ce que tu veux. »

Eh bien, elle savait ce qu'elle voulait — plus ou moins — mais elle ne savait pas comment l'obtenir. Ça va toujours être comme ça, n'est-ce pas ? pensa-t-elle, affolée. Quoi que j'aie envie de faire, ce ne sera jamais ce que Maman veut. Et, un jour, je vais oublier ce que je voulais, et ce sera comme si je n'avais jamais existé. Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux. Elle sentit son souffle se raccourcir, sa poitrine se serrer, comme si l'air de la chambre se raréfiait. Elle sanglota — une seule fois — mais la porte s'ouvrit à la volée et Risera et Xoha déboulèrent dans la chambre en riant d'une blague quelconque.

— Tilly ! s'écria Xoha. On savait que tu serais planquée ici. Allez, la revue va commencer, et les grands sont toujours super caustiques !

Tilly s'essuya les yeux et afficha son sourire le plus éclatant.

Une armure, pensa-t-elle en suivant ses amies hors de la chambre. Je porte mon armure.

* * * * *

Le lendemain, les parents de Risera arrivèrent. Ils firent la visite obligatoire de l'école, puis vinrent s'asseoir dans les fauteuils de la chambre de leur fille, tenant salon pendant que les amis de Risera passaient dire bonjour. Ils se souvenaient de chacun, non seulement par le nom, mais aussi des situations et des familles ; et il était clair que certains avaient déjà été invités chez eux pendant les vacances, voire avaient participé à des congés familiaux. On ressortit de vieilles blagues, de vieilles histoires, et il y eut beaucoup de rires. Le père de Risera — beau et élégant — aurait pu charmer des Klingons ; sa mère était menue, jolie, et très douce. Elle, en revanche, ne laissait rien passer. Tilly avait déjà vu des duos diplomatiques comme celui-ci : deux personnes travaillant ensemble pour se soutenir mutuellement et faire réussir leurs carrières. Les parents de Risera formaient le couple diplomatique parfait : le père,

avenant et intelligent ; la mère, inoffensive en apparence, attentive à tout, attirant les confidences et les petites intimités.

Tilly les avait toujours trouvés fascinants, ces couples-là, et elle s'était souvent demandé pourquoi ses propres parents n'avaient jamais réussi à faire fonctionner leur mariage ainsi. Mais Papa avait ce petit côté professeur distrait, non ? Il était toujours en train de penser à son dernier sujet d'étude ou de réfléchir à ce que signifiait un indice. Il avait tant de choses intéressantes à dire… mais, si Tilly était honnête, il était nul en bavardage mondain. À l'inverse, Maman captivait toujours une pièce par sa seule présence. Elle entrait, et le centre de gravité se déplaçait vers elle. Les gens se rassemblaient, voulaient être près d'elle. Mais Papa devait bien savoir, en l'épousant, à quoi il s'engageait. Maman avait toujours affiché son ambition. Alors qu'est-ce qui avait changé ? Tilly croyait le savoir : c'était facile quand ils n'étaient que deux. Mais ensuite, ils étaient trois…

Tilly resta un peu timidement sur le côté. En regardant cette famille ensemble, elle se surprit à envier Risera. Elle comprenait maintenant d'où venait l'assurance de son amie, et elle se demanda, tristement, ce que ça aurait fait d'avoir des parents comme ceux-là — une équipe, soudée, qui connaissait si bien les détails de la vie de leur fille et qui soutenait, nourrissait ses talents. Maman… pour être juste, Maman l'avait emmenée dans des endroits incroyables, lui avait fait rencontrer des gens extraordinaires… Mais Tilly s'y sentait toujours déplacée, comme si elle allait dire la mauvaise chose ou faire la mauvaise. Des verres se renversaient. Des pensées non filtrées lui échappaient. Elle avait toujours l'impression de décevoir quelqu'un, quelque part, d'une manière ou d'une autre… Et après le divorce, Papa était toujours à distance ; puis il avait choisi d'accepter ce poste sur le Dorothy Garrod, pour partir très, très loin.

En milieu d'après-midi, les parents de Risera repartirent à l'hôtel pour se préparer pour la soirée. Il y eut de grandes embrassades tout autour, alors même que la famille allait se retrouver dans quelques heures. Une fois partis, Risera se laissa tomber sur son lit dans un soupir heureux.

— Ils sont vraiment géniaux, dit Tilly. Tu dois tellement leur manquer.

Risera se tourna, appuyée sur un coude.

— Ils ne sont pas si mal, je suppose, dit-elle en riant. Ils ont leurs moments.

Tilly lui adressa un sourire un peu amer : comme beaucoup de gens heureux, Risera ne réalisait pas ce qu'elle avait.

Quand il fut temps de s'habiller pour la soirée, Tilly ouvrit son placard et en sortit ce qu'elle appelait ses « vêtements de maman » : des robes choisies pour faire sensation dans une réception diplomatique. Elles étaient toutes de créateurs. Toutes sur mesure. Et toutes, au goût de Tilly, atrocement inconfortables.

Risera, voyant les vêtements étalés sur le lit, s'approcha et resta bouche bée.

— Waouh, Tilly… regarde ces marques…

— Je sais…

— Hé, choisis-en une. Ça t'ira sûrement mieux qu'à moi.

Les yeux de Risera s'illuminèrent.

— Vraiment ?

Tilly sourit.

— Vraiment.

Avec un soupir ravi, Risera se mit à fouiller dans la pile. Elle s'arrêta sur une robe cocktail jaune vif, au décolleté en V un peu audacieux. La ceinture était brodée de minuscules cristaux, et la jupe s'évasait pour s'arrêter juste sous le genou. Elle poussa un petit cri de bonheur en l'enfilant, faisant tournoyer la jupe. Elle était superbe : le jaune soulignait magnifiquement son teint foncé.

Du jaune, pensa Tilly avec une grimace amusée. Avec mes cheveux… À quoi Maman pensait-elle ? Mais la couleur avait été ultra à la mode une ou deux saisons plus tôt. Siobhan s'en sortait ; pas Tilly.

Tilly choisit une robe vert émeraude. Ça, c'était plus « elle ».

— Hé, Risera, dit-elle. Tu es magnifique !

En vérité, elles étaient toutes les deux splendides — leurs amies se chargèrent de le leur dire en passant. Tilly prêta à Risera des perles de jais offertes par Granna ; Risera lui prêta en retour un pendentif turquoise sur une chaîne d'argent. Risera mit des talons hauts. Tilly opta pour plus bas. Elles se sourirent, radieuses. Tilly n'avait pas le souvenir d'avoir été aussi heureuse : enfin une copine. Quelqu'un avec qui s'habiller ; quelqu'un avec qui glousser ; quelqu'un avec qui fabriquer de beaux souvenirs.

Elles descendirent en riant les escaliers jusqu'au transporteur. Mme Keith les salua, avec des consignes strictes sur l'heure de retour.

— Amusez-vous bien, les filles, dit-elle.

Puis elle leur sourit.

— Regardez-moi ça ! Vous êtes magnifiques toutes les deux !

Les parents de Risera les retrouvèrent au transporteur près de leur hôtel. Un transport officiel les attendait pour les conduire au théâtre (une très bonne production d'une pièce récente d'un auteur local, sur la période précédant l'entrée de Talaris dans la Fédération, avec de nombreux aperçus de l'ancien régime). Ensuite, elles allèrent dîner. Les parents de Risera avaient choisi un restaurant encensé pour ses plats terriens. Ils l'avaient choisi pour elle, comprit Tilly, et elle fut touchée par cette petite attention. Elle et Cesel, la mère de Risera, choisirent le vin ensemble. Puis, en étudiant son menu, Tilly entendit à l'autre bout de la table un mot très proche de son cœur.

— Vous parlez de champignons ? demanda Tilly.

— Tu aimes les champignons ? dit Ibas, le père de Risera, en relevant les yeux de sa carte.

Tilly aurait pu l'embrasser. Elle avait l'impression d'attendre depuis des années une question comme celle-là.

— Oh là là, j'adore les champignons !

— Parfait ! dit Ibas. Je dois dire que ça a été une de mes découvertes préférées quand j'ai visité la Terre pour la première fois. J'y ai étudié, tu sais.

— Alors vous êtes tombé au bon endroit, dit Tilly. Il y a des travaux vraiment passionnants en cours—

Ibas cligna un peu des yeux, mais continua :

— Oh, je ne parle de rien de sophistiqué. Le mieux, c'est frit. Rien de tel.

Tilly le regarda, horrifiée.

— Oh, mon Dieu, non ! Non !

Ibas la fixa, perplexe.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal avec « frit » ?

— Non ! Enfin ! dit Tilly. Ça détruirait complètement l'échantillon—

Risera, elle, était pliée de rire.

— C'est inestimable. Attends que je raconte ça à la bande. Ils vont adorer.

Elle donna un coup de poing dans le bras de son père.

— Papa, idiot, elle ne parle pas du petit-déjeuner. Le hobby de Tilly, c'est la mycologie.

— La mycologie ? demanda Ibas, le front plissé.

— L'astromycologie, pour être précise, corrigea Tilly.

— Oups, oui, désolée, dit Risera. J'oublie toujours la partie « astro ».

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est, avoua Ibas.

— Des champignons de l'espace, résuma Risera.

— Ça existe ? s'étonna Ibas.

— Mon Dieu, soupira Cesel. Jusqu'où iront-ils ensuite…

— Oh, crois-moi, ça existe, dit Risera. Elle jeta un regard à Tilly, qui commençait à rougir d'embarras, et adoucit sa voix. Vous savez, Tilly a un poster de recherche à l'école. C'est probablement l'un des meilleurs travaux que l'école ait jamais vus.

Le rouge de Tilly passa de la gêne à la fierté.

— C'est vrai ?

Risera lui sourit.

— Oui. J'ai entendu Keithy en parler avec Stavath. Et tu connais Keithy : on ne peut pas dire qu'elle soit… expansive.

— Non, approuva Tilly chaleureusement. Oh là là. Je ne sais pas quoi dire.

Les deux parents de Risera lui souriaient. Cesel dit :

— Ta maman doit être si fière.

— Euh… fit Tilly avec hésitation. Si je suis honnête, je crois qu'elle préfère ses champignons… frits, elle aussi.

Toute la famille éclata de rire. Tilly rougit encore, mais cette fois de plaisir. Souvent, elle disait des choses qui faisaient rire les gens — mais rarement elle le faisait exprès. C'était agréable. Elle avait l'impression d'enfin faire partie du groupe. Le dîner continua dans la bonne humeur. Tilly ne renversa pas une goutte. Juste avant le dessert, elle s'excusa pour aller aux toilettes. Quand elle revint, elle réalisa que la famille parlait d'elle… et de sa mère.

— C'est une gentille gamine… un peu bizarre, dit Ibas. Des champignons ! Il rit.

— Ce serait bien que tu aies une invitation, ajouta Cesel.

Tilly toussota, et ils se retournèrent tous vers elle avec des sourires éclatants. Risera dit :

— Hé, Tilly, il se trouve qu'on sera sur Terre pendant la majeure partie des prochaines vacances. Maman et papa disaient que ce serait super qu'on se voie tous—

— Bien sûr, dit Tilly, mais je préfère être honnête : si vous espériez rencontrer Maman, vous verrez probablement davantage Granna et Quinn. Cela dit, ils sont amusants, et ils valent le coup d'être connus aussi.

Il y eut un bref silence embarrassé, comme si Tilly venait de mettre à nu la transaction au cœur de la proposition. Elle se dépêcha de combler le vide. Mince, pourquoi ça sort toujours de travers ?

— Ce que je veux dire, reprit-elle, c'est que je suis d'habitude chez ma grand-mère en France pendant les vacances. C'est assez magnifique : soleil, vin, farniente dans le jardin. Le marché, puis on rentre cuisiner. Maman vient souvent quelques jours. On pourrait peut-être faire quelque chose à ce moment-là ?

— Ce serait super, dit Ibas.

Tilly hocha la tête, mais son cœur se serra. Elle avait l'habitude qu'on s'intéresse davantage à sa mère qu'à elle. Elle avait espéré pourtant que son amitié avec Risera était plus que cela : pas seulement un moyen, pour les parents de Risera, de rencontrer Siobhan. Elle écrasa cette pensée. Ce n'était pas juste. Ni pour eux, ni pour Risera, qui avait toujours été gentille — même si un peu désordonnée, et vraiment pas douée pour faire la vaisselle…

Tilly se demanda s'il ne faudrait pas établir un roulement, surtout si le reste de la bande allait recommencer à passer plus de temps dans leur chambre… C'était agréable de les avoir revues plus tôt dans la journée, mais, bon sang, quel bazar elles laissaient.

— Alors, Tilly, demanda Cesel, quel est ton plan pour le sommet fictif ?

Tilly cligna des yeux.

— Pardon ?

Risera tapota le bras de sa mère.

— Je ne crois pas que ça ait été annoncé, encore.

Tilly fixa Risera, horrifiée.

— Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Rien, vraiment—

— Un « sommet fictif »—

— C'est amusant ! Très prenant, par contre.

— C'est une excellente idée, dit Cesel. Votre année organise un faux sommet de la FPU. Vous choisissez chacune une planète membre, vous recherchez son histoire, sa culture, et ainsi de suite, puis vous faites une présentation devant l'école.

— Costume national, ajouta Ibas.

— Vous plaisantez, dit Tilly. Vous me faites marcher.

— Il ne plaisante pas, dit Risera en riant. Et — tu vas adorer — il faut faire un discours dans une des langues officielles.

Elle lui adressa un sourire compatissant.

— Désolée pour ça !

— Oh mon Dieu, dit Tilly en se laissant tomber contre le dossier de sa chaise. Oh mon Dieu. Quand ? Quand est-ce qu'on doit faire ça ?

— Fin de semestre, répondit Risera. C'est le gros projet de notre année pour le reste du semestre.

— Tout le monde a déjà commencé ? Tilly sentit sa gorge se nouer. Il doit y avoir tellement de choses à faire ! gémit-elle. Je ne savais même pas que ça existait !

Ibas et Cesel, surpris par sa réaction, échangèrent un regard.

— Franchement, Tilly, dit Risera, tout va bien ! Ne panique pas ! Moi et les autres, on en a parlé deux-trois fois, mais la plupart des gens ne commencent vraiment à s'y mettre qu'après les vacances de mi-trimestre. Les profs n'en parlent pas parce qu'ils ne veulent pas qu'on s'angoisse trop tôt.

Tilly inspira profondément.

— D'accord… Donc tout n'est pas perdu ?

— Bien sûr que non !

Tilly scruta son amie d'un air soupçonneux.

— Tu planifies le tien depuis des lustres, pas vrai ?

Risera eut au moins la décence de rougir.

— Mais seulement parce que je savais que ça arrivait. Honnêtement, Tilly, je croyais que tu savais—

Pas quand tout le monde traîne dans d'autres chambres, pensa Tilly, un peu amère.

— D'accord, dit-elle. D'accord. Je peux le faire.

Cesel lui tapota le bras.

— Tilly, ma chérie, tu as obtenu la meilleure note à un projet scientifique que cette école ait jamais vue. Je pense que si tu t'y mets vraiment, tu peux probablement tout faire.

* * * * *

Comme à son habitude, Siobhan n'était pas restée inactive depuis la conférence avec Tilly et sa tutrice, et le contenu de cet entretien fut le principal sujet de conversation avec sa mère lors de leur appel hebdomadaire.

— Donc elle en a trop fait.

Adéle ne broncha pas.

— Ah oui ?

— Des clubs, du sport, tout ce que tu veux. Ses notes en pâtissent.

Adéle, qui avait étudié le bulletin dans le détail et lu les commentaires élogieux de presque tout le corps professoral, haussa les sourcils.

— Tu es sûre de ça, chérie ?

— Elle n'a jamais montré d'intérêt pour le sport auparavant, dit Siobhan avec un soupir. Je ne sais pas ce qui lui a pris. À l'école, j'étais une gymnaste très douée. Tu t'en souviens, n'est-ce pas, Maman ?

— Je m'en souviens, dit Adéle, sincèrement. Le cœur dans la bouche chaque fois que tu montais sur cette maudite poutre. Parfois je me dis que c'était justement pour ça que tu avais choisi cette discipline, mais enfin… tu as toujours aimé te pousser jusqu'aux limites de tes capacités.

— Iain aussi… pas exactement ce que j'appellerais un grand sportif, pas vraiment, mais on faisait de très bons matchs de tennis, et puis, évidemment, il adore marcher…

Siobhan, qui n'était pas du genre à s'attarder dans la nostalgie, se ressaisit et reprit d'un ton vif :

— Bref, cet intérêt pour l'aviron est une bonne nouvelle, et je ne veux pas qu'elle l'abandonne. Ça pourrait lui faire du bien. Pour la force, pour la coordination… Peut-être, peut-être bien qu'on arrivera à corriger la posture de cette fille—

Elle s'interrompit. Adéle se balançait de rire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, chérie… Je ne sais pas ce que tu imagines, mais l'aviron qu'elle pratique, ce n'est pas la Course d'Oxford et Cambridge !

Les yeux de Siobhan se plissèrent.

— Alors, exactement, de quoi parle-t-on ?

— C'est une pratique arixxienne—plus une coutume qu'un sport, si je suis honnête. L'aviron arixxien. Vas-y, dit Adéle, amusée. Cherche.

Il y eut une courte pause pendant que Siobhan faisait des recherches. Adéle observa son expression passer de l'attention à la perplexité, puis à la stupéfaction, puis — inévitablement — à l'agacement.

— Maman, c'est quoi que ce truc, bon sang ?

— Oui, c'est plutôt beau, n'est-ce pas ? C'est une tradition très ancienne sur Arixus, à ce que je comprends. Liée aux fêtes de la lune et…

Adéle haussa les épaules.

— Je ne suis pas anthropologue, Siobhan. Fais donc travailler un de tes brillants stagiaires, qu'il te recherche ça.

Siobhan lança une courte vidéo, concentrée. Adéle, entendant tambours et cornemuses, dissimula son sourire.

— D'accord, c'est beau, finit par dire Siobhan, mais…

— Pas ce à quoi tu t'attendais, j'imagine, dit Adéle. J'ai compris que sa colocataire l'y avait entraînée. Elle est d'Arixus, tu sais.

Siobhan adressa à sa mère un regard très sec.

— Tu crois vraiment que je ne sais pas avec qui Sylvia partage sa chambre ? Risera Igova. Son père est plutôt intéressant : il a fait un excellent travail dans son poste actuel sur Ktaris. Je me demande s'il ne sera pas sur Terre bientôt… Ça pourrait être un contact utile…

— L'aviron, Siobhan, la ramena Adéle avec patience.

— Oh, oui, dit Siobhan. Eh bien, c'est très inhabituel, mais ça a l'air d'un travail très dur. Elle doit faire un exercice de premier ordre avec ça…

Siobhan scruta sa mère, qui, une fois encore, riait dans sa barbe.

— Et maintenant ?

— Oh, Siobhan… Tu la vois vraiment, notre Sylvia, tirer sur une rame ? C'est la batteuse, chérie ! Il n'y a pratiquement pas d'effort physique !

— La batteuse.

Siobhan se passa une main sur les yeux.

— Tu sais, Maman, parfois je me dis que Sylvia fait ça exprès.

— Comme toi avec la poutre, hein ? marmonna Adéle, sombrement, mais sa fille ne l'entendit pas.

— On se met d'accord sur quelque chose, et elle trouve toujours un moyen de contourner.

— Ne sois pas ridicule, Siobhan. Ce n'est pas le cas du tout. Et je ne pense pas que ce soit une façon utile d'aborder les choses. Toujours le combat ! Toujours la méfiance !

— Mais… la batteuse ! Siobhan secoua la tête. Ça lui apporte quoi, exactement ?

— Je crois que tu devrais être moins méprisante. Il y a plus là-dedans que tu ne l'imagines. Elle travaille en équipe, donne des consignes—

— Depuis quand es-tu experte en aviron arixxien ?

— Depuis que Sylvia s'y intéresse, répondit Adéle, avec insistance.

Un court silence.

— Tu sais, Maman, j'en suis à deux doigts d'abandonner cette fille.

Adéle sourit.

— Hélas, Siobhan, on ne peut pas simplement abandonner la maternité. Ce n'est pas comme ça que ça marche. On peut, en revanche…

Adéle s'interrompit.

Siobhan bondit.

— On peut quoi ?

— On peut être moins « aux commandes » de toute cette affaire.

— Je l'ai déjà envoyée en pension ! s'écria Siobhan. Elle est à presque deux semaines de voyage !

— Mais tu tiens encore à diriger tellement de choses dans sa vie ! répliqua Adéle. Ses choix de matières, ses loisirs… Tu réglerais, je crois, chaque heure de son emploi du temps si tu le pouvais.

— Je peux t'assurer, Maman, que je n'ai vraiment pas le temps de faire ça !

— Tu le ferais, pourtant, si tu le pouvais. Tu engagerais un assistant, si tu le pouvais, pour organiser la journée de cette petite du début à la fin—

— Alors que toi, tu t'en remettais aux religieuses—

— Et pourtant, chérie, dit Adéle, tu as l'air d'avoir très bien survécu…

— Oh, bon sang, marmonna Siobhan. Très bien, j'abandonne. Elle peut faire ce qu'elle veut pendant son temps libre. Battre le tambour dans un bateau couvert de fanions, ou club de jeux, comme elle veut.

— Club d'ingénierie, corrigea Adéle fermement. C'est une activité sérieuse.

— Club d'ingénierie, club de jeux… Maman, honnêtement, je ne saurais pas te dire la différence.

— Non, dit Adéle doucement. Je ne pensais pas que tu le pourrais.

L'appel se termina sur un échange d'affection réellement sincère (pimenté d'une exaspération mutuelle). Une fois terminé, Adéle sortit dans le jardin retrouver Quinn.

— J'ai gagné, dit-elle avec une satisfaction manifeste (et, il faut le dire, méritée).

Quinn, qui s'entraînait au putting, leva la tête.

— Ah, dit-il. Donc les champignons reviennent au menu ?

Adéle esquissa un sourire un peu lupin.

— Potentiellement. Mais, plus important : elle va passer un peu de temps à faire ce qu'elle a envie de faire, avec des jeunes qui lui ressemblent.

Quinn regarda sa femme avec adoration.

— Tu es formidable, Adéle, dit-il. Je suis content que tu sois de mon côté. Et je suis sûr que cette fille est contente aussi que tu sois du sien.

* * * * *

Ce soir-là, Tilly fut surprise de recevoir un petit message de Granna. D'ordinaire, elles se parlaient une fois par semaine, le week-end, pour se raconter les potins. Granna était du genre à respecter ses routines, alors Tilly s'étonna de la voir la contacter maintenant. Elle ouvrit le message avec appréhension, craignant une mauvaise nouvelle.

— Chérie, dit Adéle. J'ai une bonne nouvelle.

Papa rentre plus tôt, pensa d'abord Tilly, même si elle savait que c'était impossible.

— J'ai parlé à ta mère, poursuivit Adéle. Je lui ai expliqué ton club d'ingénierie, et à quel point il est important pour toi de le continuer. Elle souhaite toujours que tu réduises tes activités extrascolaires d'une manière ou d'une autre, mais elle est maintenant d'avis qu'elle serait d'accord pour que tu gardes le club, si tu le souhaites. Elle suggère que tu réévalues ton engagement dans ton équipe d'aviron…

Granna soupira.

— Je sais que ce serait une perte pour toi, Sylvia—ah, pardon, Tilly, oh, je n'arriverai jamais à m'y faire ! Mais je pense que ce serait peut-être un échange équitable ?

Tilly se prit la tête entre les mains.

— Quoi qu'il en soit, ma chérie, reprit Adéle, réfléchis un peu. Le choix t'appartient — et à quel point est-ce rare ! Je sais que l'aviron est amusant, mais ce serait dommage de ne pas saisir l'occasion de travailler sur ce que tu aimes vraiment. Réfléchis bien à ce que tu veux faire. Parle-en à tes professeurs, peut-être ? Ils auront sans doute de bons conseils. Mme Keith me paraît être une femme sensée, qui a tes intérêts à cœur. Parle-lui, d'accord ? Bonne nuit, ma chère petite !

Tilly coupa l'écran. Un échange équitable. Bien sûr, aucune option n'envisageait qu'elle fasse les deux — comme elle le faisait depuis le début — et plutôt très bien, en réalité… Parfois, Tilly avait la vague impression que même si elle faisait exactement

tout ce que sa mère voulait, comme elle le voulait, même si, par miracle, elle développait un don pour les langues, une posture parfaite, une conversation étincelante… même là, ça ne suffirait pas. Sa mère dirait : Très bien, ma chérie, mais je crois qu'on voit apparaître quelques problèmes…

Le lendemain matin, Mme Keith rattrapa Tilly alors qu'elle se rendait en cours.

— Tilly, dit-elle. J'ai reçu un gentil message de ta grand-mère hier soir. Elle dit que le club d'ingénierie redevient possible ? Bonne nouvelle, hein ?

Tilly sourit largement.

— Oh oui ! Maman a dit que je pouvais choisir entre ça et l'aviron.

— Et ? demanda Keith.

Tilly inspira profondément.

— Eh bien… j'ai décidé de rester à l'aviron.

Mme Keith lui lança un regard étrange.

— L'aviron ?

Tilly acquiesça.

— Oui. J'y ai réfléchi, vraiment réfléchi, et comme tout le monde le dit : le club d'ingénierie n'est pas vraiment « central » pour ma carrière. C'est bien d'être généraliste, et je pense que je suis déjà assez bonne comme généraliste. Et puis, je me disais que l'aviron, c'est très bien pour le travail d'équipe, le leadership, tout ça…

Elle eut un petit rire, bref et crispé.

— Je suis la première à reconnaître que les compétences sociales ne sont pas toujours mon point fort, donc autant prendre de l'expérience. Je pense que c'est un bien meilleur ajout à mon CV que le club d'ingénierie.

Et ça me garde en contact avec Risera… et c'est important.

— Et je ne veux pas laisser tomber l'équipe, pas maintenant qu'on en est là.

Il y eut un silence.

— Tilly, dit Mme Keith doucement, tu es vraiment sûre de toi ?

— Oh oui, je suis sûre. Tout à fait. Très sûre, répondit Tilly avec un grand sourire. Ce n'est même pas un choix.

— Vraiment ?

— Vraiment, dit Tilly.

Oui, elle en était absolument certaine. À y réfléchir, il n'y avait même pas de choix.

— D'accord, dit Keith. Eh bien, on verra comment ça se passe. Allez en cours, alors.

Tilly sourit, hocha la tête, et bondit vers sa salle. Elle alla directement ouvrir une fenêtre. Bon sang, ces pièces devenaient étouffantes, non ? Parfois, on entrait et on ne pouvait plus respirer.

Chapitre IV

La seconde moitié du trimestre étant maintenant bien entamée, Tilly se jeta à corps perdu dans les préparatifs du sommet fictif qui devait se tenir à la fin du trimestre. Elle nourrissait de réelles ambitions pour cet événement. Enfin, pensa-t-elle, j'ai une chance de prouver quelque chose à maman, de lui montrer à quel point je peux réussir dans un domaine qu'elle comprend. La tâche jouait sur toutes ses forces : recherche minutieuse, construction d'une présentation… Bon, le discours serait une grosse difficulté, mais au fil des années Tilly avait commencé à soupçonner qu'elle n'était pas, en réalité, aussi mauvaise en langues que certaines personnes (c'est-à-dire sa mère) le prétendaient. Le problème, c'est que certaines de ses autres notes étaient tellement exceptionnelles que les attentes avaient grimpé… Bon sang, pensa-t-elle, exaspérée, on ne peut pas être bonne partout. Prenons sa mère, par exemple. Tilly savait pertinemment que Maman s'appuyait sur son entourage immédiat pour lui réexpliquer, encore et encore, ce que Tilly considérait comme des termes statistiques assez simples. L'écart-type, bon sang ! Sa mère devait demander à chaque fois, et demander pourquoi c'était important ! Sérieusement, on ne pouvait pas faire plus basique… Et est-ce que quelqu'un disait à sa mère qu'il y avait des « problèmes émergents » ? Non. Ou si quelqu'un le faisait, il n'avait pas l'occasion de le dire une deuxième fois.

Alors Tilly se mit au travail sur le projet avec sa concentration habituelle. La première tâche importante consistait à trouver une espèce membre que personne d'autre ne couvrait — on ne voulait pas ennuyer les autres, et on ne voulait pas susciter de comparaisons. Les autres élèves de sa promotion étaient plutôt corrects sur ce point, partageant leurs idées générales au lieu de les cacher — tout le monde voulait briller, plus que rivaliser. Les professeurs encourageaient chaleureusement ce soutien mutuel ; ils fournissaient aussi une liste de mondes suggérés, qu'ils rayaient au fur et à mesure que les élèves les choisissaient. Tilly, parcourant la liste, n'y vit rien qui convienne. Tout semblait trop évident. Sur quatre-vingt-deux mondes, je peux bien trouver quelque chose de neuf. De frappant. D'original. On lui avait appris, des années plus tôt, que la meilleure façon d'apprendre à faire un projet était d'étudier des exemples précédents ; elle alla donc chercher les cinq meilleurs projets des années passées et étudia en profondeur les holo-enregistrements et les rapports. Son instinct se confirma : ces élèves s'étaient tous aventurés un peu plus loin que d'habitude. Après cela, Tilly passa en revue tous les projets des cinq dernières années pour déterminer quelles espèces avaient déjà été traitées et pour repérer d'éventuels « trous » dans la liste. Tout ce travail de fond lui prit la plus grande partie de quinze

jours. La présentation aurait lieu à la fin de la cinquième semaine. La mi-trimestre avançait à toute vitesse.

Le projet de Risera était déjà lancé. Elle avait choisi Ktaris, parce qu'elle disposait d'une masse d'informations grâce à son père, et parce qu'elle y avait séjourné pendant les vacances à deux reprises, lorsqu'il était en poste là-bas. Elle reconnaissait que c'était un choix évident pour elle, mais elle espérait que sa profondeur de connaissance compenserait cet inconvénient. Et, bien sûr, elle maîtrisait largement la langue.

— Alors, demanda-t-elle un soir à Tilly, tu nous dis enfin le grand secret ? C'est quoi, ton choix ?

Tilly haussa les épaules.

Risera fronça les sourcils.

— Tu n'as pas encore choisi ?

Tilly secoua la tête. Elle voulait que ce soit parfait. Et elle n'en parlerait pas non plus. Elle ne se laisserait pas paniquer et pousser à faire un mauvais choix.

Au début de la troisième semaine, Tilly connaissait le nom de plus d'espèces membres mineures que n'importe qui dans l'école. Elle aurait peut-être même pu défier sa mère à un quiz éclair. Mais elle avait aussi fait son choix : une espèce membre fascinante mais peu connue, appelée les Élisuriens. Personne n'avait jamais fait de projet sur eux. Et il y avait une très bonne raison à cela. Ce qui avait attiré Tilly chez les Élisuriens, c'était leur méthode de communication unique : ils se parlaient au moyen d'équations quadratiques mélodiques. Tilly se serra dans ses bras de joie quand elle découvrit ça. Ils parlent ma langue ! pensa-t-elle. Quel soulagement d'avoir trouvé quelque chose d'aussi parfait ; elle était heureuse d'avoir tenu bon au lieu de se contenter d'autre chose. À présent que son choix était fait, elle mit toute son énergie à rendre cette présentation aussi bonne que possible.

Au fond de son esprit rongeait une inquiétude grandissante : elle avait peut-être été trop difficile, elle avait peut-être traîné trop longtemps. Mais Tilly était plus la fille de sa mère qu'elle ne le croyait. Face à un défi, elle n'abandonnait pas. Elle s'arc-boutait, déterminait ce qu'il fallait faire, puis établissait des plans concrets pour y parvenir. D'abord, elle finirait toute la recherche cette semaine. Ensuite, elle fabriquerait le costume la semaine suivante. Au début de la cinquième semaine, elle écrirait la présentation, et à la fin de la semaine elle serait prête à la répéter. Les élèves avaient le droit d'utiliser un prompteur ou un script s'ils le souhaitaient, mais Tilly comptait être parfaite — mot pour mot, ou plutôt : équation pour équation.

Mais l'excellence, comme sa mère le lui avait souvent dit, a un prix, et Tilly allait découvrir, une fois de plus, que sa mère avait raison. Toute cette préparation pour le sommet devait se faire en parallèle de ses cours habituels. Pour tenir le calendrier serré qu'elle s'était imposé — tout en restant à jour dans le travail de classe et en ramant avec l'équipe — Tilly passait chaque heure de veille dans sa chambre, courbée sur son bureau. Ses amis du club d'ingénierie lui manquaient — sa soirée hebdomadaire de discussions bêtes, amusantes, et geek — et, au fond d'elle, une tristesse coupable grandissait : ils avaient dû être blessés que Tilly les ait laissés tomber si

brusquement, préférant l'aviron avec Risera et Xoha. Si elle était honnête, l'équipage du bateau ne remplaçait pas ses amis geeks ; et, en plus, à mesure que les échéances approchaient, Tilly devenait une vraie tyran sur l'eau : elle poussait l'équipe à se dépasser toujours plus, se montrait brutale sur ce qui pouvait être amélioré, et distribuait les compliments au compte-gouttes. La pauvre Risera encaissait le plus gros : non seulement elle se faisait régulièrement rabrouer dans le bateau avec le reste de l'équipe, mais en plus elle se retrouvait en difficulté, ensuite, dans leur chambre. Tilly, qui n'avait jamais partagé une chambre de sa vie, commençait à découvrir à quel point quelqu'un d'autre peut être agaçant, tout le temps — les tasses qui s'entrechoquent, les soupirs, les ronflements, et, bon sang, tu es obligée de respirer aussi fort ?!

Dehors, le temps glissait de la fin de l'automne vers le début de l'hiver. Les jardins autour de l'école — est-ce que Tilly les remarquait seulement ? — étaient couverts des plus belles feuilles, tombant doucement au sol, et l'air était propre, vif, frais. Mais Tilly ne voyait que son bureau, ses notes, son planning. Un après-midi, elle n'arrivait plus à se concentrer, plus à trouver une position confortable… Elle essayait de mémoriser une partie de son discours, et une série de notes expliquant comment les Élisuriens organisaient leur société soigneusement structurée. Mais les chiffres ne voulaient plus… Elle n'y arrivait pas. Elle força son attention sur son travail. Elle n'avait pas le temps pour ça ; il n'y avait déjà presque pas assez d'heures dans une journée. Et alors elle sentit sa gorge bizarre, sa poitrine se serrer… elle ne pouvait plus respirer…

C'était terrifiant, absolument terrifiant. Tilly se mit à haleter. Elle bascula en arrière sur sa chaise et aspira l'air. Elle se souvint avoir lu quelque part qu'il fallait ralentir sa respiration, la régulariser… Elle s'imagina dans le bateau, battant lentement le rythme, regardant les rames monter et descendre d'un mouvement régulier. Son souffle commença à se calmer, mais il fallut de longues minutes avant qu'elle se sente à peu près bien.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? murmura Tilly.

Elle posa la main sur sa poitrine. Son cœur battait encore à toute allure.

— Est-ce que ça va ?

Elle s'adossa à la chaise. Ses notes étaient toujours là. C'était horrible. Elle voulait se glisser dans son lit, mais elle ne pouvait pas perdre de temps, elle ne pouvait pas se le permettre. Elle sentit sa poitrine se resserrer…

— Pas encore ! Oh non, s'il vous plaît, pas encore !

Tilly bondit, regarda frénétiquement autour d'elle, et siffla de frustration. La chambre était un vrai dépotoir. Des tasses partout, des assiettes… Bon, tout le monde travaillait dur en ce moment, il y avait ces fichus tests à venir, sans parler des présentations, mais franchement : est-ce que Tilly était la seule à faire la vaisselle dans ce lieu ? Et les livres, et les vêtements, partout, partout.

— Quel égoïsme, grommela Tilly. Elle sait que j'ai des allergies. Elle sait que ce n'est pas bon pour moi.

Elle se planta au milieu de la chambre, mains sur les hanches, et lança un regard noir autour d'elle. Ça ne pouvait pas continuer. Mais elle serait damned si elle allait ranger le bazar de Risera ! Elle en avait déjà fait assez ces deux derniers mois : ramasser des tasses et des assiettes, les laver, les ranger soigneusement — et pas seulement celles de Risera, celles des autres aussi ! Certes, quelques affaires à elle traînaient là maintenant, mais rien à voir, et pas partout, et pas tous les jours…

— Le problème, marmonna Tilly en tournant sur elle-même, c'est que certaines personnes ne respectent pas l'espace des autres…

La chambre se transforma très vite. Tilly sépara tout ce qui lui appartenait de tout ce qui appartenait à Risera. Elle secoua ses vêtements, mit de côté les propres qu'elle rangea dans son placard, et entassa le reste dans un sac pour la laverie. Elle prit ses livres et les organisa sur ses étagères (d'abord par sujet, puis par nom d'auteur). Elle tria les tasses et assiettes qui étaient à elle, et celles qui étaient à Risera — bien plus nombreuses du côté de Risera, nota-t-elle en hochant la tête comme si cela confirmait une hypothèse déjà ancienne — et… beurk, est-ce qu'il y avait quelque chose qui poussait dans cette tasse ?

— Ça, se dit-elle en tenant la tasse incriminée à bout de bras par l'anse, c'est dégoûtant. Pas étonnant que mes allergies reviennent. Pas étonnant que je me sente mal !

Ça avait été pareil pendant le divorce. Les choses étaient devenues si désordonnées tandis que ses parents tentaient de s'adapter à de nouveaux arrangements, de tenir le coup au travail, tout en s'occupant d'une petite fille perdue. Les allergies de Tilly avaient empiré de façon horrible.

Elle rassembla sa propre vaisselle et alla à la petite cuisine pour la laver. Cela faisait du bien : remplir la bassine d'eau brûlante, frotter jusqu'à être certaine que tout était propre. Quand elle revint, elle rangea sa vaisselle, puis hocha la tête, satisfaite, en voyant comme ses affaires étaient nettes. Mais elle n'avait pas fini. Maintenant, il fallait s'attaquer au reste.

D'abord, elle ramassa tous les livres et vêtements de Risera et les jeta sur le lit (pas fait). Elle empila la vaisselle sale de Risera sur un fauteuil, poussa le fauteuil contre le lit de Risera, et colla un mot dessus :

S'IL TE PLAÎT ! FAIS LA VAISSELLE !

Puis elle se posta près de la porte, croisa les bras, et contempla son œuvre.

Tilly poussa un soupir de soulagement. Son côté à elle était bon — mieux que bon. Rangé. Ordonné. Propre. Quant à l'autre côté… elle frissonna. Mais ce n'était pas grave. En imaginant une ligne au milieu de la chambre, elle pouvait faire comme si tout cela n'existait pas. Elle se plaça à l'endroit où cette ligne serait, regarda son côté à elle, et inspira profondément. L'air entra sans difficulté.

— Voilà, dit-elle. C'est beaucoup mieux.

Elle se rassit à son bureau et rouvrit ses notes. Soudain, les notes et les équations avaient du sens, et le problème sur lequel elle butait s'évanouit. Elle sourit. Voilà. Beaucoup mieux. Tout ce dont elle avait eu besoin, c'était de rendre cet espace à nouveau praticable… Elle se perdit bientôt dans ses études.

Elle remarqua à peine la porte qui s'ouvrait, et Risera qui rentrait.

— Euh… Tilly ? dit Risera au bout d'un moment, d'une voix confuse. Qu'est-ce qui se passe ?

Tilly leva les yeux.

— Comment ça ?

Risera était restée près de la porte, regardant autour d'elle sans comprendre.

— Tu as…? Soudain Risera se précipita vers son bureau. Tu n'as pas touché à mes notes, hein ? Elles étaient toutes en ordre—

Tilly la fixa, horrifiée.

— Je ne toucherais jamais aux notes de quelqu'un !

— Mais tu as touché à tout le reste !

— Je n'ai pas « touché », fit Tilly, mimant des guillemets. J'ai rangé — et, crois-moi, c'était nécessaire—

— Rangé ? Tilly, toutes mes affaires… mon lit… C'est toi qui as fait ça ? Tu as vraiment balancé toutes mes affaires sur mon lit ?

— Écoute, dit Tilly, c'était partout, d'accord ? C'était complètement ingérable—

— Donc tu as tout ramassé et ensuite tu as juste…? Je n'arrive pas à y croire.

Risera, désemparée, commença à trier ses affaires.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça. Cette jupe… j'adore cette jupe, et regarde : elle est toute froissée !

— Tu ne devais pas l'aimer tant que ça, lança Tilly avec acidité. Elle était sur le dossier d'une chaise.

— Elle était à plat ! Maintenant elle est toute chiffonnée ! Tilly !

— Une chaise, dit Tilly avec insistance, ce n'est pas un placard.

— Ces livres… je les avais mis dans un ordre de lecture…

— Tu m'étonnes ! Un gros tas qui s'écroulait partout—

Risera se tourna vers elle.

— Tilly, on partage cette chambre—

Tilly croisa les bras.

— Justement, oui, je sais, et je voulais t'en parler depuis des lustres. J'ai des allergies, tu sais ! Tout ce bazar… il y a de la poussière, beurk, et tu as vu l'intérieur de cette tasse ? C'est horrible ! Et ces assiettes — infectes ! C'est un vrai chantier, Sera ! Je ne peux pas vivre là-dedans ! Tu devrais penser davantage aux autres !

Il y eut un silence.

— D'accord, Tilly, dit Risera. Sa voix était très calme, très basse. J'ai compris.

Tilly se détourna pour retourner à son travail (j'ai un planning, bon sang !), mais elle eut du mal à se reconcentrer au début. Risera alla sur son côté, rangea ses vêtements, organisa ses livres, et déplaça sa vaisselle sale. Quand elle repoussa le fauteuil vers l'autre côté, Tilly fit un petit bruit de désapprobation. Risera le repoussa à nouveau de son côté. Elle emporta sa vaisselle, puis la ramena cinq minutes plus tard, propre. Elle la rangea (Tilly supporta le cliquetis avec juste un léger soupir). Quand tout fut en ordre, Risera prit deux livres et une pile de notes, et sortit, refermant doucement la porte derrière elle, sans dire bonsoir.

Tilly poussa un soupir de soulagement. Enfin, pensa-t-elle, le calme. Elle baissa la tête et travailla régulièrement le reste de la soirée, prenant même un peu d'avance sur le travail du lendemain. La première sonnerie retentit, mais Risera ne revint pas. Elle se glissa dans la chambre après la seconde sonnerie, quand Tilly était déjà au lit, lumière éteinte, et elle ne murmura pas « bonne nuit ».

* * * * *

Il n'en fut pas question le lendemain au lac, ni d'ailleurs à aucun moment par la suite. En réalité, il n'y avait guère l'occasion de parler de quoi que ce soit, vu à quel point l'emploi du temps de Tilly était serré. Elle ramait, elle allait en cours, elle filait faire ses devoirs, puis elle travaillait sur sa présentation jusqu'à juste avant la première sonnerie. À vrai dire, Tilly était tellement absorbée par son travail qu'elle ne remarqua même pas, au début, à quel point elle voyait peu Risera après cette soirée-là. Oui, elles se retrouvaient encore tous les matins à l'entraînement d'aviron, mais, sous la direction de Tilly, tout le monde était si concentré sur la préparation de la course qu'il n'y avait pas de temps pour bavarder. Le reste du temps, Tilly travaillait, travaillait, travaillait.

— Il y a un truc entre toi et Risera ? demanda Erisel un matin au petit-déjeuner.

Tilly la regarda, surprise.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Erisel jeta un coup d'œil le long de la table. Risera était assise à l'autre bout du groupe.

— Rien, dit-elle. C'est juste qu'elle a l'air d'étudier beaucoup dans notre chambre ces jours-ci.

Tilly regarda Risera. Elle papotait avec Semett et avait l'air parfaitement heureuse. Tilly haussa les épaules.

— Elle a l'air très bien, moi je trouve.

— Hm, fit Erisel.

— Je ne m'inquiéterais pas, dit Tilly avec désinvolture. Tu sais comment c'est. Les gens ont besoin de trouver le bon endroit pour travailler, non ? Si ton espace de travail ne te convient pas, tu n'arrives pas vraiment à avancer. J'ai dû vraiment ranger l'autre jour — je n'arrivais à rien. Une fois que tout était propre et ordonné, je me suis sentie beaucoup mieux. Peut-être que Risera a juste besoin de changer d'air.

— Peut-être, dit Erisel, et elle n'insista pas davantage.

Mais après ça, Tilly remarqua bel et bien que Risera n'était pas souvent là. Elle dut admettre que c'était plutôt un soulagement. Tout, dans la chambre, était si paisible maintenant ; elle avait vraiment l'impression de pouvoir travailler — et même plus : de s'entraîner à son discours, complexe et exigeant, qui demandait une préparation minutieuse. Mais elle se sentait un peu seule. Parfois, après les deux sonneries, quand Tilly était tout au bord du sommeil, elle entendait la porte cliquer doucement, et voyait, dans l'obscurité, Risera faire la pointe jusqu'à son lit. Elle se

demandait ce qui se passerait si elle se redressait et tentait de discuter, de demander comment allait Risera, où en était son projet… Mais elle écrasait l'idée sans pitié. Non : pas le temps de bavarder tard dans la nuit. Il lui fallait dormir pour pouvoir travailler ; il fallait être très stricte là-dessus, sinon on prenait de mauvaises habitudes de sommeil, et ce serait une catastrophe à l'approche de la fin du trimestre. Les tests, les présentations, tout serait bientôt terminé. Alors, elles pourraient s'offrir le plaisir qu'elles auraient mérité ! Tilly prit mentalement note de rappeler à Granna qu'elles espéraient voir les parents de Risera pendant les vacances.

La semaine précédant les présentations, alors que Tilly travaillait sur son costume, son père fut enfin assez proche pour qu'ils puissent avoir une véritable conversation en temps réel, face à face — leur première depuis longtemps. Il l'écouta lui raconter son projet, lui dit à quel point il était impressionné par son travail, combien la langue était difficile, et à quel point elle s'en sortait incroyablement bien. Puis il ajouta :

— Tu ne travailles pas trop, hein ?

Elle lui lança un regard perplexe.

— Comment ça ?

— Juste… c'est important d'avoir des moments de pause, tu sais. Tu as l'air fatiguée.

— Ça a été des semaines vraiment chargées, Papa. Ce sera bientôt fini. Fin du trimestre ! Après, je serai prête à faire la fête ! Elle lui fit ce qu'elle croyait être un grand sourire.

— D'accord… Iain se gratta la joue. Tant que tu n'en fais pas trop, Sills. Il faut que tu fasses autre chose que travailler. C'est bon pour le cerveau, plus qu'autre chose. Ça lui permet de se reposer, de se réorganiser. Sinon tu te bloques. À ton avis, pourquoi je monte et je descends toutes ces collines ?

Tilly rit.

— Je savais bien qu'il devait y avoir une bonne raison. Sinon c'était juste… tu vois… du masochisme…

— Laisse ton vieux tranquille ! Mais les loisirs… Comment va le club d'ingénierie ? Tu ne l'as pas mentionné depuis un moment dans tes messages.

Tilly haussa les épaules.

— Je sais pas. Je crois qu'ils se réunissent toujours.

Elle en était même sûre. En fait, elle avait entendu dire qu'ils avaient réussi à recruter quelques nouveaux membres. Ils étaient désormais plus d'une demi-douzaine de réguliers, avec deux ou trois semi-réguliers en plus, se retrouvant une fois par semaine pour discuter, partager des idées, geeker ensemble. Tilly eut un pincement au cœur en pensant qu'ils se réunissaient sans elle, mais elle essaya de se dire que c'était génial que son idée ait pris. Ça, c'était le genre de chose qu'elle pourrait mettre sur son CV. D'un ton détaché, elle ajouta :

— Oh, j'ai arrêté.

Les sourcils d'Iain se levèrent.

— Ton club ? Tu l'as arrêté ? Pourquoi, Sills ?

— Ça me prenait trop de temps. Je devais me concentrer sur cette présentation, et ensuite je ne voulais pas laisser tomber tout le monde dans le club d'aviron, et il n'y a juste pas assez d'heures dans une journée pour tout faire.

Sa voix, elle s'en rendit compte, montait dans les aigus, alors elle s'arrêta.

Papa la regardait, pensif.

— D'accord.

Il y eut un silence. Tilly demanda, d'une toute petite voix :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis juste surpris que tu aies arrêté ton club, c'est tout. Tu avais l'air vraiment heureuse avec ça. C'est Maman qui t'a demandé d'arrêter ?

— Non, Papa ! Elle m'a dit que je pouvais choisir !

— Vraiment ? Il la fixa avec un regard perçant.

— Oui, vraiment.

— D'accord, dit-il. Eh bien, tu es assez grande pour prendre tes propres décisions.

Mais tu penses que j'ai choisi de travers, songea Tilly, misérablement.

Ils parlèrent encore un moment, de tout et de rien : où allait le Dorothy Garrod ensuite, comment avançait son dernier article. C'était agréable de pouvoir simplement discuter, mais malgré tout, quand l'appel se termina, Tilly resta allongée un moment sur son lit, serrant son oreiller contre elle. Le pire, pensa-t-elle, c'est qu'elle était d'accord avec lui. Elle aussi, elle pensait avoir fait le mauvais choix. Son petit club lui manquait terriblement, et ses amis là-bas ; et, quoi qu'elle fasse, elle savait qu'elle ne s'intégrait pas tout à fait avec Risera et sa bande. Leurs priorités étaient si différentes. Ce sont des gens sérieux, pensa Tilly. Le genre de personne que Maman veut que je devienne…

Elle gémit.

Oh, je n'y arrive jamais ! pensa-t-elle. Et il y a toujours quelqu'un de déçu. Et le fait que, cette fois, ce soit son père rendait tout ça encore pire. Elle avait l'habitude que sa mère soit déçue et, même si ça faisait toujours mal — et ferait toujours mal — elle avait beaucoup d'entraînement à faire semblant de s'en moquer. Mais pas avec Papa. Papa était censé être de son côté. Papa était censé être son copain. Tilly enfouit la tête dans son oreiller. Plus très longtemps. Tout serait bientôt terminé. Elle aurait ses notes incroyables. Et ensuite, les vacances seraient là.

* * * * *

Elle avait raison là-dessus. Le jour du sommet fictif approchait à grands pas, et les élèves n'avaient quasiment plus le temps de respirer. La semaine qui précédait le sommet était bourrée de tests de fin de semestre, matin et après-midi, et, du coup, Tilly se retrouvait à travailler tard dans la nuit pour terminer son discours et apporter les dernières retouches à son costume.

La nuit précédant l'événement, bien après minuit, elle était assise à son bureau, en train d'enfiler des perles sur la coiffe, quand elle entendit Risera, de l'autre côté de la pièce, bouger dans son lit et soupirer.

— S'il te plaît, Tilly, dit-elle. S'il te plaît… éteins la lumière !

— Désolée, Risera, tu vas devoir me supporter. J'ai encore tellement de choses à faire…

— Ça rend super bien, dit Risera. Ça rend plus que super bien. Honnêtement, Tilly, tu as fait un boulot énorme. Personne, dans toute la classe, n'a fait autant. Xoha a emprunté un costume, tu sais. La moitié de la promo a emprunté un costume !

Une bouffée de panique monta dans la poitrine de Tilly, un serrement sec.

— Oui, mais moi j'ai eu beaucoup moins de temps que vous tous ! Tu sais quoi, si quelqu'un avait pensé à me mentionner ce stupide sommet, à un moment quelconque avant la mi-session, je ne serais peut-être pas en train de coudre des perles sur un chapeau la veille d'une présentation, parce que, laisse-moi te dire, Sera, ce n'est pas la meilleure façon d'aborder une présentation majeure—

Elle fut interrompue par un hurlement étouffé de Risera.

— Oh, j'abandonne ! Fais ce que tu veux !

Risera se tourna sur le côté, tira les couvertures sur sa tête, et laissa Tilly se débrouiller.

Tilly claqua la langue, agacée. Franchement, qui, dans son bon sens, avait décidé que partager une chambre était une bonne idée ? Heureusement qu'elle n'avait pas été là quand elles étaient en dortoirs. Ça l'aurait rendue folle. Supporter les manies d'une seule personne, c'était déjà assez horrible, alors celles d'une demi-douzaine… Finalement, Tilly fut satisfaite de son travail et alla se coucher, s'endormant au moment même où sa tête toucha l'oreiller.

Le matin, malgré sa nervosité, elle se sentit étrangement fraîche. Risera, elle, avait l'air fatiguée, et partit au petit-déjeuner sans elle. Ce n'était pas grave. Tilly voulait rester seule un moment et relire ses notes.

Le sommet fictif prit toute la matinée. Chacun des vingt élèves de l'année de Tilly avait un créneau de dix minutes, et malheur à celui qui dépassait. Dix points en moins, direct. Ça faisait partie de l'épreuve, bien sûr : pas seulement vérifier s'ils avaient de bonnes compétences de présentation, mais aussi s'ils étaient capables de respecter le cahier des charges qu'on leur avait donné. Dix minutes, dans une langue différente, pour présenter les points principaux concernant l'espèce choisie. Tilly, pour être honnête, ne s'inquiétait pas du timing. Elle s'était chronométrée encore et encore. L'astuce, c'était d'écrire le texte comme un script complet, puis de le répéter tellement de fois qu'on le connaissait par cœur et qu'on avait l'air de le faire sans notes. Une leçon apprise en observant sa mère préparer ses discours — et, pour une fois, Tilly était contente de cette formation.

— Ceux qui te disent qu'ils improvisent leurs discours sont des menteurs, Sylvia, disait sa mère. Ou alors ils font des discours vraiment affreux. Tout est dans la préparation. Même les blagues. Tout est dans la préparation.

Tilly avait gravé ça dans sa tête. La seule chose qui l'inquiétait, c'était qu'elle n'avait pas eu l'occasion de s'entraîner avec le costume complet. Le chapeau n'avait tout simplement pas été prêt à temps. En le regardant maintenant, elle se demandait si elle n'aurait pas dû choisir une version plus légère. Elle avait trouvé des patrons pour ça, et elle était presque sûre que ça comptait comme tenue officielle, mais, fille de sa mère oblige, elle avait préféré « faire les choses correctement ». Et c'était une pièce de travail assez impressionnante, si elle pouvait se le dire — quoique encombrante, et pas facile à trimballer de sa chambre à la salle.

Le reste du costume, en comparaison, avait été simple : une robe orange ample, un peu comme un caftan. Les Elisuriens n'avaient peut-être pas le sens de la couture, mais côté chapellerie, ils compensaient largement.

Tilly arriva tard en coulisses. Elle savait qu'être en retard la pénalisait, mais le public — le reste de l'école — avait eu une courte pause à mi-parcours et revenait rafraîchi, prêt pour la seconde session. Tilly passait en troisième après la pause. Risera avait déjà fait son discours — magnifiquement, évidemment — et bavardait sur le côté avec le reste de la bande. Tilly essaya de lui faire un pouce levé, mais n'arriva pas à croiser son regard. Puis un des autres du club d'ingénierie vint la voir.

— Bonne chance, Tilly, dit-il en lui serrant la main. Je suis sûr que tu vas être brillante.

L'orateur précédent était à mi-chemin de sa présentation. Tilly, dans les coulisses, ouvrit sa boîte à chapeau et sortit sa création.

— Waouh, dit quelqu'un derrière elle. Tilly, c'est… grand.

— C'est parfaitement exact, répondit Tilly d'un ton sec.

Elle souleva le chapeau — bon sang, il était bien plus lourd qu'elle ne se rappelait — et le posa sur sa tête.

Aide, pensa-t-elle. Il était vraiment plus lourd. Et plus grand.

Elle se dirigea vers le miroir en pied. En bougeant, les pampilles, avec leurs perles faites main, se mirent à se balancer et à sautiller. Certaines commencèrent à s'emmêler.

— Mince, marmonna-t-elle en essayant de les démêler.

Elle avait attaché ses cheveux pour l'occasion, mais, comme toujours, une ou deux boucles s'étaient échappées, et elles se prenaient maintenant dans les pampilles.

— Mince, mince, mince !

L'orateur précédent terminait. Tilly, qui avait prévu une dernière répétition mentale avant d'entrer, se retrouva appelée avant de s'y attendre. Et, en plus, ce fichu chapeau ne tenait toujours pas bien en place et devenait une distraction.

Le cœur de Tilly s'emballa.

D'accord, se dit-elle fermement. Reprends-toi. Concentre-toi.

Elle inspira profondément. Une pampille rebondit contre le bout de son nez, la faisant éternuer.

Un murmure parcourut l'auditorium. Ms. Keith, qui dirigeait la séance, lança un regard sévère dans la salle, et le silence retomba. Elle se tourna vers Tilly et lui adressa un sourire.

— Quand tu veux, Tilly.

Plus tard, Tilly ne sut jamais vraiment expliquer ce qui s'était passé ensuite. Parfois, elle se demandait si le matériau qu'elle avait utilisé pour les pampilles n'avait pas déclenché ses allergies. Ou si le stress l'avait déshydratée. Quoi que ce soit, tout ce qu'elle savait, c'était qu'au moment où elle commença son discours, sa gorge devint soudain très sèche et irritée. Et, bien sûr, le problème, c'était qu'elle devait chanter… Ces magnifiques équations quadratiques, ce langage clair et limpide qu'elle avait choisi parce qu'elle le comprenait si bien… au fond, les Elisuriens communiquaient en chant… Et quelqu'un qui a la gorge sèche, empêtré dans un costume mal ajusté parce qu'il n'a pas eu le temps de le tester correctement, allait forcément peiner là-dessus…

Tilly se lança, mais sut aussitôt qu'elle était légèrement fausse.

Mince, pensa-t-elle. Ça ne veut pas tout à fait dire ce que je veux…

Elle continua. Elle n'avait qu'un temps limité ! Elle ne voulait pas perdre dix points pour rien. Mais elle n'arrivait pas à remettre sa voix juste.

Oh non, pensa-t-elle. Ça sonne atrocement…

Quelque part sur un côté de l'auditorium, quelqu'un se mit à ricaner. Tilly trébucha un peu sur ses phrases. Ms. Keith balaya la salle d'un regard de laser.

Mais c'était trop tard. Les rires étouffés, parmi les plus jeunes, étaient lancés, et ils se propageaient comme un feu de brousse. Très vite, toute la salle tentait de retenir un fou rire. Chaque fois que Tilly bougeait la tête, les pampilles et les perles se remettaient à sautiller et relançaient quelqu'un. Tilly, s'acharnant désespérément, vit du coin de l'œil que même un ou deux professeurs, assis près du premier rang, luttaient pour rester sérieux.

Elle serra les dents, termina son discours, puis sortit de scène d'un pas hésitant. Derrière elle, une ovation éclata ; deux ou trois élèves plus téméraires sifflèrent même.

Dans les coulisses, Tilly arracha le chapeau, le jeta sur le côté, et s'enfuit de l'auditorium.

Les bâtiments de l'école étaient silencieux, mais elle ne voulait prendre aucun risque de croiser quelqu'un. Elle courut jusqu'au lac, jusqu'au hangar à bateaux, où elle s'assit dans le bateau de son équipe… et pleura.

* * * * *

Tilly resta dehors bien après l'heure du dîner. Elle n'avait pas faim le moins du monde — elle se sentait seulement mal, écœurée. Plus que tout, elle ne voulait voir personne. Personne ne fut envoyé à sa recherche, ce qu'elle supposa être intentionnel : la sécurité de l'école était telle que n'importe quel élève pouvait être localisé en quelques secondes. Cela ne pouvait donc vouloir dire qu'une chose : on savait exactement où elle se trouvait, mais on préférait la laisser tranquille.

Ou alors ils ne veulent pas rire quand ils me verront, pensa-t-elle misérablement.

Finalement, le soleil commença à se coucher et la température chuta. Elle ne pouvait plus rester dehors. Elle se glissa de nouveau dans les bâtiments principaux. À présent, elle voulait de la compagnie, un peu de réconfort. Elle se disait que si elle pouvait simplement parler à quelqu'un de ce qui s'était passé, elle commencerait à se sentir un peu mieux, peut-être même à en voir le côté drôle… Et puis elle repensait à sa voix plate, aux rires dans la salle, et son cœur se serrait à nouveau. Là, tout de suite, ce que Tilly voulait, c'était une amie.

Elle ouvrit prudemment la porte de sa chambre, espérant y trouver Risera. Elle n'avait pas vraiment envie d'aller la chercher avec les autres. Elle ne se sentait pas prête à affronter toute la bande, pas encore. Elle était prête à voir quelqu'un, mais pas tout le monde d'un coup. Et Risera avait toujours été si attentive, si gentille avec elle, si sensible à ce qu'elle ressentait…

La chambre était sombre. Tilly alluma la lumière et regarda autour d'elle. Risera n'était pas là…

Non, réalisa Tilly, c'était plus que ça. Aucune de ses affaires n'était là non plus. Tout ce qui se trouvait du côté de Risera avait disparu. Tous ses livres, ses notes, toutes ses petites affaires personnelles — objets décoratifs, photos de sa famille, souvenirs de voyages, cadeaux idiots d'amis… La literie du lit était repliée, et les couvertures et coussins colorés de Risera avaient disparu. Le cœur lourd, Tilly alla ouvrir l'armoire de Risera. Oui, tous ses vêtements avaient disparu aussi.

Tilly vérifia sa propre armoire. La robe jaune était là, lavée et soigneusement repassée.

Un côté de la pièce — la chambre de Risera — avait été emballé, vidé, laissé nu. Abandonné. Les affaires de Tilly, restées exactement là où elle les avait laissées, s'entassaient de son côté et paraissaient maintenant un peu perdues, un peu tristes.

Le seul signe de Risera que Tilly put encore voir se trouvait sur une tasse posée sur la table commune, lavée et parfaitement propre. Sur la tasse, Risera avait griffonné un mot :

Merci pour le prêt.

* * * * *

Le lendemain matin, Tilly se réveilla en constatant que l'horrible journée précédente n'avait pas été un cauchemar. Elle s'était bel et bien ridiculisée, et Risera était toujours partie. Risera n'était pas revenue pendant la nuit pour défaire ses affaires, et elle n'était pas là pour que Tilly la presse de sortir en direction du lac. Tilly enfila lentement ses vêtements de sport, se demandant si elle pouvait sécher l'entraînement, prétendre qu'elle était malade… Elle n'avait vraiment envie de voir personne. Elle aurait voulu se cacher jusqu'à la fin du semestre, puis rentrer chez Granna et Quinn en rampant. Mais le jour de la course approchait, et Tilly — qui, malgré tous ses défauts, était aussi loyale et courageuse — n'allait pas laisser tomber l'équipe.

Quand elle arriva au lac, tout le monde l'attendait, l'observant attentivement.

— Bon, dit-elle. Au travail.

Et ils travaillèrent. Elle fit enchaîner les exercices à toute l'équipe, et ils terminèrent l'entraînement avec l'un de leurs meilleurs temps à ce jour.

— Super boulot ! lança Tilly tandis qu'ils rejoignaient la rive.

Elle dut s'arrêter quelques minutes pour parler du coup de rame avec l'un des membres de l'équipe, mais elle vit Risera s'éloigner en direction des bâtiments principaux. Dès qu'elle eut fini, Tilly se mit à courir après elle.

— Hé, dit-elle en la rattrapant.

Risera se tourna vers elle avec un sourire poli mais distant.

— Salut, dit-elle.

— Excellent temps ce matin, dit Tilly.

— Oui, répondit Risera.

Elles marchèrent un moment en silence. En entrant dans le bâtiment, Tilly lâcha soudain :

— Qu'est-ce qui se passe, Sera ? Toutes tes affaires… elles ont disparu !

Risera s'arrêta. D'autres élèves passaient à côté d'elles, en route vers le petit-déjeuner, les regardant avec curiosité. Tilly était devenue une sorte de célébrité.

— Écoute, Tilly, dit Risera à voix basse, je ne veux pas faire de scène.

— J'avais vraiment besoin de te parler hier soir ! C'était affreux. J'avais besoin de parler à quelqu'un. De te parler, à toi !

— Je suis désolée que tu aies été seule hier soir, dit Risera. Écoute, Tilly, c'est terminé. Je n'ai pas envie d'en parler—

— Eh bien moi, j'ai envie d'en parler ! Tu ne peux pas juste déménager comme ça !

— Si, je peux, dit Risera fermement.

— Et moi, alors ?

— Écoute, Tilly, dit Risera d'une voix basse mais dure. Tu voulais la chambre, et tu as la chambre. Tu n'es pas heureuse maintenant ?

Ça fit mal. Vraiment mal.

— Au moins, je n'ai plus à t'entendre ronfler ! lança Tilly.

Elle le regretta aussitôt. Risera secoua la tête et s'éloigna, laissant Tilly derrière elle.

Tilly réalisa alors que Ms Keith se tenait non loin de là.

— Un instant, Tilly, dit-elle en lui faisant signe de la suivre.

Elles trouvèrent un coin tranquille, à l'écart du flot d'élèves allant et venant de la salle du petit-déjeuner. Ms Keith la regarda fixement.

— Mauvaise journée, hier, n'est-ce pas ?

Incapable de parler, Tilly se contenta de hocher la tête.

— Je sais que ça fait affreusement mal, dit Keithy, mais maintenant tu dois essayer de laisser tout ça derrière toi. Concentre-toi sur le positif.

— Quel positif ? dit Tilly d'une voix étranglée.

— Le travail que tu as fait pour ta présentation — les recherches, la préparation — c'était remarquable.

— Mais tout a tourné au désastre ! sanglota Tilly.

— Oui, c'est vrai, répondit calmement Ms Keith. Tu as vraiment manqué de chance. Ce n'est pas du tout ce que tu méritais.

— C'était juste… nul…

Ms Keith secoua la tête.

— Non, et je ne te laisserai pas te dire ça. Tu as peut-être été trop ambitieuse — mais même ainsi, tu as accompli en quelques semaines plus que la plupart des élèves pendant toute leur scolarité ici. L'échec, les erreurs, les choses qui ne se passent pas comme prévu — c'est de ça qu'on apprend, Tilly.

Mais Tilly n'était pas vraiment d'humeur à écouter un sermon ou une leçon de vie. Elle répondit simplement :

— Oui, Ms Keith… Bien sûr, Ms Keith…

Puis elle retourna en courant dans sa chambre pour compter les jours qui la séparaient des vacances.

* * * * *

Il ne restait plus qu'une seule épreuve à traverser : la journée sportive de l'école. Les courses commencèrent dès l'aube sur le lac. Une atmosphère de fête régnait au bord de l'eau, mais Tilly ne la ressentait pas. De toute façon, c'était du sérieux. C'était sa dernière chance de briller. Elle rassembla son équipe autour d'elle et leur servit son meilleur discours d'encouragement.

— Nous sommes formidables, dit-elle. Nous avons travaillé dur, et bien, et nous méritons de gagner. Nous allons gagner. Ramez ensemble, écoutez le rythme, et allons décrocher cette victoire.

Ils se serrèrent tous dans les bras, puis montèrent dans le bateau. Les bannières rouges et jaunes claquaient joyeusement au vent. Ils s'alignèrent aux côtés des autres équipages, et Tilly saisit les baguettes. Tout son équipage la regardait. Elle réalisa qu'ils lui faisaient confiance, qu'ils croyaient en elle. Même Risera la regardait avec assurance. Puis le coup de sifflet retentit, et ils partirent.

Par la suite, Tilly se souvint très peu de la course, bien qu'elle la repasse dans sa tête encore et encore pendant des jours. Ce qu'elle savait avant tout, c'est qu'elle n'aurait rien pu demander de plus à son équipage. Ils étaient au sommet de leur forme, ramant ensemble comme jamais auparavant, réactifs à ses instructions, parfaitement calés sur le rythme. Pourtant, il ne fallut pas longtemps avant que l'équipe des seniors, les violet-et-vert, commence à prendre légèrement l'avantage. Tilly serra les dents. Hors de question, pensa-t-elle. Je ne vais pas tout perdre !

Son équipe répondit à sa nouvelle férocité. Ils puisèrent au plus profond d'eux-mêmes, plus profondément que jamais, et se lancèrent à la poursuite. Le feu était en eux désormais. Ils voulaient montrer de quoi ils étaient capables. Encore et encore, ils poussèrent, et gagnèrent du terrain. La question était désormais : en avaient-ils fait assez pour dépasser ? Tout doucement, Tilly accéléra le rythme. Son équipage suivit, à

fond, complètement… Mais ce ne fut pas suffisant. Les violet-et-vert franchirent la ligne, avec juste une courte tête d'avance sur l'équipe de Tilly.

Les seniors étaient en extase, mais, paradoxalement, l'équipe de Tilly les surpassait presque en joie pure. Personne ne s'attendait à une telle performance — personne n'avait envisagé une médaille, encore moins une lutte aussi serrée pour l'or, face à des équipes de seniors. Un par un, les membres de l'équipage de Tilly vinrent l'embrasser et la serrer dans leurs bras, s'embrasser entre eux, embrasser leurs supporters, puis à peu près toute personne passant à proximité. Même Risera vint lui donner une accolade.

— Tu vois, dit-elle. Je savais que tu serais géniale à ça, Tilly. Je le savais.

Mais Tilly ne ressentait pas la même joie. Certes, c'était leur meilleur temps de l'année, mais c'était… une deuxième place. Qui se souvient des deuxièmes ?

Risera était déjà partie rejoindre Semett, qui s'était qualifiée pour la finale du huit cents mètres, afin de l'encourager et de lui annoncer la bonne nouvelle de sa propre course. Tilly pensa un instant à demander si elle pouvait les accompagner, mais elle n'avait pas envie d'essuyer un refus, alors elle la laissa partir. Le reste de l'équipe se dispersait déjà aussi, allant soutenir des amis engagés dans leurs propres épreuves. Tilly erra un moment, regardant les courses et les compétitions. Elle resta pour recevoir sa médaille d'argent avec l'équipe, puis rentra à l'intérieur. Tout était très calme, et elle n'avait rien à faire. Avec tous les examens terminés et la présentation derrière elle, Tilly commençait à se demander comment elle allait occuper son temps.

Ce soir-là, Tilly s'assit seule dans sa chambre à moitié vide. Elle repassait sans cesse la course dans sa tête, se demandant s'il y avait un moment où elle aurait pu pousser plus fort, ou comprendre plus tôt la tactique de l'autre équipe, ou être un peu plus fine sur le rythme… mais elle ne voyait rien. La simple vérité, c'était qu'ils étaient deuxièmes. Et ce n'était pas suffisant. Pas suffisant pour Tilly, et certainement pas suffisant pour sa mère. Misérablement, Tilly pensa à l'allure de ses notes de fin de trimestre. Elle était si sûre d'obtenir la meilleure note au sommet simulé. Impossible, maintenant. Et elle était tout aussi sûre qu'il y aurait une fin digne d'un conte de fées pour la course, une victoire incroyable des juniors face aux seniors. Mais non. Deuxième place. Et alors ?

La pièce s'assombrissait, mais Tilly n'alluma pas la lumière. Elle écoutait les voix joyeuses dehors, les autres élèves rentrant du dîner, encore portés par les histoires de la journée. Au moins, certains avaient eu leur fin de conte de fées. Mais pas Tilly. En y réfléchissant bien, elle se rendit compte qu'il n'y avait pas eu de fin de conte de fées pour elle durant tout le trimestre, n'est-ce pas ? À son arrivée, quand elle avait rencontré Risera, elle avait été si heureuse et enthousiaste. Une amie toute trouvée, une colocataire, quelqu'un avec qui partager les blagues, le bonheur et la tristesse. Enfin une vraie amie. Et maintenant, assise seule, Tilly réalisait qu'elle avait tout gâché. Elle avait été fidèle à elle-même — autoritaire, rigide, peu attentive — et elle avait repoussé Risera. Il n'avait plus jamais été question que Risera et sa famille viennent en France, et Tilly avait entendu dire qu'ils passeraient la majeure partie des vacances sur Terre, autour de Mexico. Elle savait que d'autres avaient des invitations

pour les vacances — et elle n'avait rien. Ce serait juste elle, Granna et Quinn, comme toujours… Tilly n'était pas sûre de pouvoir affronter les vacances, encore moins un nouveau trimestre, recommencer à zéro, essayer de se faire des amis… La simple vérité, c'était qu'elle ne trouvait pas sa place ici.

Alors qu'est-ce que tu vas faire, Tilly ?

Qu'est-ce que je peux faire ? Je suis coincée, non ?

Et cette pensée faillit la plonger dans le désespoir.

Mais Tilly avait en elle un noyau de résilience, profondément enfoui. On ne parvenait jamais tout à fait à l'abattre. Il y avait toujours quelque chose en elle qui rebondissait. Soudain, elle se redressa.

— Ça suffit, dit-elle aux murs. J'en ai assez.

Et dans le calme et le silence de sa chambre désormais occupée par elle seule, Tilly échafauda un plan.

Deuxième partie

Hiver

Chapitre V

La fin du trimestre à l'académie de Talaris IV était une période très détendue. Les cours officiels étaient terminés, et tous les grands examens, présentations et événements sportifs appartenaient déjà au passé. Les élèves se retrouvèrent soudain avec énormément de temps libre — et, mieux encore, des journées devenues presque totalement non structurées. Bien sûr, une bonne partie de ce temps était consacrée aux préparatifs du départ : faire les valises, ranger des chambres devenues chaotiques au cours des dernières semaines du trimestre, mais il restait aussi de la place pour traîner avec des amis, bavarder et échanger les derniers potins, partager des projets de vacances, ou simplement trouver un coin tranquille pour lire. Une poignée d'élèves partirent presque immédiatement, surtout ceux dont le trajet de retour était long, mais la majorité de la population scolaire disposait d'au moins un ou deux jours pour se détendre, se reposer et profiter de la compagnie des autres sans la pression du travail.

Les enseignants appréciaient eux aussi cette période. C'était un soulagement de voir la pression retomber sur les élèves après tant de stress et d'anxiété, et, bien entendu, ils attendaient avec impatience leur propre congé. Ils restaient néanmoins pleinement en service, conscients que parmi leurs élèves se trouvaient des enfants de parents très en vue. La sécurité autour de l'académie ne se relâchait pas une seule seconde. Les élèves devaient toujours se présenter à l'appel deux fois par jour, et les entrées et sorties du campus demeuraient aussi strictement contrôlées que d'habitude. Malgré tout, si quelqu'un avait voulu tenter d'enlever un élève, c'était sans doute le moment idéal : les départs quotidiens, l'absence d'activités formelles, l'atmosphère générale de fin de trimestre… Le changement flottait dans l'air. Les gens allaient et venaient.

Malgré ce chaos relatif, rien n'échappa à Ms Keith, qui fut la première à se rendre compte que Tilly n'était pas parmi eux. Les matinées traînaient un peu : les élèves arrivaient tard au petit-déjeuner, se dirigeaient vers le premier appel sans grande urgence. Lorsque la classe de Keith parvint enfin à se rassembler dans sa salle, elle compta quinze élèves, les observant avec son mélange habituel d'affection et d'exaspération, et commença à cocher les noms sur sa liste. Quatre élèves de sa classe de vingt étaient déjà repartis chez eux ; elle n'avait plus à s'en soucier. Mais cela signifiait aussi que quelqu'un manquait. Elle recompta — oui, quinze — puis recocha les noms, plus lentement. Elle vérifia les élèves officiellement sortis contre les registres du bureau. Puis elle recommença l'ensemble de la procédure une troisième

fois. Lorsqu'elle eut terminé, elle n'avait plus aucun doute : il manquait bien une élève, et elle savait exactement laquelle.

Autour d'elle, les autres élèves bavardaient et riaient, sans même remarquer que Keithy n'avait pas encore pris la parole. Tout cela n'était qu'une formalité, après tout ; elle allait bientôt les libérer pour qu'ils profitent de la journée. Ils auraient été stupéfaits d'apprendre que Ms Keith — imperturbable, omnisciente, et parfois d'un sarcasme écrasant — commençait en réalité à s'inquiéter. Rapidement, elle vérifia la localisation de Tilly via son dispositif de suivi. Elle poussa un soupir de soulagement : son élève manquante se trouvait apparemment au bord du lac. Mais cela posait un autre problème, puisque Risera, qui faisait partie de la même équipe, était assise ici même, à côté de Semett.

— Risera, demanda Keith, vous aviez entraînement ce matin ?

Risera secoua la tête.

— Non, Ms Keith. Nous ne sommes pas allées au lac depuis la rencontre.

— Des championnes ! lança quelqu'un au fond de la salle. Presque championnes !

Un éclat de rire général parcourut la classe. Risera se prit la tête entre les mains. Nouveaux applaudissements. Ms Keith esquissa un sourire un peu forcé.

— Très bien, dit-elle. C'est tout. Allez être heureux ailleurs.

Elle envisagea un instant de retenir Risera pour lui demander si elle avait vu Tilly ce matin-là, mais abandonna vite l'idée. Il y avait manifestement eu une brouille entre elles (en tête de la liste des priorités de Keith pour le trimestre suivant figurait déjà l'idée de ramener Tilly vers le club d'ingénierie et de lui trouver une colocataire plus compatible). Mais surtout, elle ne voulait pas que le moindre murmure de son inquiétude atteigne les élèves. Il y avait fort à parier que Tilly était simplement assise quelque part, seule, à se morfondre après la veille, et Keith irait la voir, lui offrirait un peu de thé et de réconfort, tout en lui rappelant doucement mais fermement que l'appel était obligatoire pour de très bonnes raisons.

Les élèves se déversèrent hors de la salle pour profiter de leurs vacances. Une fois la pièce vide, Keith ferma la porte et envoya un message à Stavath : Sylvia Tilly a manqué l'appel. Je vais la chercher près du lac. Peux-tu envoyer quelqu'un vérifier sa chambre ? Elle hocha la tête. Oui, quelqu'un passerait sans doute la tête par la porte de Tilly et la trouverait sous la couette, déprimée. Malgré tout, elle se hâta de sortir de l'école et de descendre vers le lac. Un ou deux élèves s'y trouvaient déjà — des sportifs de niveau compétitif bénéficiant d'une autorisation spéciale pour être sur l'eau toute la matinée. Une rapide discussion établit qu'aucun n'avait vu Tilly. Keith consulta de nouveau les données de localisation : celles-ci indiquaient désormais que Tilly se trouvait dans sa salle de classe, attendant l'appel. Pratique. Et profondément inquiétant. Elle envoya un autre message à Stavath : Je crois que nous avons un problème. Je pense que Tilly est partie.

Dix minutes plus tard, Keith, Stavath, deux autres enseignants et l'agent de sécurité de l'académie étaient réunis dans le bureau du directeur. La sécurité confirma que Tilly n'était pas dans sa chambre, et les autres professeurs confirmèrent qu'aucun membre de son groupe proche ne l'avait vue ce matin-là.

Stavath signala immédiatement l'absence à la police locale. Les enseignants partirent regrouper les élèves à l'intérieur — sans les alarmer — tandis que l'agent de sécurité commençait à rassembler les images et informations pour la police. L'équilibre était délicat : ne pas effrayer les élèves, tout en prenant très au sérieux la possibilité d'un enlèvement, surtout compte tenu de la mère de Tilly.

— Nous devons aussi contacter sa mère et sa grand-mère, dit Stavath.

— Je m'en charge, répondit Keith en soupirant. Ce n'était pas qu'elle ait envie de parler à la mère de Tilly — loin de là — mais elle savait qu'elle saurait la gérer. Stavath acquiesça (cela la libérait pour s'occuper de la police), et Keith se hâta vers son bureau pour passer l'appel. L'idée même d'un enlèvement était insupportable, mais Tilly faisait partie des élèves les plus exposés médiatiquement. C'était le cauchemar permanent du personnel qu'un élève soit enlevé. Tilly, pensa Keith avec angoisse, où que tu sois — j'espère que tu vas bien.

* * * * *

Quelques heures plus tôt…

Ce n'était pas facile, pensa Tilly, de voyager anonymement avec des cheveux comme les siens. Stupides boucles. Stupides boucles rouge vif. Cette nuit-là, dans sa chambre, lorsqu'elle avait préparé cette aventure, elle avait sérieusement envisagé de tout couper. Elle s'était même assise devant le miroir avec une paire de ciseaux à la main, mais quelque chose l'avait arrêtée. Aussi frustrantes soient-elles, aussi envahissantes soient-elles, ces boucles lui semblaient… essentielles, d'une certaine façon. Si elles disparaissaient, quelque chose d'important chez Tilly disparaîtrait avec elles. C'était étrange de le formuler ainsi, mais elle avait l'impression qu'on l'aurait apprivoisée.

Il y avait aussi une raison pratique de ne pas les couper : à ce moment-là, elle avait déjà préparé sa fausse carte d'identité, et les boucles apparaissaient clairement sur la photo. Une coiffure différente attirerait l'attention. Malgré tout, c'était très distinctif, et Tilly ne se faisait aucune illusion : dès que les gens sauraient qu'elle avait disparu, ils chercheraient partout… Fille disparue ! Boucles rouge vif ! Difficile à manquer. Mais il fallait faire avec. Elle attacha ses cheveux, trouva une casquette et y rentra ses boucles. Jusqu'à présent, personne n'avait rien dit.

Dans l'ensemble, Tilly avait été surprise de la facilité avec laquelle son évasion s'était déroulée jusque-là. Elle avait piraté son dispositif de localisation afin de devenir intraçable, créant une identité fantôme qui non seulement la situait toujours à l'intérieur de l'enceinte de l'école, mais pouvait même se déplacer selon un itinéraire préprogrammé. C'était, à vrai dire, un très joli morceau de programmation, et dans d'autres circonstances, avec un projet comme celui-là, elle l'aurait montré à ses professeurs pour négocier des points supplémentaires. Ce projet-ci — pas vraiment. La preuve de sa réussite serait la distance qu'elle parviendrait à parcourir avant que quelqu'un ne l'arrête. Son objectif était…

À vrai dire, Tilly n'avait pas réellement réfléchi à son objectif. Une fois qu'elle avait décidé de partir, de fuir les erreurs, le malheur et ce sentiment d'être prise au piège, elle s'était attaquée à l'entreprise avec son intensité habituelle. Pirater le traceur — fait. Créer une fausse pièce d'identité — fait. Choisir un vaisseau pour quitter la planète — fait. Déguisement — fait. Puis, passer à l'action. Plus tard — pas beaucoup plus tard, d'ailleurs — Tilly comprendrait que la meilleure exécution du monde ne servait à rien si le postulat de départ était profondément erroné. Mais pour l'instant… elle surfait sur sa réussite.

Avec son traceur indiquant joyeusement de fausses coordonnées, Tilly avait réussi sans trop de difficulté à quitter le campus. Sa sortie, sous le couvert de l'obscurité, n'avait déclenché aucune alarme. Pour tous les systèmes de sécurité, elle dormait paisiblement dans son lit. En réalité, elle pédalait dans la nuit sur la longue route menant au spatioport.

Au spatioport, elle dut attendre un court moment avant que le vaisseau qu'elle avait choisi ne commence l'embarquement. Cette phase d'attente était celle qui l'inquiétait le plus. Tôt ou tard, lorsqu'elle ne se présenterait pas au petit-déjeuner ou à l'appel, quelqu'un irait vérifier. Peut-être penserait-on qu'elle dormait encore, malade, enrhumée, ou simplement paresseuse pendant ce qui ressemblait, après tout, à des vacances. Mais on ne la trouverait pas dans sa chambre. On consulterait le traceur, qui indiquerait qu'elle se trouvait près du lac. Elle avait choisi cet endroit comme point plausible le plus éloigné des bâtiments principaux, afin de faire perdre un peu de temps à quelqu'un qui irait la chercher là-bas. Son espoir était de les faire courir autour de l'école suffisamment longtemps pour qu'elle ait le temps d'embarquer et de quitter la planète. Il lui fallait une fenêtre avant qu'on ne comprenne qu'elle avait disparu et que les alertes ne soient lancées. Une fille comme Tilly, avec sa mère… l'enlèvement était une menace bien réelle. Si Tilly avait vraiment réfléchi à l'angoisse que son absence provoquerait, elle ne l'aurait pas intégrée à son plan. Peut-être qu'au fond d'elle-même, elle se disait : Ça leur montrera à quel point je compte.

Au spatioport, elle s'acheta un café bon marché et s'assit dans un coin tranquille. Son plan était de ressembler à une adolescente renfrognée. Une adolescente renfrognée en voyage pour rejoindre son père. Oui, citoyenne de la Fédération. Non, ce n'est pas un monde de la Fédération. En quoi est-ce un problème ? Pourquoi vous m'embêtez ? Voilà l'intégralité du plan de Tilly et, en vérité, c'était un bon plan. Personne, au spatioport de Talaris IV, n'avait envie de s'occuper d'une adolescente renfrognée, dissimulée sous la visière d'une casquette trop grande. Personne, absolument personne, ne voulait parler à une adolescente renfrognée plus longtemps que nécessaire.

Enfin, l'embarquement fut annoncé pour son vaisseau. Le Constance Markievicz était un cargo qui assurait une rotation régulière entre une trentaine de petits mondes, certains membres de la Fédération, d'autres juste à l'extérieur. Il transportait principalement des marchandises et des provisions, mais il y avait toujours quelques places pour des passagers, histoire d'arrondir les fins de mois. La planète suivante après Talaris IV était Oyseen. C'était là que Tilly comptait

descendre. Elle avait entendu son père mentionner cette planète une fois, lors d'un de ses voyages, et cela lui semblait une raison aussi valable qu'une autre. De plus, elle ne voulait pas rester trop longtemps au même endroit, ni à bord du même vaisseau. Mieux valait continuer à bouger. Oyseen était un monde animé, non allié, et Tilly pensait pouvoir s'y fondre rapidement dans la masse. Et c'était cela, par-dessus tout, qu'elle désirait : se perdre. Se débarrasser de soi-même. Car la vérité, c'est qu'elle n'aimait pas vraiment la personne qu'elle était devenue, ni l'endroit où elle avait abouti, et qu'elle ne pouvait affronter ce qui l'attendait. Elle ne pouvait pas affronter une nouvelle conversation avec sa mère au sujet de ses échecs. Elle ne pouvait pas supporter de rester des semaines sans nouvelles de son père. Elle ne pouvait plus supporter la gentillesse de Granna et de Quinn. Et surtout, elle ne pouvait pas retourner à l'école. Elle y avait échoué — complètement échoué — dans toutes ses ambitions, et surtout dans sa quête d'amitié. Il était temps de recommencer à zéro.

La file avança lentement. Tilly serrait son sac d'une main et sa fausse carte d'identité de l'autre. Lorsqu'elle arriva en tête de file, l'agent contrôla son ID d'un air expéditif et lui fit signe de passer. Aucune question. Rien. Tilly ne s'y attendait pas. Elle franchit le portique et s'engagea dans le couloir menant au quai d'amarrage. En se hâtant, elle se sentit légère, comme si le poids de plusieurs années venait de s'envoler. Tout cela était si facile ! Elle aurait dû faire ça il y a des années.

* * * * *

Adéle Quinn commençait la matinée comme toujours : café et croissants, quelques fruits frais, et une revue quotidienne de l'actualité qu'elle parcourait avec une concentration farouche et un mépris certain pour sa tension artérielle.

— On a l'obligation morale d'être bien informé, aimait-elle dire. Et puis, j'aime savoir ce que ma fille va faire ensuite.

En face d'elle, Quinn finissait des œufs et du bacon avec un mépris tout aussi marqué pour son taux de cholestérol.

— Si j'ai le gène, j'ai le gène, disait-il volontiers. En attendant, personne ne mettra ses pattes sur mon petit-déjeuner.

C'était un moment calme, avec peu de conversation, mais beaucoup de complicité. Tilly s'était bien intégrée à ces petits-déjeuners, heureuse de bavarder, de lire et de rester tranquillement là (même si Adéle devait reconnaître qu'il avait été agréable, ces derniers mois, de ne plus avoir à la presser chaque matin pour l'envoyer à l'école). Bientôt, Tilly serait de retour pour les vacances, et rien que cela serait un immense plaisir. Tout le monde pourrait se détendre et profiter de la compagnie des autres. Adéle n'avait pas été certaine de cette école lorsque Siobhan l'avait proposée, mais oui, elle devait bien admettre que vivre sans responsabilités, même pour une fille aussi raisonnable, avait été agréable. Tant que Tilly était heureuse, c'était l'essentiel. Et sur ce point, Adéle n'était pas encore entièrement convaincue.

Lors de leurs dernières conversations, Tilly avait été vive et enjouée, mais Adéle n'avait pas manqué de remarquer que certains noms avaient disparu de ses

propos : Risera, cette gentille fille à l'accent si charmant rencontrée le premier jour. Xoha, autre présence régulière. Tilly, pensa Adéle, semblait moins les mentionner qu'au début de l'année. Elle avait aussi été surprise que Tilly n'ait pas demandé si une amie pouvait venir passer les vacances. Elle avait laissé entendre — sans jamais le dire explicitement — que la maison en France était ouverte à quiconque Tilly souhaiterait inviter. Mais Tilly avait toujours éludé la proposition. Adéle porta sa tasse à ses lèvres. Peut-être n'était-ce que des détails. Peut-être Tilly avait-elle simplement été trop occupée par les examens et le reste pour socialiser. Peut-être qu'une visite d'amie serait évoquée maintenant qu'elle aurait plus de temps, et ils pourraient se réjouir d'une présence joyeuse pendant les vacances.

Cependant, la matinée paisible d'Adéle allait être brutalement interrompue. Tandis qu'elle sirotait son café, le canal de communication émit un léger carillon. En règle générale, Adéle ne prenait pas d'appels avant dix heures, et elle l'ignora d'abord. Mais le carillon insista.

— Je peux m'en occuper si tu veux, proposa Quinn avec obligeance.

Perturber la routine matinale d'Adéle pouvait la mettre d'humeur maussade pour le reste de la journée, et personne n'y gagnait — Quinn moins que quiconque.

— Non, non, finis ton poison, dit Adéle.

Elle se leva et alla vers le bureau. Lorsqu'elle lut le message, elle faillit s'effondrer sous le choc. Ô ciel miséricordieux, pensa-t-elle. Notre pire cauchemar… Tout ce que nous avons toujours craint qu'il arrive à l'une de mes chères filles. Et c'est en train d'arriver. Lentement, elle retourna à la table du petit-déjeuner et s'y laissa tomber lourdement.

Quinn n'eut qu'à voir son visage pour se lever d'un bond et venir vers elle.

— Adéle, mon amour, dit-il. Qui était-ce ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'était l'école, dit-elle. Sylvia a disparu.

— Disparu ?

— Elle n'est plus à l'école. Ils ne la trouvent pas…

Adéle leva vers lui des yeux pleins de larmes.

— Quinn, ils ne savent pas si elle a été enlevée…

Quinn jura violemment entre ses dents.

— D'accord, mon amour. Reste là. Je vais nous réserver un passage pour Talaris.

Il se dirigea vers la console de communication.

— Que fait l'école ? Est-ce que quelqu'un a réussi à joindre Siobhan ?

— L'école essaie de la contacter, répondit Adéle. Ils ont dit que la police locale avait déjà prévenu son équipe de sécurité…

Il y avait aussi la sécurité de Siobhan à considérer, bien sûr, et celle de la demi-sœur de Tilly. Si une fille avait été prise, l'autre pouvait également être en danger.

— D'accord, dit Quinn en organisant le voyage. Tain. Quelqu'un doit prévenir Iain.

Il jeta un regard à sa femme.

— Je m'en occupe ensuite.

— Béni sois-tu, Gabriel Quinn, dit Adéle. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Il revint l'embrasser doucement sur le front.

— Va faire ta valise, dit-il. Nous retrouverons notre fille. Je le sais.

Moins d'une demi-heure plus tard, ils étaient en route vers le spatioport. Personne n'avait encore réussi à joindre Siobhan, qui se trouvait en session fermée depuis tôt ce matin-là, mais la sœur de Tilly était en sécurité, bien protégée, même si, d'après tous les témoignages, elle était très bouleversée et terrifiée pour sa demi-sœur. Leur père était en route pour la rejoindre. Adéle raya cette inquiétude de sa liste avec reconnaissance.

Quinn, lui aussi, tentait de joindre Siobhan toutes les cinq minutes. Il avait également envoyé un message au Dorothy Garrod pour demander à Iain de les contacter dès que le vaisseau serait à portée. L'école leur transmettait régulièrement des mises à jour, même s'il n'y avait pas grand-chose à dire, sinon que la police locale mobilisait d'importants moyens et que les services de sécurité de la Fédération prêtaient main-forte. Une petite équipe était déjà en route vers Talaris. Une menace contre l'un des membres du Conseil de sécurité — si c'était bien cela — était une menace contre la sécurité de la Fédération elle-même.

— Merde, marmonna Quinn. Quel foutoir.

Adéle lui prit la main.

— J'imagine, dit-elle, que nous avons toujours su que cela pourrait arriver. C'est rassurant de voir à quelle vitesse tout le monde a réagi…

— J'imagine, répondit Quinn.

Le communicateur du véhicule terrestre émit un carillon. Le logo de la Fédération apparut à l'écran.

— Oh là là, murmura Adéle en se préparant à ce qui allait suivre.

— Sois courageuse, mon amour, dit Quinn en lui prenant la main.

Siobhan apparut à l'écran. Son visage était pâle et terrorisé, les yeux pleins de larmes.

— Maman…, dit-elle avant d'éclater en sanglots.

— Oh, Siobhan, ma chérie, dit Adéle, le cœur serré d'amour pour sa fille et envahi par le désir de tout arranger. Nous la retrouverons, chérie. Je te le promets.

* * * * *

Le Constance Markievicz, comme Tilly s'en rendit vite compte, était très différent de tout ce sur quoi elle avait jamais voyagé. Enfant d'une haute responsable de la Fédération, Tilly avait, dès son plus jeune âge, été habituée à des logements confortables et spacieux — à des suites plutôt qu'à de simples chambres. Une chambre pour elle, une pour sa mère, une pour sa demi-sœur si elle était avec elles, et un espace commun. Peut-être même un petit bureau séparé pour maman. Même sur les plus petits vaisseaux, ou dans les plus modestes locaux diplomatiques, il y avait

toujours eu un certain luxe. Et maintenant, Tilly découvrait comment vivait « l'autre moitié ».

Le vaisseau était ancien, un peu râpé sur les bords. Fonctionnel, sans fioritures. Les vaisseaux de la Fédération n'étaient pas exactement rococo, mais il y régnait toujours ce confort discret : quelques coussins par-ci par-là, beaucoup de fleurs fraîches ou de plantes — oh oui, beaucoup de cela. Mais ici, il y avait autre chose, une différence fondamentale qui rappelait à Tilly ce qu'était vraiment le voyage spatial. Les vaisseaux de la Fédération vous isolaient du vide. On pouvait, si on le voulait, passer tout le trajet à ignorer le fait qu'on voyageait entre les étoiles et les systèmes stellaires. Tout y était adouci, lissé. Sur ce vaisseau, en revanche, Tilly savait qu'elle n'oublierait pas qu'elle se trouvait à bord de quelque chose de construit pour avancer lourdement dans l'espace. Quelque chose d'assemblé, fabriqué, et entretenu avec un soin scrupuleux. Pour un autre type de personne, cela aurait pu être profondément angoissant. Mais Tilly, marchant dans le couloir à la recherche de sa cabine, trouvait l'intérieur du cargo étrangement apaisant. Elle se rendit compte qu'elle aimait voir comment les choses fonctionnaient. Tilly aimait comprendre les mécanismes. Cela lui donnait l'impression que, si quelque chose tournait mal, elle serait en mesure de le réparer.

Bon, le vaisseau ne sentait pas très bon — un mélange de carburant, de vieux thermides, d'odeurs de nourriture un peu particulières, sans parler de la bonne vieille sueur multispecies — mais, chose curieuse, rien de tout cela ne déclenchait ses allergies. Encore une grande différence, et fort agréable. Tilly avait perdu le compte du nombre de fois où elle était arrivée avec sa mère dans une cabine somptueuse ou une suite de pièces et avait dû se dépêcher de déplacer les vases de fleurs, les yeux larmoyants et le nez qui la démangeait. Ici, aucune chance de ça ! Personne ne faisait une crise d'asthme à cause de la sueur et du lubrifiant à l'ancienne.

Enfin, Tilly trouva sa cabine, nichée au bout d'un petit couloir juste à côté d'un modeste espace de détente et de repas. La cabine était une minuscule chambrée qui, réalisa-t-elle, était prévue pour accueillir quatre personnes. Deux piles de deux couchettes, une de chaque côté de la pièce, et pas beaucoup d'espace entre les deux. Impossible d'avoir quatre personnes debout sans que deux d'entre elles ne soient allongées, et même deux personnes debout à la fois auraient été à l'étroit. Chaque couchette était dotée d'un lourd rideau, de sorte qu'une fois couchée, on pouvait s'isoler un minimum pour avoir un peu d'intimité.

Tilly regarda autour d'elle avec nervosité. L'une des couchettes était déjà occupée, mais le rideau était tiré, et elle ne voyait pas son compagnon de voyage. Les trois autres couchettes étaient vides. Tilly vérifia laquelle était la sienne — de l'autre côté, heureusement, et en bas. Elle s'assit sur le lit. Ce n'était pas si mal. Pas pour quelques jours, le temps qu'il faudrait avant d'arriver à Oyseen. D'accord, la pièce était petite, et les murs plus crasseux qu'elle ne l'aurait souhaité, mais on ne pouvait pas tout avoir, et les draps étaient parfaitement propres. Elle fit rebondir légèrement le matelas. Il grinça.

De l'autre côté de la petite pièce, son compagnon de cabine remua dans sa couchette. Tilly retint son souffle, attendant de voir qui allait émerger, peu enthousiaste à l'idée de devoir faire la conversation — ce qui impliquerait de mentir. À son grand soulagement, la personne se retourna simplement, se cala à nouveau… puis se mit à ronfler.

Tilly leva les yeux au ciel. Ronfler ! Incroyable ! Elle se leva, se plaça au milieu de la pièce, les mains sur les hanches, et lança un regard noir vers la couchette occupée. Devait-elle lui donner un coup ? Franchement, elle n'avait vraiment pas de chance ! Elle avait fait tout ce chemin — littéralement piraté son chemin hors de l'école — pour se retrouver coincée avec un nouveau colocataire bruyant ! Elle fixa le rideau, essayant de le faire taire par la seule force de la volonté… Finalement, elle soupira et renonça. Ce n'était probablement pas une bonne idée de déranger quelqu'un. On ne savait jamais comment les gens réagiraient, et elle n'avait aucune envie d'attirer l'attention sur elle. En grognant, elle se contenta de pousser le sac et les vêtements de son compagnon un peu plus de leur côté. Elle plaça son propre sac sur la couchette au-dessus de la sienne et tira le lourd rideau, s'isolant.

Elle soupira et s'allongea. Le lit était un peu plus dur qu'elle ne l'aurait voulu, et il n'y avait qu'un seul oreiller. Elle eut du mal à se détendre. Son esprit tournait à toute allure, repassant tout ce qu'elle avait fait dans la journée, toutes les règles qu'elle avait enfreintes, tous les délits qu'elle avait commis. Tilly savait qu'elle carburait encore à l'adrénaline et qu'elle devrait essayer de dormir, mais une partie d'elle ne parvenait pas à se reposer, convaincue qu'elle n'irait pas plus loin. Elle était sûre que quelqu'un arriverait avant même que le vaisseau n'ait le temps de décoller, pour la ramener de force à l'école et lui infliger la remontrance d'une vie. Elle resta éveillée, attendant qu'on frappe à la porte.

Puis elle se rendit compte qu'elle s'était assoupie. Ce qui la réveilla fut le léger frémissement des moteurs qui se mettaient en marche, puis le vaisseau se mit en mouvement. Je l'ai fait ! pensa-t-elle avec ravissement. Je me suis échappée ! Elle ferma les yeux. Même en sachant qu'elle avait réellement quitté Talaris, il lui fallut un moment pour s'endormir. Les ronflements de l'autre côté de la pièce finirent par s'arrêter, mais alors Tilly commença à entendre un goutte-à-goutte dans la ventilation. Encore et encore : drip, drip, drip… Finalement, elle s'endormit, mais elle rêva de tambours, et d'arriver dernière à une course importante, alourdie par un énorme chapeau à pompons.

* * * * *

Au moment où le Constance Markievicz quitta le système de Talaris, les différentes équipes de sécurité affectées au cas de Tilly commençaient à se faire une idée plus claire de ce qui s'était passé cette nuit-là. Elles en arrivaient peu à peu à la conclusion qu'elles n'avaient pas affaire à un enlèvement, mais à une fugue.

Le premier indice avait été l'absence totale de la moindre preuve qu'un téléporteur avait été utilisé pour faire disparaître Tilly. Si cela n'excluait pas l'usage

d'un nouveau type de brouillage, cela orientait tout de même l'enquête vers l'hypothèse d'un départ « à l'ancienne ». En examinant plus finement les abords de l'école, on découvrit — chose inattendue — la disparition d'un vélo, ce qui déclencha un nouvel examen de toutes les images de sécurité, non seulement sur le périmètre de l'établissement, mais aussi plus loin. Jusqu'à un rayon d'un demi-kilomètre, rien d'intéressant. Mais une fois la zone élargie… soudain, une silhouette à bicyclette apparut comme sortie de nulle part : une forme sombre pédalant à toute allure, manifestement pressée de s'éloigner. Quelqu'un, semblait-il, avait trafiqué les capteurs pour afficher en boucle des images anciennes pendant un court laps de temps, sans doute afin de permettre la fuite.

— Tilly serait capable de faire ça ? demanda Stavath à voix basse à Keith.

— Je ne serais pas surprise, si elle avait décidé de le faire, répondit Keith.

Elle commençait à se sentir soulagée — tout en se préparant mentalement à infliger à Tilly la réprimande du siècle. Mais derrière ce mélange de soulagement et de colère se cachait une autre inquiétude : plus Tilly restait livrée à elle-même, plus il y avait de chances qu'elle se retrouve dans une situation qu'elle ne saurait pas gérer. Plus il y avait de risques que son identité soit révélée à quelqu'un qui en saisirait la valeur et tenterait d'en tirer profit. Tant que Tilly restait sur Talaris, tout irait bien. Mais si elle quittait la planète ? Si elle sortait de l'espace de la Fédération ? Keith savait que cela dépassait désormais son champ d'action immédiat. Leur priorité, à l'école, était d'éviter que les autres élèves — qui commençaient à se rendre compte que quelque chose d'inhabituel se produisait — ne paniquent. Les parents et tuteurs arrivaient pour récupérer les élèves avant les vacances, et le personnel était débordé, recevant chacun à tour de rôle, expliquant qu'il semblait qu'une élève soit partie sans autorisation, et s'efforçant de rassurer quant à la sécurité de l'établissement. Tilly avait-elle seulement pensé à tout cela ? se demanda Keith. Avait-elle envisagé le nombre de personnes que cela affecterait ? Elle en doutait. Tilly, lorsqu'elle se fixait un objectif, devenait étroitement — et cette fois-ci de façon catastrophique — focalisée.

Quelques techniciens de la police locale furent chargés de déterminer exactement comment Tilly avait pu quitter le campus sans déclencher la moindre alarme, et comment elle avait piraté les capteurs de sécurité. Pendant ce temps, l'attention se porta sur la question de sa destination possible. Une équipe de la Sécurité de la Fédération était désormais sur place : des agents expérimentés, qui se mirent rapidement à identifier les endroits que Tilly aurait pu atteindre dans le temps imparti. Des agents furent déployés dans les principales villes autour de Talaris, au cas où elle aurait pris un transport local. Et, bien sûr, avec le spatioport à proximité, il était toujours possible qu'elle ait cherché à aller plus loin encore. Un premier contrôle montra qu'elle n'était pas au spatioport, mais, entre-temps, les agents avaient identifié trois vaisseaux à bord desquels elle aurait pu voyager. Deux d'entre eux se dirigeaient vers des mondes de la Fédération, ce qui permit d'installer assez facilement des agents dans les spatioports concernés pour attendre leur arrivée et observer les débarquements. Le troisième vaisseau faisait route vers Oyseen, un

monde non affilié à la Fédération. Cela nécessita quelques négociations avec les autorités locales, mais, comme il était toujours judicieux d'entretenir de bonnes relations avec un voisin puissant, cela se régla sans difficulté. Pourtant, lorsque le Constance Markievicz arriva à Oyseen, personne correspondant au signalement de Tilly ne débarqua.

Les autres pistes commencèrent à s'épuiser. Tilly n'était pas non plus arrivée sur les deux mondes de la Fédération, et ces vaisseaux, enregistrés auprès de la Fédération, avaient rapidement vérifié leurs listes de passagers sans trouver personne correspondant à sa description. Aucun signalement dans les grands hubs de transport autour de Talaris. L'équipe de la Fédération retourna vers les autorités d'Oyseen et leur demanda de vérifier une nouvelle fois les passagers ayant quitté le Constance Markievicz. Il y eut un retard, lorsqu'un responsable local prit ombrage de l'insinuation qu'ils n'avaient pas fait correctement leur travail ; entre-temps, le vaisseau était reparti sans que l'on ait pu vérifier qui se trouvait encore à bord. Un message fut envoyé immédiatement au vaisseau, mais il ne sembla pas parvenir à destination, et celui-ci fut brièvement hors de portée.

On en était au troisième jour depuis le départ de Tilly de l'école. Tous ceux qui travaillaient à la retrouver étaient désormais convaincus qu'il s'agissait bien d'une fugue, et non d'un enlèvement, d'autant plus que les équipes techniques avaient pu démontrer comment elle avait probablement contourné les systèmes de sécurité. L'hypothèse la plus probable restait qu'elle ait embarqué sur le Constance Markievicz, mais ensuite l'incertitude dominait : était-elle descendue à Oyseen sans être repérée ? Ou avait-elle poursuivi sa route, s'enfonçant encore plus loin hors de l'espace — et de la protection — de la Fédération ?

Pendant ce temps, Adéle et Quinn se rapprochaient de Talaris. Stavath et son équipe consolaient les élèves inquiets et tentaient d'évaluer les dégâts causés à la réputation de l'école. Siobhan, coincée sur Terre et incapable d'agir, passait ses nuits dans une terreur insomniaque à imaginer le pire pour sa fille cadette. Et la capitaine du Dorothy Garrod reçut un message à l'attention de l'un de ses lieutenants jusque-là parmi les plus discrets, et dut accomplir la pénible tâche de le convoquer dans son bureau pour un entretien à voix basse.

* * * * *

Tilly se réveilla en ayant faim et en se demandant où elle pourrait trouver un petit-déjeuner. Elle imaginait bien qu'il devait y avoir des distributeurs de nourriture quelque part. N'était-elle pas passée devant une petite salle de repas en cherchant sa cabine ? Ce serait facile à retrouver. Elle s'étira d'abord, savourant ce qu'elle considérait comme son premier matin de liberté. Elle sourit pour elle-même. Finalement, les choses n'allaient pas si mal. Elle décida qu'elle explorerait le vaisseau et apprendrait à le connaître un peu avant son arrivée sur Oyseen, où elle débarquerait, prête pour la prochaine étape de son aventure.
Tu t'en sors bien, Tilly, se dit-elle. Vraiment bien. Tu peux y arriver. Tu vas t'en sortir.

Elle tendit l'oreille, mais n'entendit aucun mouvement. En tout cas, il n'y avait pas de ronflements ! Elle entrouvrit légèrement la couverture de sa couchette, juste assez pour jeter un coup d'œil dans la cabine. Il n'y avait personne. Parfait. Elle pourrait se lever et s'habiller tranquillement, sans témoin. Elle se glissa hors de la couchette et dans l'étroit espace entre les lits superposés. Puis elle fronça les sourcils. C'était étrange. L'autre couchette était ouverte, et son compagnon de voyage, quel qu'il ait été, avait emporté son sac et ses vêtements. Le lit avait été dégagé, les couvertures soigneusement pliées, l'oreiller posé dessus.
Tiens. Pourquoi quelqu'un ferait ça ?

— Record personnel pour faire fuir un colocataire, dit Tilly avec une certaine amertume.

Enfin… tant pis. Ce serait bien plus agréable d'avoir la cabine pour elle seule pendant les deux jours suivants. Aucun risque d'être entraînée dans des conversations délicates, de devoir se souvenir de l'histoire qu'elle racontait. Elle pourrait se faire discrète, poursuivre son voyage et réfléchir à ce qu'elle ferait une fois arrivée sur Oyseen… Tilly s'étira de nouveau et tendit la main vers la couchette du haut pour attraper son sac.

Il n'y était pas.

— Hein ? fit Tilly.

Elle se mit sur la pointe des pieds pour vérifier, mais le sac n'était vraiment pas là. Déconcertée, elle regarda autour d'elle. Elle pensa, un peu coupable, à la façon dont elle avait déplacé le sac et les affaires de son compagnon la veille. Peut-être était-ce une vengeance. Mais où aurait-il pu le mettre ? Il n'y avait absolument aucun espace ici. Pas de placards, pas d'armoires, juste quatre couchettes. Quatre couchettes vides. Son sac n'était sur aucune d'elles. Une première vague de panique, glacée, lui remonta dans la poitrine.

— D'accord, dit-elle. On vérifie partout d'abord.

Elle le fit. Puis elle recommença. Puis une troisième fois, pour être sûre. Cela ne prit que quelques minutes, la cabine étant ridiculement petite. On pouvait se tenir au milieu et voir tout l'espace, et en faisant cela, il devint évident que son sac n'était nulle part. Son sac — celui qui contenait son identité, son argent de rechange, ses vêtements et ses affaires personnelles — avait bel et bien disparu.

Tilly se laissa tomber sur sa couchette.

— Je n'ai vraiment pas de chance avec les colocataires, dit-elle en enfouissant son visage dans ses mains.

Elle sentit la panique monter et s'obligea fermement à s'arrêter.

— D'accord, dit-elle. Réflexion constructive. Qu'est-ce que tu peux faire ?

Pas grand-chose, conclut-elle très vite. Elle ne pouvait évidemment pas identifier l'autre personne — elle ne l'avait jamais vue. Elle l'avait seulement entendue, et elle doutait de pouvoir reconnaître quelqu'un à ses ronflements. Mais peut-être existait-il un registre, un moyen de savoir qui avait été assigné à cette cabine avec elle. Sur le mur se trouvait une petite ardoise de communication et de données. Tilly la décrocha de son support, l'alluma et se rassit sur le lit. Elle trouva le manifeste du

vaisseau. Elle consulta la liste des passagers et découvrit qu'elle était la seule personne officiellement enregistrée pour cette cabine. Son cœur se serra. L'évidence de l'arnaque s'imposait à elle. Monter à bord d'un vaisseau. Repérer les cabines à occupation simple. Se cacher dans l'une des couchettes. Attendre que l'autre passager soit profondément endormi. Puis se servir tranquillement de tout ce qu'avait laissé traîner une adolescente stupide, confiante et trop choyée, qui n'aurait jamais dû être aussi naïve, mais qui n'avait jusque-là voyagé que sur des vaisseaux ultra-sécurisés de la Fédération, conçus pour satisfaire le moindre de ses caprices…
Oui, pensa Tilly. Elle s'était fait avoir, complètement, et, franchement, elle l'avait bien mérité.

Elle se mordit la lèvre et se demanda quoi faire ensuite. Ce sac contenait tout… Sans son ID, elle ne pourrait pas débarquer discrètement à Oyseen comme elle l'avait prévu. Il y aurait des questions, des vérifications, et Tilly ne se faisait aucune illusion : la fausse pièce d'identité qu'elle avait bricolée ne résisterait pas à un contrôle sérieux. Et chercher à se procurer de faux papiers était le moyen le plus rapide de révéler sa véritable identité. Et ensuite… ?
Soudain, l'ampleur de ce qu'elle avait fait la frappa de plein fouet. Elle consulta le chronomètre sur l'ardoise. Plus de vingt heures s'étaient écoulées depuis son départ de l'école. Son absence devait forcément avoir été remarquée. Le petit-déjeuner serait terminé, l'appel du matin aurait eu lieu. Ms. Keith serait sur le pied de guerre, et rien n'échappait jamais à Ms. Keith. Il y aurait une alerte de sécurité massive, peut-être même des craintes d'enlèvement… Tilly connaissait la procédure. Black-out médiatique, mais une activité fébrile en coulisses. Maman serait au courant. Granna et Quinn aussi. Peut-être même Papa…
Qu'étaient-ils en train de penser ?

Assise seule dans sa cabine, ses pensées dérivant vers sa famille, le courage de Tilly vacilla sérieusement. Ça devient beaucoup plus compliqué que prévu, pensa-t-elle. L'idée était de reprendre le contrôle, de prendre sa vie en main pour une fois, de s'échapper de tout ce stress, de toute cette pression et de ce mal-être, et d'être seule. Mais maintenant ? Tout lui échappait.
Qu'est-ce que je dois faire ? pensa-t-elle, les doigts crispés d'angoisse. Quelle est la meilleure chose à faire ?

Elle savait, au fond d'elle-même, ce qu'était la chose responsable à faire. Les gens devaient être terrifiés à l'idée qu'elle soit en danger. Ce que Tilly devrait faire, c'était s'adresser à l'équipage du vaisseau, expliquer qui elle était et ce qui se passait, et leur demander de l'aide. Leur demander d'envoyer un message à Talaris pour signaler où elle se trouvait et qu'elle était en sécurité, puis de prévenir le consulat de la Fédération sur Oyseen afin que quelqu'un vienne l'accueillir à l'arrivée. C'était la meilleure solution. La plus raisonnable.

Mais… elle savait qu'elle ne le ferait pas. Elle ne pouvait pas.
Pas parce qu'elle ne pouvait pas affronter le scandale, les disputes, la réprimande monumentale qui s'ensuivrait (et qu'au fond d'elle-même elle savait mériter). Elle n'allait pas demander de l'aide parce qu'elle refusait d'admettre qu'elle avait échoué.

Elle ne supportait pas l'idée de devoir raconter cette histoire. De devoir expliquer à tout le monde comment elle avait embarqué sur un cargo et s'était fait voler son sac en… quoi, quelques minutes à peine. Elle savait exactement ce qui se passerait ensuite. Une fois le choc passé, une fois que chacun aurait dit ce qu'il pensait d'elle, toute l'affaire deviendrait une blague familiale. La pauvre Sylvia, partie en fugue et obligée d'appeler sa mère dès le lendemain pour qu'on vienne la sauver. Elle deviendrait la risée de tous. Même Granna, même Quinn — une fois leur inquiétude dissipée — finiraient par en rire.

Tilly se serra contre elle-même.

— Je refuse ça, murmura-t-elle. Je ne vais pas rentrer juste pour que tout le monde se moque de moi. Je vais m'en sortir. Et je rentrerai selon mes conditions — ou pas du tout.

Et ce fut tout. Décision prise.

À bien des égards, c'était la voie de la moindre résistance. Elle n'avait qu'à rester où elle était. Alors elle le fit. Elle resta dans la cabine. Elle pirata le manifeste et déclara sa cabine hors service. Elle s'allongea sur sa couchette avec l'ardoise de données, trouva des jeux de mots et y joua avec acharnement, de façon férocement compétitive. Elle suivit obsessionnellement la trajectoire du vaisseau, comptant les heures jusqu'à l'arrivée sur Oyseen. Pendant toute la durée de l'escale, elle se cacha dans sa couchette, la porte de la cabine verrouillée, les lumières éteintes. Elle resta là, avec pour seule compagnie la faible lueur de l'ardoise.

Et elle écouta le goutte-à-goutte dans le système de ventilation.

Plic… Plic… Plic…

Plic… Plic… Plic…

Chapitre VI

Le Con Markievicz suivait le même itinéraire, autour de trois douzaines de mondes répartis sur deux douzaines de systèmes, depuis près de trente ans, et Salla Mannin en était l'ingénieure depuis presque tout ce temps. Mois après mois, planète après planète, un voyage d'un an qui la menait à l'intérieur et à l'extérieur de l'espace de la Fédération, pour toujours revenir à son point de départ. Les capitaines allaient et venaient, mais Salla restait, reine de son propre petit pays, en sécurité dans la certitude que personne ne connaissait le vaisseau aussi bien qu'elle. Elle regardait les mondes qu'elle visitait changer, et parfois revenir à leur état antérieur, puis le vaisseau repartait vers un autre monde encore, à la fois familier et étrange. Elle ne se liait jamais trop, ne ressentait jamais l'envie de s'installer. Ce mode de vie lui convenait. Salla n'avait jamais été du genre à aspirer à l'aventure.

Son monde natal, Leyta, bien au-delà de l'espace de la Fédération, était ravagé par les conflits depuis plus d'un siècle, presque assez longtemps pour que les raisons mêmes de ces troubles commencent à s'oublier — même si de nouvelles rancunes naissaient facilement et exigeaient des représailles immédiates. Les gens ordinaires, comme Salla, luttaient pour y survivre. Parfois, la guerre vous épargnait pendant un temps — trois ans, cinq ans — et l'on se laissait bercer par l'illusion qu'une vie quelconque pouvait y être menée. Mais elle revenait toujours, comme un virus resté en sommeil qu'on ne pouvait pas détruire. On reconstruisait un petit foyer à partir des fragments du précédent, mais cela ne durait jamais. À seize ans, Salla quitta Leyta pour ne jamais y revenir.

Tout ce qu'elle avait voulu, toutes ces années auparavant, lorsqu'elle avait quitté son monde natal, c'était un endroit où vivre en paix, un lieu où elle pourrait aller et créer un mode de vie au rythme tranquille. La guerre, le drame, les conflits — elle n'en voulait plus. Elle voulait le calme. Elle voulait une existence stable.

Lorsqu'elle quitta Leyta pour la première fois, elle voyagea beaucoup, sautant de monde en monde, apprenant son métier auprès de quiconque voulait bien l'enseigner, puis l'exerçant avec un succès croissant. À mesure qu'elle se forgeait une réputation de compétence et d'excellence, elle commença à constituer des réserves et à créer un réseau de compagnons de route. D'autres, dotés de compétences semblables aux siennes, parfois avec des spécialités différentes, voyageant et cherchant du travail. Beaucoup d'entre eux étaient des réfugiés, comme elle, venus de Leyta ou d'autres mondes aux problèmes similaires. Une confédération d'exilés. Grâce à cette compréhension particulière, jamais formulée à voix haute, ils n'étaient pas en concurrence, mais se tenaient mutuellement informés. Entraide. Ils se prévenaient

lorsqu'ils entendaient parler de vaisseaux ayant besoin de personnes aux compétences spécifiques. Ils se transmettaient les opportunités et les postes vacants. Ils partageaient leur expertise et leurs conseils, se tenant au courant des nouveaux développements. Étant donné leurs parcours, peu d'entre eux avaient bénéficié d'une véritable formation scolaire, et ils se la procuraient donc aussi entre eux.

Ce n'était pas une mauvaise façon de vivre, du moins au début, et c'était mieux que ce qu'elle avait laissé derrière elle, mais après cinq ou six années à passer d'un vaisseau à l'autre, Salla sut que ses jours d'errance touchaient à leur fin. Elle était lasse de bouger sans cesse, d'apprendre de nouveaux vaisseaux et leurs habitudes, de découvrir de nouvelles personnes (toujours la tâche la plus difficile). Elle voulait autre chose.

Son réseau répondit à l'appel. L'un de ses camarades l'informa d'un poste qui venait de se libérer brusquement sur un nouveau cargo, engagé à mi-parcours sur une nouvelle route. L'ingénieur qu'ils avaient engagé était tombé malade soudainement et repartait à la retraite sur son monde natal. Salla était sur place, fit la démonstration de ses compétences en réparant un système secondaire de navigation capricieux, et fut engagée en quelques minutes. Et elle y était restée depuis lors, effectuant cette tournée à travers ces systèmes, tandis que les équipages allaient et venaient, et que le vaisseau et elle vieillissaient ensemble.

Ces temps-ci, Salla connaissait les douleurs et les faiblesses du vaisseau aussi bien que les siennes. Elle savait ce qui pouvait être réparé et ce qu'il fallait simplement supporter. Elle n'était pas sentimentale à propos du vaisseau : le sentimentalisme n'avait pas sa place dans un métier aussi pratique que le sien. Elle ne lui donnait donc pas de surnoms, ne prétendait pas qu'il était un enfant, un amant ou un ami, mais il n'y avait rien dans l'univers que Salla connût aussi bien que le Con. Elle connaissait ses claquements et ses gémissements ; elle savait comment il sonnait quand tout allait bien, et comment il sonnait quand quelque chose n'allait pas. Elle savait quelles cloisons frapper, et avec quelle force, et quelles réparations rapides effectuer, fruits d'une longue expérience.

Dans l'ensemble, Salla était plus que satisfaite de son sort. De temps à autre, il y avait eu des périodes difficiles, lorsque le Con était tombé entre les mains d'idiots, certains ayant failli pousser Salla au départ. Mais elle les avait tous survécus. Et la bonne nouvelle, c'était que le capitaine actuel était correct, pour un capitaine. Maris dirigeait le navire depuis trois ans maintenant — non, presque quatre ! Comme le temps passait vite. Compétente et de bonne humeur, Maris travaillait avec son équipe plutôt que contre elle, et c'était là quelque chose dont il fallait être reconnaissant. Salla aurait aimé que Maris soit un peu moins parcimonieuse, mais en même temps elle comprenait que l'achat d'un vaisseau et d'une route comme ceux-ci impliquait de lourdes dettes, et que la capitaine ne voulait pas jeter l'argent par les hublots quand l'objectif même était d'en gagner un peu.

Cela dit, avec ces vieux rafiots, on en avait pour son argent, et parfois il fallait dépenser davantage maintenant que ce que l'on aurait souhaité, afin d'éviter de payer plus tard. Salla ne défendait pas souvent sa cause, mais lorsqu'elle le faisait, elle était

inflexible. Dans l'ensemble, l'ingénieure et la capitaine se comprenaient plutôt bien et s'entendaient parfaitement. Ce n'était qu'occasionnellement que la capitaine regardait Salla, soupirait, et disait :

— Tu sais quand même qui est le chef ici ?

Salla souriait et hochait la tête. Elle le savait parfaitement.

Mais rien ne dure éternellement. Le Con avait peut-être encore une dizaine d'années devant lui, mais Salla ne pensait pas être là pour voir les derniers jours du vaisseau. Elle ne le souhaitait pas ; elle avait bien gagné ce droit à un peu de sentimentalisme. Salla savait que ses jours à bord entraient dans leur phase finale. Elle se rendait compte qu'elle était souvent fatiguée, ces temps-ci. Elle ne pouvait plus fournir les mêmes heures qu'autrefois. Elle n'arrivait plus tout à fait à faire tout ce qu'elle aurait voulu. De petites choses restaient non réparées. Le Con méritait mieux — non, il lui faudrait mieux encore, s'il devait durer aussi longtemps que possible.

Salla n'avait pas peur de la retraite. Elle et une amie, une autre ingénieure avec laquelle elle avait travaillé dans les premières années, quand elles débutaient toutes les deux, avaient acheté ensemble une petite maison dans une bourgade tranquille d'une province paisible sur Talaris. Il leur restait encore quelques années pour garnir leur bas de laine, puis, disait Salla, elles rangeraient définitivement leurs clés et leurs clés à molette. En attendant, Salla se contentait de parcourir le vaisseau qui avait été son foyer pendant si longtemps, de passer ses journées à aller d'une extrémité du Con à l'autre, effectuant ses rondes, réalisant ses réparations, ajoutant des éléments à sa liste. Elle savait que, parfois, elle frustrait Maris, qui était jeune et débutait tout juste, et qui aurait peut-être préféré quelqu'un avec un peu plus de dynamisme. Mais Salla connaissait sa valeur — et elle savait que Maris la connaissait aussi.

Ainsi, Salla était à peu près certaine que quelque chose n'allait pas. Ce qu'elle ne savait pas encore, c'était quoi. Elle n'en parla pas lors des réunions d'équipage qui avaient lieu chaque matin, car elle savait déjà que le reste de l'équipage la trouvait — eh bien, peut-être un peu excentrique ? Ils semblaient tous si jeunes, ces capitaines et ces officiers du XXI^{e} siècle, et toujours pressés, et ils n'étaient pas toujours patients avec une ingénieure âgée, lente dans ses déplacements, qui n'avait, à leur connaissance, jamais été plus loin que les parois de ce vaisseau. C'était parfois amusant, songeait Salla, de repenser aux expériences de sa jeunesse. Ces jeunes gens penseraient peut-être différemment s'ils connaissaient la Longue Guerre qu'elle avait laissée derrière elle, les bâtiments brisés et les familles détruites, la tristesse et le désespoir. Ils auraient peut-être aimé entendre ses récits sur les mondes qu'elle avait vus, les vaisseaux sur lesquels elle avait voyagé. Ou peut-être n'en auraient-ils pas cru un mot. De toute façon, cela n'avait pas d'importance.

Mais Salla connaissait son vaisseau, et elle savait que quelque chose n'allait pas, et quand elle découvrirait de quoi il s'agissait, elle obtiendrait toute l'aide nécessaire — ou, mieux encore, réglerait le problème sans en parler à qui que ce soit.

D'une part, il y avait eu une activité étrange autour des banques de données. Elle avait d'abord pensé que c'était peut-être l'un des gamins montés à bord cette fois-ci sur Talaris, qui s'amusait un peu trop. Quelques questions posées avec soin et

une poignée de sucreries mirent fin à cette hypothèse, et les dissuadèrent aussi d'essayer de pirater les distributeurs de nourriture. Elle avait également la curieuse impression que le manifeste du vaisseau n'était pas tout à fait correct. Cela demanda un peu de temps à vérifier, en recoupant les noms, les points d'embarquement, et ainsi de suite. Mais non — tous ceux qui étaient censés être à bord y étaient ; tous ceux qui étaient descendus à Oyseen ou qui devaient monter à Zymne n'y étaient pas. Elle alla même jusqu'à faire un comptage des personnes pendant ses rondes, cochant chacun une à une, et les chiffres étaient parfaitement justes. Malgré tout, elle ne parvenait pas à se défaire du sentiment que quelque chose se tramait. Quelque chose n'allait pas, et elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Peut-être que c'est moi, pensa Salla. Peut-être que c'est fini. C'est plus tôt que je ne l'imaginais. Mais peut-être qu'il est temps de dire au revoir, Con…

Mais elle savait que ses instincts étaient toujours fiables, même si son allure était plus lente ces jours-ci. Elle savait qu'elle finirait par découvrir le fin mot de l'histoire.

Elle avait raison de faire confiance à son instinct. Deux jours après avoir quitté Oyseen, quelque chose se produisit qui inquiéta réellement Salla. Quelque chose, dans le vaisseau, avait changé. Rien de majeur, rien qui, dans l'ensemble des choses, aurait affecté qui que ce soit, ou même été remarqué par quelqu'un d'autre qu'une ingénieure forte de trente ans d'expérience sur un petit cargo. Non, ce n'était pas ce qui avait changé qui troublait Salla. C'était le fait que quelque chose ait changé — sans son intervention et sans sa permission. Elle ne savait pas comment, elle ne savait pas pourquoi, et c'était insupportable. C'était quelque chose qu'il fallait arrêter.

Silencieusement, discrètement, et à l'insu de tous sauf d'elle-même, Salla Mannin entra en guerre.

* * * * *

Peut-être que si les quelques dizaines de personnes qui avaient été le plus directement importunées par l'aventure de Tilly avaient pu la voir, misérable, coincée dans une cabine dont le système de ventilation dégoulinait, elles se seraient senties légèrement vengées. On n'aurait pas pu imaginer un moyen plus efficace de tourmenter la pauvre Tilly que de la confiner dans une petite pièce avec, en fond sonore, un bruit persistant qui martelait sans relâche. Et coincée, elle l'était bel et bien. Pendant le cycle diurne, elle n'osait pas sortir de la cabine, de peur d'être découverte, et tout ce temps-là, la ventilation continuait de goutter. Cela l'empêchait de dormir et, quand elle parvenait malgré tout à s'assoupir, elle entendait un incessant drip, drip, drip, qui se mélangeait à des rêves confus où quelqu'un frappait à la porte, où quelqu'un ouvrait la cabine pour la découvrir et l'entraîner afin qu'elle fasse face à sa mère.

Le problème, c'est que Tilly n'avait vraiment rien d'autre à faire que d'écouter ce maudit goutte-à-goutte. La tablette de données offrait une quantité limitée de lecture (elle dominait désormais assez solidement les jeux de mots) et, de toute

façon, elle craignait que trop d'interactions n'amènent quelqu'un à examiner toute l'activité provenant de ces quartiers supposés vides. Elle essayait de dormir, mais entre le goutte-à-goutte et l'angoisse d'être découverte, elle ne parvenait à grappiller qu'une heure par-ci par-là. Il n'y avait donc aucune échappatoire par le sommeil. Et puis elle commençait à avoir faim, très faim, et il n'y avait rien à manger, puisque tous les distributeurs de nourriture étaient à l'extérieur. En résumé, Tilly passa une journée exécrable, allongée sur le lit, maudissant sa malchance et souhaitant désespérément que, d'une manière ou d'une autre, ce goutte-à-goutte s'arrête. Beaucoup de gens auraient éprouvé une certaine satisfaction en le sachant.

Lorsque le cycle nocturne du vaisseau se déclencha enfin, Tilly resta encore une heure allongée, s'efforçant d'être patiente. Finalement, elle n'y tint plus. Il fallait qu'elle trouve quelque chose à manger. Elle prit une profonde inspiration, ouvrit la porte de la cabine et passa la tête dehors. Personne en vue. Tout était calme ; tout était sombre. Elle sortit doucement de la cabine et descendit le couloir, où elle trouva un distributeur de nourriture dans une petite zone commune. Le distributeur émit des bruits assez épouvantables (Mon Dieu, pensa-t-elle, ce vaisseau ! Quel tas de boulons ! Est-ce que quelqu'un s'occupe des choses, ici ?), mais elle réussit tout de même à se préparer un repas tout à fait correct, sans réveiller personne. Elle retourna en hâte dans sa cabine, où elle dévora ses provisions. Cela améliora énormément son humeur : elle se sentit un peu mieux ensuite, comme si son aventure avait retrouvé un nouveau souffle — ou, du moins, comme si elle pouvait tenir encore un peu. Mais il n'y avait toujours rien à faire. Elle ne pouvait guère sortir pour débarrasser sa vaisselle, alors elle la posa sur la couchette d'en face. Puis elle enfouit la tête sous son oreiller et tenta de dormir malgré le martèlement du drip-drip. C'était pire, bien pire, que n'importe quel ronflement. Tilly fixa l'obscurité.

Pourquoi est-ce que je n'ai jamais droit à un répit ?

Ce fut sa pensée dominante pendant la majeure partie de la journée suivante, la plus misérable jusqu'alors. Elle passa la journée recroquevillée sur le lit, les bras serrés autour d'un oreiller, à penser à quel point cette aventure tournait mal et à tous les ennuis qui l'attendaient si elle se faisait prendre. Mais, finalement, l'optimisme naturel de Tilly, sa remarquable capacité à ne pas se laisser écraser mais à rebondir, finit par reprendre le dessus. Elle n'était tout simplement pas le genre de personne à rester là à ruminer sur la dureté de la vie. Elle aimait être en mouvement, agir — ce qui la rendait d'ailleurs très semblable à sa mère (et ce qui l'avait, bien sûr, mise dans ce pétrin au départ). Quoi qu'il en soit, se dit-elle, il faut tirer le meilleur parti des choses. Et pour cela, il fallait faire quelque chose — n'importe quoi ! — pour améliorer sa situation.

Ainsi, en milieu d'après-midi, morte d'ennui et plus affamée qu'elle ne l'avait jamais été de toute sa vie, Tilly roula hors du lit, se plaça au milieu de la minuscule cabine, leva le poing et déclara :

— D'accord, goutte-à-goutte. J'ai été patiente, mais tu es allé trop loin. Maintenant, Sylvia Tilly s'occupe de toi.

Quiconque l'aurait observée pendant les dix ou quinze minutes suivantes aurait assisté au spectacle de Tilly arpentant le minuscule espace, l'oreille collée au mur, essayant de localiser précisément l'origine de la fuite. Lorsqu'elle la trouva, elle poussa un petit cri de triomphe et se mit au travail. Elle avait encore un couteau de son repas du soir, qu'elle utilisa comme outil de fortune, attaquant le panneau et le décrochant du mur. Puis elle fouilla à l'intérieur. Elle comprit très vite où se situait le problème et de quoi il s'agissait. Cela n'aurait vraiment pas pu être plus trivial. Un raccord s'était desserré.

Tilly contempla la chose avec stupéfaction. Bon sang, ce n'est que ça ? Je peux réparer ça en un rien de temps ! Puis elle fronça les sourcils, pinça les lèvres et secoua la tête. Quelqu'un aurait dû s'en occuper depuis longtemps.

— Quelle organisation font-ils donc tourner ici ? se dit-elle à voix haute. La personne responsable de la maintenance, franchement, ce n'est pas sérieux. Vous ne savez donc pas qu'il existe des réglementations sur les niveaux sonores dans les espaces résidentiels, y compris les quartiers d'habitation des vaisseaux ? Je veux dire, je sais bien que ce n'est pas un vaisseau de la Fédération, mais il fait escale sur des mondes de la Fédération, et vous feriez mieux de croire que vous êtes soumis à ces règles autant que tout le monde…

Tilly découvrait que se parler à soi-même à voix haute atténuait le sentiment de solitude. Elle remit le panneau en place, par mesure de sécurité.

— Bâclé, murmura-t-elle en secouant la tête. Eh bien, ce n'est pas acceptable. Je ne supporterai plus ça !

Tilly n'était peut-être pas très juste envers Salla, qui, avec un personnel réduit à une seule personne — elle-même —, luttait sans cesse contre une liste de tâches plus longue que le vaisseau lui-même. Habituée aux vaisseaux de la Fédération au fonctionnement fluide, Tilly n'était pas non plus très au fait de la manière dont d'autres devaient bricoler des solutions avec les moyens du bord, rapidement et dans les limites du budget, tout en risquant leur vie dans l'environnement hostile de l'espace. Tilly avait trouvé le problème ; maintenant, elle voulait mettre en œuvre sa solution. De préférence avant que le goutte-à-goutte ne la rende complètement folle.

Une fois encore, elle n'osa pas sortir de ses quartiers avant le début du cycle nocturne. Mais son succès à localiser la fuite l'avait rendue plus audacieuse. Cette fois-ci, elle s'aventura plus loin dans le vaisseau, le long d'un autre couloir partant de la petite salle commune, jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait : une trousse de maintenance fixée au mur. Elle la prit — ainsi que de quoi dîner — et retourna dans sa cabine. Elle décida d'attendre le matin pour réparer la fuite : ce serait quelque chose à attendre avec impatience, quelque chose pour occuper la journée suivante. Mais cela ne perturba pas son sommeil cette nuit-là. Elle s'allongea dans l'obscurité et esquissa un sourire sombre.

— Goutte-à-goutte, dit-elle, tes jours sont comptés. Sylvia Tilly est SUR ton dos.

Lorsqu'elle se réveilla, en plein cycle diurne, elle se mit immédiatement au travail. Elle resserra rapidement le raccord, puis remarqua quelques autres petites

réparations à effectuer, et s'en occupa aussi. Tandis qu'elle bricolait, Tilly sentit sa respiration devenir plus ample et ses épaules se détendre. Il y avait quelque chose d'incroyablement apaisant dans ce genre de travail routinier ; quelque chose de très particulier dans le fait de travailler de ses mains. À l'école, tant de choses étaient si… cérébrales. Elle ne voulait pas dire qu'elle avait des difficultés — loin de là —, mais les études tendaient souvent vers l'abstrait. Langues, stratégie, tactique, théories politiques. Tout cela était très bien, mais Tilly était d'avis qu'il n'y avait pas assez de travail manuel, pas assez de résolution des problèmes par le corps. Et cela faisait que l'on se retrouvait déconnecté du monde. Des choses comme celle-ci vous rappelaient que vous étiez relié à quelque chose de plus grand que vous-même. C'était pour cela qu'elle aimait tant l'astromycologie, bien sûr. Tout y était lié. On n'y était ni déplacé ni seul.

Drôle comme elle avait peu pensé à l'école ces derniers jours. Là-bas, tout semblait si important — l'aviron, les clubs, la situation avec Risera — et maintenant qu'elle s'en était éloignée, c'était comme si son sens des proportions revenait. Ce n'était pas une bonne idée, conclut-elle, de mettre des gens dans un environnement aussi petit et fermé. Certes, cela les rendait concentrés et efficaces — principalement parce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que les tâches qu'on leur assignait. Les prisonniers ne finissaient-ils pas par adopter les mœurs de leurs geôliers ? Elle avait lu quelque chose à ce sujet dans un de ses cours de psychologie. Eh bien, Tilly s'était échappée de prison, maintenant, et elle n'en avait plus rien à faire de ces stupides sommets simulés, des journées sportives et des affiches de clubs. Elle avait mieux à faire de son temps. Starfleet, c'était encore autre chose. Tous ces gens enfermés sur leurs vaisseaux, à suivre des règlements et à obéir aux ordres, sans aucune influence extérieure pour leur dire à quel point tout cela était étrange. Pas étonnant que Papa ait craqué. Quand on y pensait, Starfleet ressemblait presque à une sorte de secte.

Il n'y avait plus rien à réparer. Tilly referma le panneau et se plaça au milieu de la pièce, les mains sur les hanches, et écouta.

Rien. Enfin le silence. La paix. Le bonheur.

— Je l'ai fait, murmura Tilly à la pièce silencieuse, tandis qu'un sourire se dessinait sur ses lèvres. Je l'ai fait.

Elle serra le poing et frappa l'air : la reine de l'espace infini.

* * * * *

Salla se tenait dans la petite cabine et regardait autour d'elle. Elle avait été certaine de trouver quelqu'un ici. Mais la pièce était vide, exactement comme elle devait l'être. Il y avait eu un passager seul dans cette cabine depuis Talaris, un gamin en route vers Oyseen, et qui en était vraisemblablement descendu là-bas. Les quatre couchettes étaient soigneusement faites, attendant leurs prochains occupants, comme il se devait. Aucun signe d'effets personnels : pas de sacs, pas de vêtements, aucun de ces petits objets et bricoles que les gens accumulent inévitablement et qu'ils

aiment laisser traîner, même dans le logement le plus temporaire, pour se donner l'impression d'être chez eux.

Et pourtant… Et pourtant.

Lentement, Salla se hissa jusqu'au mur. Elle ouvrit sa trousse, fouilla pour trouver une clé, et arracha le panneau du mur. Quiconque regardait Salla travailler était toujours un peu surpris de voir la grande femme, presque somnolente, passer brusquement à l'action. Une fois le panneau retiré, Salla jeta un coup d'œil à l'intérieur. Au bout d'un moment, elle hocha la tête avec approbation. Quiconque avait réparé ça avait fait du très bon travail. Du travail net. Rien n'était resté de travers. Et la personne avait aussi arrangé deux ou trois autres choses, des détails que Salla n'aurait pas eu l'occasion de traiter avant longtemps — si jamais. Salla ne distribuait pas les compliments à la légère, mais elle était juste. Elle savait qu'elle n'aurait pas pu faire mieux elle-même.

Et pourtant…

Salla remit le panneau en place et le revissa. Le problème, c'est qu'on ne pouvait pas laisser quelqu'un se promener dans le vaisseau pour réparer des choses, n'est-ce pas ? Elle ne pensait pas cela par territorialité : Salla n'était pas vraiment de ce genre, malgré l'impression qu'elle donnait aux capitaines successifs — l'idée que, d'une manière indéfinissable, c'était son vaisseau à elle plutôt que le leur. Tout cela n'était que propagande, au fond : une façon de s'assurer d'obtenir les ressources dont elle avait besoin, au moment où elle en avait besoin, sans se laisser marcher dessus entre-temps. Le Con n'était pas le vaisseau de Salla. Non : les préoccupations de Salla étaient, d'ordinaire, bien plus pratiques.

Parce que, certes, on pouvait décider de réparer un système de ventilation défectueux (et les seigneurs de Leyta savaient que, si quelqu'un utilisait seulement cette cabine, ce goutte-à-goutte devait leur rendre fou), mais on ne savait jamais ce qui se jouait derrière. Les vaisseaux étaient des systèmes complexes. Ils avaient besoin de quelqu'un qui en ait une vue d'ensemble. Peut-être que cette fuite n'avait pas été réparée parce que la réparer déclencherait autre chose, quelque chose de plus critique pour maintenir la vie à bord de ce petit bâtiment. Donc, non, ce n'était pas que Salla n'aimait pas que quelqu'un ait fait quelque chose à sa place — ces jours-ci, un coup de main ne lui aurait pas fait de mal. Ce qui l'ennuyait, c'est que, aussi bon fût le travail, la personne qui l'avait fait n'avait aucune idée réelle de ce qu'implique l'entretien d'un vaisseau. Et ça ? Ça, Salla ne pouvait pas l'accepter.

Elle réfléchit un moment : était-ce l'instant d'aller voir Maris et de lui parler de ses soupçons ? Mais, encore une fois, elle savait qu'elle n'avait rien de concret à lui dire. Alors quoi : un goutte-à-goutte n'était plus là alors qu'il y était avant ? Maris éclaterait de rire. Ces choses-là se réparent toutes seules, parfois, non ? Eh bien, oui, Salla admettrait que ça arrive… mais les gouttes n'ouvrent pas des panneaux pour faire un petit rangement pendant qu'elles sont occupées à se « réparer toutes seules ». Malgré tout, Salla pouvait déjà imaginer la conversation. Maris hocherait la tête et écouterait, poliment, mais il y aurait chez elle la moindre trace d'impatience, un léger pli au coin des lèvres, et elle dirait : « Oh, eh bien, voilà qui a l'air très inquiétant,

mais… vous êtes sûre, Salla ? » Et une fois Salla partie, Maris se tournerait vers son 21C et dirait : « Tu ne trouves pas que Salla a l'air fatiguée ? Je crois qu'elle commence à perdre la main. Tu penses qu'on devrait commencer à chercher quelqu'un d'autre ? » Et avant même que Salla ne s'en rende compte, on l'expédierait dans la maison de Talaris — et le problème, c'est qu'elle n'avait pas encore tout à fait mis de côté autant qu'elle l'aurait voulu.

D'ailleurs, songea Salla en tapotant sa clé contre la paume de sa main, qu'est-ce qu'elle savait vraiment ? Elle savait que quelqu'un avait utilisé beaucoup de données, et que cela semblait centré sur cette partie du vaisseau. Elle savait que quelqu'un avait réparé une ventilation qui gouttait dans cette cabine. Et elle savait que le dernier occupant de cette cabine était monté à bord à Talaris et en était, vraisemblablement, descendu à Oyseen. C'était tout ce qu'elle savait. Maris ne s'y intéresserait pas. Non. Ce dont Salla avait besoin, c'était de preuves. De bonnes preuves, solides. Mais de quoi ? Salla s'assit lourdement sur la couchette la plus proche, afin de réfléchir à ce que cela pourrait être.

* * * * *

Le succès de Tilly avec le goutte-à-goutte l'avait enhardie. Le lendemain matin, elle décida de sortir plus tôt, pendant le cycle diurne, et de se promener dans le vaisseau pour voir ce qu'il y avait à découvrir. Elle avait consulté le manifeste et estimé qu'avec une soixantaine de passagers, il y avait probablement assez de monde pour qu'elle puisse se fondre dans la foule. Les passagers formaient un groupe très divers, venant aussi bien de mondes de la Fédération que de mondes hors Fédération. Elle s'installa dans un petit espace public, à l'intersection de deux couloirs, où quelques canapés et chaises étaient disposés pour permettre aux gens de s'asseoir et de discuter, ou de faire comme Tilly : simplement s'asseoir et observer.

Tout était si intéressant. Bien sûr, Tilly était habituée aux réceptions diplomatiques de la Fédération, et elles étaient tout sauf homogènes. Mais certaines de ces personnes — elle n'avait jamais vu ces espèces-là auparavant, n'en avait même jamais entendu parler (et Tilly avait récemment étudié de très près toutes les espèces mineures membres de la Fédération des Planètes Unies). Certaines d'entre elles — non, vraiment, elle n'en avait aucune idée. Et les conversations — marchandages, disputes, plaisanteries salaces, des choses qu'on n'entendrait jamais dans une soirée mondaine, où tout le monde semblait se contenter de poser des questions polies sur les uns et les autres, de parler des vêtements incroyables de l'ambassadeur et de faire des remarques sur le temps inhabituel qu'il faisait en ce moment… Beurk. Tilly frissonna à cette pensée. Elle ne se soumettrait plus jamais à ça, pas si elle pouvait l'éviter.

Le plus intéressant, c'était de couper son traducteur universel pour voir ce qu'elle parvenait à comprendre. Pas grand-chose — et absolument rien des langues des espèces inconnues, au-delà de ce qu'elle pouvait deviner grâce aux gestes et au contexte. Mais de temps en temps, elle attrapait des bribes d'une langue qu'elle avait

étudiée, et elle souriait pour elle-même en pensant : Voilà. Je savais bien que je n'étais pas aussi mauvaise en langues que tout le monde le disait. Je savais que je m'en sortirais.

Ce qu'il y avait de plus agréable, c'était simplement d'être là à ne rien faire. Pas de réveil matinal pour l'envoyer à l'entraînement d'aviron. Pas de cloche pour annoncer l'heure du petit-déjeuner. Pas de contrôle de présence pour rappeler que la sécurité était stricte et que tout le monde paniquait à l'idée que vous puissiez disparaître deux minutes. Pas de cours, pas d'examens, pas de devoirs, et absolument aucune présentation. Et, surtout, pas de proches parlant sans cesse de vos notes et de vos « problèmes émergents ». Pendant un instant, Tilly se sentit étourdie. Puis elle comprit que ce sentiment, c'était…

Le bonheur.

Elle se serra dans ses bras. Alors c'est ça, la sensation ! Ils devraient mettre ça en bouteille ! C'est génial ! Tout ce dont elle avait besoin, c'était de vacances. Ici, sur ce petit cargo crasseux, au milieu de nulle part, entourée de gens ordinaires. Toute seule, libre de faire ce qu'elle voulait quand elle le voulait, sans emploi du temps scolaire implacable ni stress lié aux interactions parentales.

Au bout de quelques heures, elle se rendit compte qu'elle avait faim, alors elle partit à la recherche d'un distributeur de nourriture. Elle trouva une petite salle à manger publique, assez fréquentée à cette heure-là, et il y avait une file : deux des cinq distributeurs étaient hors service. En rejoignant l'arrière de l'une des files, Tilly claqua la langue. Encore de la maintenance bâclée. Se sentant de plus en plus audacieuse, et voyant ce que la personne devant elle avait choisi, elle prit la même chose. Il s'avéra que c'était un plat épicé, à base d'une sorte de légumineuse, avec une sauce piquante qui lui faisait picoter les lèvres et pleurer les yeux avant même qu'elle n'ait pris une bouchée. Ce n'était absolument pas quelque chose que Tilly aurait choisi d'elle-même. Mieux encore, c'était le genre de plat qu'elle supportait à peine que quelqu'un d'autre commande lorsqu'elle mangeait au restaurant avec lui. Ses allergies devenaient folles devant ce genre de choses. Elle examina le tas suspect sur son plateau. Puis elle se souvint de sa nouvelle devise : Essayer. Elle planta sa fourchette, ramassa une bouchée et l'enfourna dans sa bouche.

C'était foutrement délicieux.

— Oh là là, dit Tilly.

La femme qui était devant elle dans la file et qui était maintenant assise à côté d'elle sourit.

— Tu n'en as jamais mangé avant ?

— Non, marmonna Tilly, la bouche pleine d'une seconde fourchette généreuse.

— D'accord, alors prends ton temps ! Même avec ces produits de masse, les saveurs sont vraiment délicates. Laisse-les se déployer dans ta bouche. Et tiens — bois une gorgée de ça entre chaque bouchée.

Elle lui tendit un verre d'un liquide laiteux. Tilly le regarda avec hésitation, mais, voyant le signe de tête encourageant de la femme et ne voulant pas l'offenser, elle en prit une petite gorgée. La femme avait raison. La boisson atténuait la brûlure

des épices tout en exaltant les saveurs délicieuses. Umami, pensa-t-elle avec avidité. J'en veux plus dans ma vie… Elle termina le reste en un rien de temps, soupirant de contentement à la sensation d'être enfin rassasiée après cette journée de faim.

Mais le mieux, c'était autre chose. Elle avait mangé quelque chose qu'elle aurait évité chez elle, et c'était formidable. Et mieux encore : elle avait repéré de quoi s'occuper plus tard, pendant la longue et ennuyeuse nuit.

Lorsque le cycle nocturne commença, Tilly attendit une heure, puis prit sa trousse de maintenance et retourna à la salle à manger. La porte était fermée, mais pas verrouillée, et elle put se glisser à l'intérieur. Elle trouva l'éclairage juste au-dessus des distributeurs de nourriture et alluma celui-là plutôt que les lumières principales. Elle avait besoin de lumière pour travailler, mais ne voulait pas lancer un signal trop voyant. Elle posa sa trousse sur la table la plus proche, l'ouvrit et sortit une clé. Puis elle ouvrit le panneau du premier distributeur hors service et recula, horrifiée, devant la bouillie brunâtre à l'intérieur.

— Oh, mes étoiles, dit-elle. C'est répugnant. C'est littéralement la chose la plus horrible que j'aie jamais vue. Sérieusement, les standards de ce vaisseau ! C'est incroyable qu'ils soient autorisés à s'approcher de l'espace de la Fédération !

Elle s'y attaqua sans hésiter et trouva rapidement l'obstruction. Une fois celle-ci éliminée, elle lança un cycle de nettoyage et de stérilisation sur la machine. Le distributeur suivant n'était pas tout à fait aussi affreux, mais elle dut quand même se donner du courage (et se pincer le nez) avant de plonger les mains dans la glu. Elle travailla vite et sans chichis. Bientôt, le second distributeur passait lui aussi par un cycle de stérilisation. Tilly alla se laver les mains. Quand elle revint, les distributeurs étaient de nouveau opérationnels.

— Eh bien, dit-elle, la preuve est dans le pudding.

Elle gloussa.

— Littéralement, dans ce cas.

Elle commanda un dessert : une mousse au chocolat. C'était délicieux. Mieux que ça : ça avait le goût du succès. Qu'est-ce qui pourrait surpasser ça ? Un succès délicieux, parfumé au chocolat. Tilly pensa qu'elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse de toute sa vie. En fredonnant doucement, elle rangea sa trousse, quitta la salle à manger et retourna à sa cabine. Elle se glissa à l'intérieur, alluma la lumière et se retourna…

Pour voir une femme, assise sur le lit, qui l'attendait.

La femme était très impressionnante. Sa peau avait une teinte violacée, et ses cheveux, longs et tirés en arrière en queue-de-cheval, étaient d'un vert pâle que Tilly sut instinctivement ne pas provenir d'une bouteille. Les yeux de la femme étaient d'un noir de jais. Pas de blanc, pas d'iris : juste du noir. Tilly déglutit. Tout cela était profondément déstabilisant. Et puis la femme se leva.

Elle était grande — plus grande que Tilly — et trapue, large d'épaules. Elle avait l'air capable de soulever des choses très lourdes et de les lancer très loin. Elle avait l'air capable de soulever Tilly et de la lancer très loin. Pire encore, elle donnait l'impression non seulement que ça lui plairait, mais que c'était exactement ce qu'elle

avait en tête. Il n'était pas toujours facile de lire le langage corporel des autres espèces, surtout celles que l'on n'avait jamais rencontrées, mais Tilly était prête à se prononcer : cette femme était absolument furieuse.

— Alors, dit la femme d'une voix grave, lente et sonore. Voilà donc la réparatrice clandestine.

Tilly baissa les yeux vers la trousse de maintenance qu'elle serrait encore dans ses mains. Elle se lécha les lèvres, qui avaient toujours le goût du chocolat. Inutile de nier. Inutile de nier quoi que ce soit, en réalité.

— D'accord, dit-elle. Je peux expliquer—

— Oh, tu peux, répondit la femme. Et tu vas le faire. Mais tu expliqueras tout ça au capitaine.

Elle s'approcha pesamment, posa fermement la main sur l'épaule de Tilly et la poussa hors de la cabine.

— Pour ton bien, j'espère qu'elle sera de bien meilleure humeur que moi. Mais je ne compterais pas trop là-dessus.

— Vraiment ? dit Tilly d'une voix faible. Mais… j'ai réparé ses distributeurs de nourriture !

— Vraiment, répondit sa geôlière. Parce que nous allons justement la réveiller.

Chapitre VII

La capitaine Reah Maris dormait depuis environ deux heures et demie et se trouvait donc en plein cœur de son cycle de sommeil — de loin le moment le plus perturbant et le plus désagréable pour être réveillée — lorsque Salla martela la porte de sa cabine. Désormais bien réveillée — les yeux lourds et fatigués, l'humeur maussade, la patience au plus bas — elle assista à l'improbable spectacle de son ingénieure en chef en train de traîner de force une adolescente dans la pièce. Une adolescente à l'abondante chevelure de boucles rousses.

Maris soupira et se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index. Le capitaine précédent, en lui transmettant le Con, lui avait dit que Salla était indispensable, que le vaisseau ne fonctionnerait pas sans elle, mais qu'elle pouvait « parfois devenir un peu bizarre ». Cela s'était révélé être une évaluation parfaitement exacte. Salla valait son poids en latinum, elle faisait tourner le Con avec presque rien, mais de temps en temps, elle se retrouvait au centre de situations très étranges. La dernière, impliquant un marchand zymnéen et une cargaison d'oignons, avait été… quoi ? Il y a dix mois ? Un an ? Maris supposaient qu'ils étaient dus pour une nouvelle affaire du genre. Mais tout de même… ça ne pouvait pas attendre le matin ?

Avec lassitude, Maris s'assit derrière son bureau. L'adolescente se tenait désormais debout, les bras croisés, avec une expression franchement butée sur le visage. Merveilleux. Maris avait un frère cadet et se souvenait très bien, depuis son adolescence, de ce à quoi ressemblaient ces bouderies-là. Salla, pendant ce temps, avait la main crispée sur l'épaule de la fille et lui lançait des regards noirs dans le dos. Elle avait l'air furieuse. Elle avait l'air de pouvoir cracher du feu.

Maris inspira profondément.

— Salla, dit-elle. Pourquoi, exactement, suis-je réveillée à cette heure au lieu de dormir ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Ça, répondit Salla, les yeux en flammes en désignant la fille. Voilà ce qui se passe. Cette… créature s'est amusée à tripoter notre vaisseau !

Ce n'était pas le vaisseau de Salla, bien sûr. Et pas vraiment celui de la capitaine non plus, du moins pas avant encore une bonne demi-douzaine de paiements. Mais Maris n'avait pas particulièrement envie de débattre de ce point à cet instant précis.

— Et si on se calmait tous un peu pour éclaircir la situation ? dit-elle. Salla, lâche-la ! Ce n'est qu'une gamine !

Salla poussa la fille vers la chaise la plus proche, puis s'affala lourdement sur celle d'à côté.

— Très bien, dit la capitaine. De quoi s'agit-il, exactement, quand tu dis qu'elle « tripotait le vaisseau » ?

— Je savais que quelque chose se passait, déclara Salla d'un ton combatif. Le ventilateur s'est comme réparé tout seul—

— Le ventilateur ? répéta Maris.

— Dans une des cabines près de la soute. Je ne t'en ai pas parlé ?

— Non, répondit Maris, en se demandant ce qui, d'autre, sur le vaisseau, n'avait pas été mentionné. Elle se fit une note mentale de lancer un diagnostic complet le lendemain matin — sans l'aide de Salla.

— Eh bien, je ne voyais pas comment il aurait pu se réparer tout seul. Donc quelqu'un l'avait réparé. Et personne à bord n'était censé pouvoir le faire. Personne ne devrait tripoter le vaisseau. Alors j'ai mené une petite enquête, et j'ai trouvé cette fille !

Mais qu'est-ce que c'était que ce délire ?

— D'accord, Salla. Reprenons depuis le début.

Lentement, Maris commença à reconstituer l'histoire. Et peut-être était-ce parce qu'il était très tard, ou parce qu'elle arrivait au bout de sa patience avec Salla, ou parce qu'une gamine stupide s'était amusée avec son vaisseau, mais une fois qu'elle eut l'ensemble du récit, Maris explosa littéralement. Des années de paiements avaient été investies dans ce vaisseau, des années de travail acharné. Maris était si près de le posséder enfin entièrement, si près d'avoir, pour la première fois, une chance de mener une vie décente qui n'impliquait pas de traîner de monde en monde parmi les plus ennuyeux et les plus crasseux que l'on puisse avoir la malchance de visiter… et voilà qu'une gamine débile débarquait.

— Tu as tripoté mon vaisseau ? hurla Maris. Mais quel genre d'idiote es-tu ? Tu as la moindre idée du danger que ça représente ?

La gamine, de façon incroyable, essayait de l'interrompre. Maris leva la main.

— Excusez-moi, mais en fait, je crois que vous trouverez—

Maris reconnut immédiatement ce genre d'accent. Une gosse riche de la Fédération, venue faire la bohème au fin fond de nulle part, et — l'avait-elle déjà mentionné ? — en train de bidouiller son foutu vaisseau.

— Espèce de petite idiote ! cria Maris. Je devrais te balancer dehors tout de suite ! Sérieusement, viens, on va à l'écluse maintenant.

Elle se leva et pointa la porte du doigt. La fille la fixait comme si elle ne la croyait pas.

— Tu penses que je ne le ferais pas ? dit Maris.

— Euh… non, répondit la fille. Parce que ce ne serait pas, genre… un meurtre ?

— Tu comptes sur quelqu'un pour venir enquêter jusqu'ici ? lança Maris. Comme s'ils savaient seulement que tu es à bord. Tu es une passagère clandestine !

Les yeux de la fille se plissèrent.

— Euh… je pense que ce serait une très mauvaise idée—

— J'en doute pas, dit Maris. Au fait, qui es-tu, exactement ? Qui est censé s'occuper de toi ?

Il y eut un silence, puis la fille dit :

— Vous savez, je ne crois pas que ce soit une information importante pour le moment.

La mâchoire de Maris s'ouvrit.

— Tu ne crois pas— Attends une minute, gamine, qui est le chef ici ?

— En fait, dit la fille, j'aimerais déposer une plainte. Parce que je voyageais tranquillement, voyez-vous, et puis quelqu'un a volé mon sac, a volé mon identifiant, et pour être honnête, je ne suis pas vraiment impressionnée par tout ça. Je veux dire— elle croisa les bras — quel genre de vaisseau dirigez-vous, exactement ?

Salla, qui observait l'échange, commençait à se calmer considérablement. Très, très au fond d'elle-même, elle sentit poindre les premiers frémissements du rire. Et il semblait que la fille n'avait pas encore fini.

— Et ensuite, j'étais coincée dans cette cabine, et vous vous rendez compte à quel point ce goutte-à-goutte était agaçant ? Franchement, vous comptiez faire payer cette couchette à quelqu'un ? Parce que moi, je demanderais un remboursement—

Oui, pensa Salla, cette gamine avait du culot. Et Salla — pour de nombreuses raisons — avait un faible pour les adolescentes effrontées qui essayaient de se frayer un chemin dans le monde. Surtout quand elles savaient réparer des choses. Ce foutu goutte-à-goutte était sur la liste de Salla depuis presque quatre mois, et elle n'avait jamais eu l'occasion de s'en occuper.

La fille n'avait toujours pas terminé.

— Et les distributeurs de nourriture ! Elle grimaça. Oh là là ! C'était affreux ! Vous auriez dû voir la bouillasse qui en sortait ! J'adore les moisissures, dans les bonnes conditions, mais là-dedans, il y avait des choses qu'aucun œil ne devrait voir, vous voyez ? C'était un risque sanitaire ! On pourrait vous retirer votre licence de transport de passagers pour ça ! Bref… de rien.

Un long silence s'installa. Maris fixa la fille.

— Tu es sérieuse ?

La fille se pinça légèrement l'avant-bras.

— Euh… eh bien… je suppose que oui ?

— Tu dégages d'ici, dit Maris. Sérieusement — je suis prête à tenter ma chance et à te jeter dehors tout de suite—

— Oh, je ne pense pas que ce soit une bonne idée ! Ça vous attirerait de gros ennuis — enfin, vraiment ? Vous croyez que je prendrais ce genre de menace au sérieux ? Que diriez-vous plutôt de ça : vous me laissez rester à bord un moment, et je ne dépose pas immédiatement une plainte auprès de la Fédération concernant l'état de votre hygiène alimentaire et le fait qu'une passagère ne puisse même pas dormir dans sa couchette sans se faire voler son identifiant… Franchement, je pense que vous pourriez être empêtrée dans la paperasse pendant des mois…

Salla n'y tint plus. Elle éclata de rire, un grand rire profond qui fit trembler sa chaise.

— Oh là là, c'est merveilleux ! Je ne pensais pas que ça finirait par devenir amusant. Eh bien, c'est la vie. Dis-moi, Maris — on va faire un marché. Laisse-la rester

jusqu'à la prochaine planète, et je te promets de la garder loin de toi. Elle peut m'aider à la maintenance.

— J'ai du mal, dit Maris entre ses dents serrées, à voir ce que j'y gagne.

— Vraiment ? dit Salla.

— Vraiment. Et à l'heure actuelle, je commence ma journée de la seule façon qui pourrait être améliorée en rendant la vie de quelqu'un d'autre parfaitement misérable —

Salla se pencha en avant. Elle posa ses deux grandes mains violacées à plat sur le bureau de la capitaine et offrit à Maris un large sourire.

— Voilà ce que tu y gagnes, dit-elle. Tu me gardes, moi.

— Je t'ai déjà, Salla—

— Pas si je démissionne.

Encore ce silence.

— Tu ne ferais pas ça—

— Je pourrais.

Maris se pinça l'arête du nez.

— Tu démissionnerais pour une gamine stupide ?

— En fait, dit la fille, j'ai régulièrement parmi les meilleures notes de ma promotion—

— Chérie, dit Salla avec bonhomie, ferme-la. Et garde-la fermée.

— Pff, marmonna la fille en se ratatinant sur sa chaise. Quelle grossièreté…

— Oui, dit Salla. Je démissionnerais pour une gamine stupide.

Nouveau silence. Maris fixa Salla en plissant les yeux. Salla lui rendit un sourire paresseux. Maris essayait manifestement de déterminer s'il s'agissait d'un bluff. Salla n'avait jamais caché qu'elle mettait de l'argent de côté. Mais Maris n'avait aucune idée du montant, ni de savoir si cela suffisait pour lui permettre de quitter le Con sur un coup de tête. Ce que Salla savait, en revanche, c'est que partir maintenant coulerait Maris. Elle ne trouverait pas une bonne ingénieure avant des mois, peut-être même une année entière.

Maris finit par comprendre. Elle soupira et céda.

— Pas au-delà de Zymne. C'est clair ? Et elle ne touche à rien — à rien du tout — sans ta supervision. C'est clair, Salla ?

— Parfaitement clair.

— Très bien, alors. Maris lança un regard noir à la fille. Et quant à toi — remercie ta bonne étoile que Salla t'ait prise en sympathie, et que je ne trouve pas de meilleure ingénieure dans dix systèmes.

Salla se rengorgea, puis fit un signe de tête à la fille.

— Allez, gamine. Viens, je vais te montrer comment ça marche.

— Waouh, dit la fille tandis qu'elles se dirigeaient vers la porte. Le pouvoir de l'ingénieure. Je savais que je m'étais trompée de club.

* * * * *

Tilly laissa Salla la pousser hors de la cabine de la capitaine. Elles se retrouvèrent dans le couloir, Salla la regardant d'un air pensif, Tilly lui rendant son regard avec appréhension. Tilly se sentait un peu tremblante. Elle commençait seulement à réaliser dans quels ennuis elle s'était mise — et tout ce qu'elle devait à Salla de lui avoir offert une porte de sortie. Ça aurait pu tourner bien plus mal. On avait parlé d'une écluse. Tilly n'avait aucune idée de savoir si Maris l'aurait vraiment fait, mais la menace avait paru très réelle ; elle commençait à craindre que le seul moyen de s'en sortir soit de brandir le nom de Maman. Et alors, ce serait fini — partie terminée. Tilly ne comprenait pas pourquoi Salla s'était rangée de son côté, mais elle lui en était profondément reconnaissante.

— Bon, dit Salla. Tu peux me remercier maintenant.

— Eh bien… merci, répondit Tilly.

— De rien.

— Est-ce que ça va vous causer des problèmes avec la capitaine ?

Salla haussa les épaules.

— On verra. J'en doute. Mais je pense qu'elle gardera un œil plus attentif sur mon éventuelle remplaçante. Elle ne trouvera personne.

— Une dernière question, dit Tilly. Euh… pourquoi ?

Salla soupira. Tout le feu, toute la frénésie qui l'avaient propulsée jusqu'au bureau de la capitaine s'étaient dissipés. Elle ressemblait maintenant à une femme très calme, très silencieuse, au milieu de la vie, plutôt vers la fin.

— Tu sais, je n'ai jamais assez de temps dans la journée pour tout faire. En partie parce que je commence à être un peu vieille, tu sais ?

Tilly la regarda sans comprendre. Cela devenait sérieux, d'un coup.

— Non, reprit Salla. J'imagine que tu ne peux pas. Bref, je ne travaille plus aussi vite que je le voudrais ces temps-ci, je n'arrive plus tout à fait à suivre autant que je le souhaiterais. Et, si je suis honnête, il n'y a jamais eu assez de moi pour que tout soit fait. Il y a des choses sur ma liste depuis des lustres. Elles ont autant de moisissure dessus que certains distributeurs de nourriture.

Elle adressa à Tilly un sourire vif qui dévoila ses dents argentées. Tilly lui répondit par un sourire nerveux.

— Alors, avoir une paire de mains en plus, même pour un petit moment, ce serait bien. J'espère, en tout cas. Tu as fait du bon boulot, tu sais. Totalement stupide et irresponsable, mais du bon boulot quand même.

Tilly rougit. Elle apprécia le compliment, entre deux remontrances : elle savait que la seconde était probablement méritée, et elle savait que la première venait de quelqu'un qui savait de quoi il parlait.

— Merci.

— On voit ce dont tu es capable, alors ? On voit ce qu'on peut accomplir ? Il ne reste que trois jours avant Zymne, mais je pense qu'on peut faire une différence.

Elle esquissa à nouveau ce sourire tranchant, aux reflets d'argent.

— Considère ça comme un apprentissage.

Le cœur de Tilly bondit. Apprendre sur le tas, pensa-t-elle. Une expérience vraie, pratique, et enseignée par quelqu'un qui savait réellement ce qu'il faisait.

— J'adorerais, absolument !

— Je m'en doutais, dit Salla.

Elle tendit la main pour sceller l'accord, et Tilly la serra. La main de Salla était rugueuse et ferme, forte et chaude. Amicale. Elle lui fit un large sourire. Tilly répondit par un sourire timide.

— Très bien, dit Salla en s'éloignant dans le couloir. Suis-moi.

Tilly trottina derrière elle.

— Où est-ce qu'on va ?

— D'abord ? Une tasse de thé. On ne fait jamais rien sans une tasse de thé. Après ça ? Eh bien… on va ressortir ma liste, et on verra ce qui nous fait envie.

* * * * *

Le thé se révéla être une boisson quelque peu étrange, que Salla préparait fraîche chaque matin dans un samovar, puis emportait avec elle toute la journée dans une gourde isotherme. Ce qui, au départ, était une tisane agréablement parfumée devenait quelque chose de nettement plus robuste à la fin de la journée. Tilly se demanda une ou deux fois s'il n'y avait pas quelque chose d'alcoolisé là-dedans, mais décida que la discrétion était la meilleure des sagesses. Peut-être que cela avait un effet sur la biologie de Salla, mais pas sur la sienne. Oui, mieux valait croire cela — et surtout ne jamais, jamais en parler à Maman et Papa.

Le thé prêt, Salla, comme promis, ouvrit sa liste de choses à faire.

— Bien, dit-elle. Allons-y.

Et ainsi, Tilly se mit à suivre Salla dans sa tournée. L'allure était aussi posée que Salla l'avait annoncé, mais Tilly n'en était pas moins stupéfaite par tout ce que la femme accomplissait. Lentement et régulièrement, au fil de la journée, elle se déplaçait d'un bout à l'autre du vaisseau, puis revenait, puis repartait encore. Minutieuse et méthodique.

— Le truc, expliqua Salla à Tilly lors de l'un de ces premiers passages, c'est d'avoir une bonne routine. S'assurer que tout fonctionne correctement. Ne pas passer devant quelque chose sous prétexte que tu es sûre que ça va. Il faut garder l'œil ouvert pour tout ce qui change. Ne jamais être prise au dépourvu. Connais ton vaisseau aussi bien que le dos de ta main.

Pour un observateur extérieur, la scène devait paraître étrange : une femme dans la cinquantaine, massive et solide, se déplaçant lentement mais sûrement dans son petit domaine, et une adolescente, nerveuse mais attentive, avide d'apprendre mais craignant de glisser une clé dans les rouages à un moment ou à un autre. Mais Tilly, elle, ne trouvait pas cela étrange. Bien au contraire. Elle n'était pas aussi active manuellement qu'elle l'avait imaginé, mais cela ne la dérangeait pas. Elle était occupée à écouter — à écouter vraiment — parce qu'elle savait que Salla avait énormément à

lui apprendre. Et quand elle eut l'occasion d'essayer quelque chose, il n'y eut aucun problème.

Ça avait toujours été comme ça, pensa Tilly. Pour une raison mystérieuse, les outils lui venaient naturellement. Rien à voir avec les flûtes à champagne, qui semblaient se renverser dès qu'elle les touchait ; ni avec les talons hauts, qui semblaient se dérober sous ses pieds ; ni avec le rouge à lèvres, qui finissait toujours de travers. D'une manière ou d'une autre, les outils que Salla lui montrait, lui expliquait, puis lui laissait manipuler semblaient parfaitement adaptés à la main de Tilly. Elle se débrouillait très bien avec eux.

Et le travail — cette maintenance routinière d'un vaisseau ancien et délabré — était fascinant. Tilly savait intellectuellement que cela l'intéressait, mais elle n'avait jamais réalisé à quel point. Tandis qu'elles s'agenouillaient au-dessus d'une trappe ouverte, agitant leurs lampes portatives et scrutant l'intérieur, faisant des grimaces face à l'odeur assez infecte qui remontait, Tilly se surprit à se demander vaguement ce que faisaient ses camarades d'école à cet instant. Que faisait Risera ? Xoha, Erisel, Semett ? La plupart seraient en vacances. En visite sur des planètes chics, dans des villes chics. Dînant, bavardant, socialisant. Peut-être des sports extravagants. Les sports avaient beaucoup de succès chez ses camarades. Et surtout, ils seraient en train de réseauter — de réseauter sans relâche. Nouer des relations qui serviraient leur avenir et leur carrière. Tilly frissonna à cette pensée. Elle avait les bras plongés jusqu'aux coudes dans du lubrifiant, et elle n'aurait échangé sa place pour rien au monde. Horrible, ce mode de vie. Horrible. Mais ça ? Ça, c'était incroyable. Ça, c'était la vie.

Je ne retournerai pas à tout ça, se dit-elle fermement. Je préférerais passer ma vie à aller et venir dans ce vaisseau avec Salla, à réparer des choses, à faire quelque chose d'utile. Une légère pointe de culpabilité l'effleura à cette pensée. Elle savait, au fond d'elle-même, à quel point le travail de sa mère était important, mais elle savait aussi qu'elle n'était pas faite pour cela. À chaque heure passée en compagnie de Salla, elle comprenait mieux qu'il y avait des choses qu'elle était capable de faire. Mais c'était effrayant. Je suis désolée, Maman. Je ne suis juste pas… pas ce que tu voulais que je sois. Je suis autre chose.

Est-ce que ça va ?

Tilly essaya d'imaginer dire cela à Maman, mais son imagination n'arrivait pas à faire fonctionner la conversation. Elle savait exactement comment cela se passerait : elle ouvrirait la bouche pour expliquer ce qu'elle voulait, ce dont elle avait besoin, mais les mots se dessécheraient, et sa mère comblerait doucement le silence en expliquant ce que Tilly voulait vraiment. C'était toujours comme ça. Tilly frissonna. La prochaine conversation avec Maman allait être la plus difficile de toutes. Qu'allait dire Maman ? Je suis dans un pétrin incroyable…

— Ça va ? demanda doucement Salla.

— Quoi ? dit Tilly.

— Tu as l'air de quelqu'un qui attend de mauvaises nouvelles.

— Ça va, répondit Tilly.

— Hmm, fit Salla.

Elle observa Tilly avec attention. Jusqu'ici, heureusement, elle ne l'avait pas interrogée directement sur la raison de sa présence, mais Tilly savait qu'elle cherchait à glaner des informations. Bien sûr qu'elle le faisait ! D'où venait cette gamine de la Fédération ? Pourquoi était-elle là ? Où allait-elle ? Cela devait être très déroutant. Et Tilly n'était pas certaine de pouvoir longtemps garder ses secrets face à Salla. L'ingénieure savait creuser jusqu'à comprendre ce qui se passait.

Les questions directes arrivèrent vers la fin de leur première journée ensemble.

— Alors, dit Salla en se calant confortablement dans l'une des chaises du mess, maintenant qu'on se connaît un peu mieux, pourquoi ne me dirais-tu pas qui tu es vraiment et comment tu es vraiment arrivée ici ?

Tilly cligna des yeux.

— Je te l'ai dit. Je voyageais pour rejoindre mon père. On m'a volé mon sac — mon identifiant était dedans…

Elles s'étaient de nouveau arrêtées pour le thé. L'infusion de Salla était maintenant forte, brune, et tapissait l'intérieur de la bouche comme du goudron. Un truc immonde, mais Tilly ne voulait pas refuser l'hospitalité. Elle en prit une gorgée hésitante et fit tourner le liquide dans sa bouche, espérant en atténuer le goût. Elle haussa les épaules sans répondre clairement à la question de Salla.

Salla secoua la tête et rit.

— D'accord, tu fais durer le suspense. Alors je vais deviner. Tu es montée à bord à Talaris, hein ?

Elle faisait tomber un édulcorant dans sa tasse. Trois, quatre, cinq, six… Tilly trouvait tout ce rituel fascinant. On aurait dit que l'ambition de Salla, avec son thé, était de solidifier cette fichue boisson…

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Tilly prudemment.

Salla lui adressa un sourire presque lupin.

— Eh bien, c'est à ce moment-là que ta cabine était occupée, par quelqu'un censé descendre à Oyseen. Et après Oyseen, ma liste de tâches a commencé à rétrécir toute seule. Mais je me demande ce qu'il y avait de si terrible à Talaris ? C'est agréable, là-bas. Chic.

— J'imagine, dit Tilly, peu désireuse de montrer qu'elle connaissait le lieu. Elle détourna la question en donnant une autre information, espérant que cela suffirait à satisfaire Salla.

— Tu as raison sur une chose, cependant. Je devais descendre à Oyseen. Je n'avais pas prévu de me cacher à bord, tu sais. Ça ne faisait pas partie du plan.

— Oyseen ?

— Mon père est là-bas.

Tilly vit l'expression de Salla et sut que son ancienne histoire ne passerait plus.

— Ça avait juste l'air d'un bon endroit pour descendre.

Salla hocha la tête.

— Oui, ce n'est pas si mal. Alors pourquoi n'as-tu pas—

— On m'a volé mon sac. Mon identifiant était dedans.

Tilly observa Salla avec attention, puis prit le risque d'expliquer une partie des circonstances.

— Je me suis endormie, et quand je me suis réveillée, il avait disparu.

— Mince, dit Salla. Erreur de débutante. Tu es vraiment verte, hein ?

— Je sais, répondit Tilly d'un air morose. Dis… tu crois qu'il y aurait une chance de le récupérer ?

Salla esquissa un sourire triste et secoua la tête.

— Il est parti depuis longtemps, dit-elle. Bon, donc on t'a volé ton sac.

— Oui, et du coup je me suis retrouvée coincée…

— Mais pourquoi ne pas être descendue à Oyseen quand même ? demanda Salla. Les gens là-bas t'auraient aidée — une gentille fille comme toi, les autorités se seraient précipitées.

C'était très proche de la vérité. Il y aurait évidemment eu des gens à sa recherche partout… Tilly ne répondit pas. Elle avala une grande gorgée de thé, le plus vite possible. De petites gorgées la prochaine fois, pensa-t-elle. Ou est-ce que ça ne ferait que prolonger l'agonie ?

— Ah, fit Salla. Tu ne vas pas répondre à celle-là ? Son front se plissa. Hmm… je me demande pourquoi.

Tilly fixa son thé.

— La raison la plus évidente serait que tu as fait quelque chose de mal, peut-être d'illégal, et que tu ne veux pas être arrêtée ou quelque chose comme ça, poursuivit Salla avec un rire discret. Mais ça ne colle pas vraiment avec toi !

Tilly fronça les sourcils.

— Merci… je crois !

— Donc autre chose, à mon avis. Qu'est-ce que ça pourrait être…

Salla y réfléchit un moment.

— Et si le problème n'était pas que les autorités t'aideraient, mais qu'elles t'aideraient trop ?

Elle fixa Tilly par-dessus le bord de sa tasse.

— Ça se rapproche davantage ?

Tilly vida le reste de son thé d'un trait, comme une professionnelle. Elle claqua même des lèvres.

— Une autre tasse ? demanda Salla d'un ton sec.

— Tu sais quoi ? Je crois que je vais faire une pause thé, répondit Tilly. Et si on retournait travailler ? Ça ne me dérange pas de continuer encore un peu. Il y avait un bruit de ferraille au niveau cinq qui ne me plaisait pas trop.

* * * * *

Au cours des deux jours suivants, elles s'installèrent dans une routine agréable. Salla passait la voir dès l'aube — tôt, vraiment très tôt, même pour quelqu'un qui avait été batteuse dans une équipe d'aviron arixxienne — et tapotait doucement à la porte

de Tilly jusqu'à ce qu'elle sorte du lit en gémissant. Alors comme ça, c'était ça, travailler pour gagner sa vie ? Les élèves ne savaient pas la chance qu'ils avaient. Elles prenaient un en-cas debout près de l'un des distributeurs de nourriture (accompagné de l'inépuisable thé), discutaient de l'ordre du jour, puis se mettaient à leur tournée. À mesure que la journée avançait et qu'elles accomplissaient ces petites tâches essentielles qui maintenaient le vaisseau en mouvement et tout le monde en vie, Salla poursuivait son jeu de devinettes.

— Alors. Talaris, songea Salla. Que sais-je de Talaris ? Pas mal de choses, en fait, puisque j'envisage d'y prendre ma retraite. Comme je l'ai dit, c'est chic. Climat agréable, tu vois, c'est l'une des raisons pour lesquelles je me verrais bien finir là-bas. Les gens adorent les planètes tempérées, avec un peu de soleil et des plages… J'y descends toujours quand je peux. J'aime les endroits tranquilles, hors des sentiers battus. Les grandes villes — eh bien, j'avais l'impression de rendre l'endroit cinquante fois plus crasseux rien qu'en y mettant les pieds ! Non, je n'aime pas ce genre d'endroit. Mais certaines personnes, si. Elles aiment ça, n'est-ce pas ? Sûr, accueillant, fade. Et toi, Tilly ? Tu aimais vivre là-bas ?

— Je n'ai jamais dit que j'y vivais, répondit Tilly. Elle concentrait presque toute son attention sur un câble ODN qui refusait obstinément d'obéir. Je disais juste que j'y étais montée—

Elle se couvrit la bouche de la main. Trop tard ! Mince. Mince, mince, mince !

Salla lui adressa son sourire argenté, presque lupin. Tilly rougit violemment. Elle avait compris bien trop tard le piège de Salla. Tilly n'avait jamais confirmé qu'elle était montée à bord à Talaris. Salla avait deviné — certes, sur des bases plutôt solides. Mais maintenant, Tilly venait bêtement de confirmer que la supposition était la bonne.

— D'accord, dit Salla. Voilà donc une information de plus à ajouter à mon tableau.

— Tu pourrais juste me laisser tranquille, dit Tilly d'un ton un peu boudeur. Ça ne suffit pas que je sois là ?

— Si, et c'est agréable de t'avoir ici, mais je n'aime pas les mystères. Je ne peux pas me le permettre, dans mon métier. Quelque chose de mystérieux ? La minute d'après, il y a des alarmes, des lumières qui clignotent et des procédures d'urgence…

Salla secoua la tête.

— Non, j'aime comprendre les choses. Et toi, tu es une énigme que je vais prendre plaisir à résoudre.

— Ou alors tu pourrais simplement apprécier de m'avoir dans les parages pendant un petit moment ? Elles étaient devenues plus joueuses l'une avec l'autre au fil des heures. Tu sais, m'apprendre des choses, me parler, peut-être me raconter quelques histoires de ta vie riche et variée ?

Salla renifla.

— Où serait le plaisir ? dit-elle. Passe-moi cette clé.

Elles travaillèrent encore un moment. Mais Tilly n'avait pas l'intention de laisser tomber.

— Allez, dit-elle. Raconte-moi comment toi tu es arrivée ici.

Salla soupira.

— Oh, ce n'est pas une histoire très intéressante.

— J'aimerais l'entendre.

Salla lui lança un regard vif.

— Je ne suis pas sûre que ce soit le cas.

— Si. Vraiment, Salla.

Il y eut une pause pendant que Salla finissait de serrer un boulon. Puis elle posa la clé, se redressa avec effort et se mit à avancer. Tilly se hâta derrière elle, portant la boîte à outils.

— As-tu déjà entendu parler d'une planète appelée Leyta ? demanda enfin Salla.

Tilly secoua la tête.

— Non.

Tous ces mondes qu'elle avait étudiés et visités, et quand cela comptait vraiment, elle ne savait pas.

— J'aurais dû ?

— Pas spécialement, dit Salla. Elle est petite. Pas très importante. Et si elle n'est jamais devenue très importante, c'est parce qu'elle n'a jamais réussi à maîtriser la paix.

Tilly fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Il y a une guerre sur Leyta depuis plus d'un siècle, dit Salla. Elle dure depuis si longtemps qu'on l'appelle la Longue Guerre.

Elle jeta un coup d'œil à Tilly.

— Hé, ne me blâme pas, ce n'est pas moi qui l'ai baptisée.

Une guerre depuis un siècle. Tilly, enfant de la paix et de l'abondance, tenta d'imaginer ce que cela pouvait être.

— Ça doit être terrible.

— Eh bien, quand on naît dans quelque chose, on a tendance à croire que c'est simplement comme ça que sont les choses. Mais dans ce cas-ci — oui, tu as raison. C'est terrible. Le problème, c'est qu'on ne peut rien maintenir. On essaie de cultiver — quelqu'un brûle les récoltes. On essaie de construire — quelqu'un fait tout sauter. On essaie de fonder une famille — quelqu'un enrôle tes parents et tue tes enfants.

Tilly haleta.

— Je suis désolée, dit Salla. C'était un peu trop, hein ?

— Non… non, c'est juste que… je savais, mais je ne comprenais pas…

Salla hocha la tête.

— Alors, comme la plupart des gens de mon monde, j'ai décidé de tenter ma chance ailleurs. Tu en rencontreras beaucoup, dans cette partie du quadrant. Une vraie communauté d'émigrés. Les tiens — la Fédération — on se dit toujours que vous allez intervenir, mais vous avez ces grandes idées de non-ingérence.

Elle lança à Tilly un regard acéré. Les défenses toutes faites qu'elle avait apprises de sa mère lui montèrent aux lèvres, mais Tilly se retint à temps.

— À votre décharge, dit Salla, vous êtes gentils avec les réfugiés.

Tilly réfléchit.

— Mais grandir comme ça, Salla… ça devait être affreux.

— Bien sûr que ça l'était. En contrepartie —

Salla leva sa clé.

— Je suis très douée pour réparer les choses.

— Quel âge avais-tu, demanda Tilly, quand tu es partie ?

— Seize ans, dit Salla.

— Seize ans, répéta doucement Tilly. C'est l'âge que j'ai.

Salla sourit. Tilly rougit. Encore une information lâchée. Salla lui tapota l'épaule.

— Voilà mon histoire.

— Je suis désolée, Salla.

Salla s'arrêta net et se tourna vers elle.

— Pourquoi es-tu désolée, ma petite ?

— C'est… c'est une histoire triste.

Salla lui tapota la joue.

— C'est gentil, mais je ne me sens pas triste. J'ai eu une bonne vie. Je me suis beaucoup amusée. Et, pendant la plus grande partie de cette vie, j'ai été en sécurité, au chaud et heureuse. Ce ne sont pas de mauvaises choses à avoir, tu sais.

Elle regardait Tilly très fixement.

— Ne les sous-estime pas.

Cette nuit-là, en essayant de s'endormir, Tilly ne put s'empêcher de repenser à tout ce que Salla avait dit. Elle avait toujours su à quel point sa vie de citoyenne de la Fédération était privilégiée. Ses deux parents, et sa mère en particulier, avaient toujours veillé à ce qu'elle en ait conscience. Tilly savait que c'était en partie ce qui poussait sa mère à travailler si dur. Rassembler les gens. Essayer de protéger la Fédération. Amener d'autres mondes au point où ils pourraient rejoindre cette vaste communauté diverse. Tilly n'avait jamais douté de la valeur du travail de sa mère ; elle ne pensait simplement pas être faite pour cela — non, corrigea-t-elle en fronçant les sourcils, elle n'était pas taillée pour ça. Mais peut-être pouvait-elle faire autre chose ? Peut-être existait-il d'autres manières de contribuer ?

Mais surtout, Tilly ne pouvait s'empêcher de penser à Salla — douce, gentille, intelligente Salla — âgée de seize ans, le même âge que Tilly aujourd'hui, quittant sa maison et sa famille pour toujours. Elle ne rentrerait jamais chez elle, c'était clair. Le foyer n'existait plus pour elle, hormis celui qu'elle se construisait elle-même.

Tilly se tourna sur son oreiller. Et moi, je suis simplement partie, sans un regard en arrière. Alors que je sais très bien qu'il me suffirait de dire mon nom à la bonne personne pour que tout redevienne immédiatement normal. Je ne crois pas avoir vraiment compris à quel point j'ai été chanceuse. À quel point je le suis.

Mais elle ne regretterait pas sa décision de partir, car si elle était restée, elle n'aurait jamais rencontré Salla, ni entendu son histoire. Les autres élèves — ils se lançaient dans ces carrières diplomatiques. Mais qu'avaient-ils vu de la ligne de front, se demanda Tilly. Que savaient-ils de la vie que Salla avait menée ? Elle ne souhaitait

pas le danger ni la peur pour eux, bien sûr que non, mais il lui semblait désormais que quelque chose manquait à leurs vies.

Je dois continuer, se dit-elle avec une certaine gravité. Je dois voir plus — comprendre plus. Je ne pourrai jamais revenir en arrière.

* * * * *

En tout et pour tout, elles n'avaient passé que trois jours ensemble, mais Tilly se souviendrait toujours de cette période comme de l'une des plus heureuses de sa vie. Zymne se rapprochait, et cela signifiait que son temps à bord du vaisseau touchait à sa fin. La capitaine ne la laisserait pas rester.

— Eh bien, tu vas énormément me manquer, dit Salla en s'asseyant sur ses talons et en regardant avec affection la jeune fille assise en tailleur devant elle. J'ai abattu plus de travail ces derniers jours que je n'en ai réussi en des mois.

Tilly sourit largement. Ses cheveux étaient tirés en arrière, elle portait une salopette crasseuse et avait du lubrifiant plein les mains et le visage. Sa mère, si elle l'avait vue, se serait évanouie. Mais Tilly ne pensait pas du tout à sa mère à cet instant.

— Je suis contente d'avoir aidé.

— Je suis sérieuse, reprit Salla. Je te garderais bien à bord, si c'était moi qui décidais.

Elles se regardèrent, toutes deux pleines de regret.

— Est-ce qu'il y aurait une chance… commença Tilly d'un ton rêveur. Elle serait ravie de rester encore un peu à bord. Elle savait qu'il y avait tant de choses que Salla pouvait encore lui apprendre. Elles n'avaient fait qu'effleurer la surface.

— Je veux dire, je ne prends pas beaucoup de place, non ? Et je gagne déjà ma vie ici. Imagine ce que je pourrais devenir avec encore quelques mois sous ta tutelle. Et mieux encore, peut-être que lorsque tu décideras de prendre ta retraite, la capitaine Maris aurait déjà une ingénieure parfaitement formée, prête à reprendre ton poste…

Mais Salla secouait la tête.

— Je suis désolée, gamine, ça n'arrivera pas.

— S'il te plaît ? S'il te plaît, je ne peux pas rester ?

— Ce n'est pas à moi de décider, répondit Salla.

— On ne peut pas en parler à la capitaine ?

— Je ne pense pas que tu sois sa personne préférée.

Tilly soupira. Non, sans doute pas.

— Et puis, ta cabine va bientôt devenir un espace de cargaison. Un vaisseau ne peut transporter qu'un certain volume, et il y a des limites à la chance que je peux tenter avec Maris. Si j'allais lui en parler, l'issue la plus probable serait que nous soyons toutes les deux débarquées à Zymne. Et ça, ça ne me plaît pas du tout. Les ordres sont clairs. Zymne, c'est là que tu dois descendre.

Tilly hocha la tête. Elle savait que Salla disait la vérité, et elle n'avait pas l'impression d'être repoussée. Avec sa mère, Tilly avait toujours eu le sentiment de prendre du temps, d'être un poids, un problème à résoudre. Même avec Grand-mère, parfois, Tilly avait l'impression d'être de trop. Grand-mère ne s'attendait pas à passer une bonne partie de ses dernières années à s'occuper encore d'une adolescente. Pas qu'elle l'aurait jamais dit — ni même pensé — mais malgré tout, Tilly le savait… Et quant à son père… eh bien, il avait été très clair, cette dernière année, sur le fait qu'il voulait être près d'elle.

Mais elle ne ressentait rien de tout cela avec l'ingénieure. Salla aimait l'avoir dans les parages, et ce n'était pas seulement parce que Tilly se rendait utile. C'était parce qu'elle était une agréable compagnie. Salla était à l'aise avec elle. Elle aimait Tilly, et c'était une sensation précieuse. Tilly avait toujours trouvé si difficile de se faire des amis — et de les garder.

Peut-être que je n'ai tout simplement pas rencontré les bonnes personnes, pensa-t-elle, et elle faillit éclater de rire en imaginant la réaction de sa mère si elle voyait un jour Salla. Il n'existait aucun monde, aucun univers, dans lequel Salla entrerait dans la définition maternelle des « bonnes personnes ». Mom…

…serait furieuse. Tilly sourit. C'était étrange de constater qu'elle commençait à considérer la colère de sa mère davantage comme quelque chose dont on pouvait rire que comme quelque chose à craindre. Bien sûr, sa mère était très loin en ce moment. Elle se sentirait peut-être différemment si elles se retrouvaient face à face.

Salla l'observait, une expression songeuse sur le visage.

— Que sais-tu de Zymne ? demanda-t-elle.

— Pas grand-chose, admit Tilly. Juste ce que j'ai trouvé dans les banques de données du vaisseau.

— Tu n'as pas vraiment beaucoup planifié ce voyage, n'est-ce pas ? soupira Salla. Bon. Eh bien, Zymne n'a rien à voir avec Talaris. Et ça ne ressemble en rien à la Terre.

Il y eut un silence.

— Pourquoi parler de la Terre ? demanda Tilly.

Salla rit.

— Tu apprends. Tu apprends vraiment.

— Alors en quoi Zymne est-elle différente ?

— C'est plus dur, répondit Salla. Une fois encore, elle regarda Tilly avec attention, comme pour jauger si elle était à la hauteur d'une épreuve.

— Je pense que tu t'en sortiras.

* * * * *

Quand le vaisseau accosta et qu'il fut temps de se dire au revoir, Salla accompagna Tilly jusqu'au sas. Maris rôdait dans les parages, ostensiblement pour superviser l'arrivée de la cargaison, mais aussi, sans doute, pour s'assurer que Tilly descendrait bel et bien cette fois-ci.

— Eh bien, dit Salla. J'imagine que c'est l'adieu… Et je n'ai jamais vraiment réussi à découvrir qui tu étais ni d'où tu venais.

Tilly lui fit un clin d'œil.

— Hé, ajouta Salla, si jamais tu as besoin d'une recommandation, prends contact.

— Je pourrais bien te prendre au mot, répondit Tilly. Tu seras où ?

* * * * *

Salla fit un geste de la main.

— Ici, bien sûr.

À l'improviste, elle attira Tilly contre elle dans une étreinte rude. Tilly passa les bras autour de la femme plus âgée, enfouit sa tête contre son épaule, respira l'odeur chaleureuse de Salla, mélange de savon et de lubrifiant.

— Merci, dit-elle. Merci de t'être occupée de moi.

— Tu as fait du sacré bon boulot, gamine, répondit Salla. Bonne chance.

Elles se séparèrent, et Tilly se dirigea vers le sas. Juste avant de quitter le vaisseau pour de bon, elle se retourna et vit Salla qui la regardait encore. Tilly lui fit un signe de la main en guise d'adieu, puis se tourna vers le monde qui l'attendait. Elle inspira profondément. Un nouveau monde. Un nouvel ensemble de problèmes… Non, pas des problèmes, pensa Tilly. Des défis. Je peux le faire.

Je peux le faire.

Salla la regarda s'éloigner.

— Pauvre gosse, dit-elle.

Elle n'aurait pas choisi de descendre à Zymne : c'était une vieille colonie rude, qui n'avait ni le temps ni les ressources pour s'occuper des étrangers. Tilly allait y affronter de vraies difficultés. Mais Salla avait foi en elle : elle pensait qu'elle était à la hauteur.

À côté d'elle, Maris, qui avait entendu, renifla.

— Pauvre gosse ? Elle a déjà eu de la chance de ne pas être larguée dans le vide !

— Oh, lâche-lui un peu la grappe ! dit Salla.

— La grappe ? Une gamine crasseuse, tripotant on ne sait quoi—

— Une gamine qui t'a menée par le bout du nez et qui en sait plus sur les moteurs que tu n'en sauras jamais ! Ce vaisseau fonctionne bien mieux grâce à elle. Elle a du potentiel. Et tu as obtenu tout ce travail quasiment gratuitement.

— Elle a assez mangé, dit Maris.

Salla haussa les épaules.

— J'imagine.

Elle s'éloigna lourdement dans le couloir.

— Hé, dit Maris en la suivant, tu as fini par comprendre ce qu'elle faisait ici ?

Salla sourit.

— Non, répondit-elle, et elle reprit sa tournée quotidienne.

Ce n'était pas vrai. Salla avait compris très tôt qui était exactement Tilly. Elle savait qu'elle était montée à bord à Talaris, et elle savait à quoi ressemblait une gamine riche de la Fédération. Elle avait presque immédiatement deviné la fugue, et elle savait aussi qu'il y avait de très bonnes écoles sur Talaris. Après cela, il lui avait suffi de fouiller un peu, de jeter un œil là où elle n'aurait pas dû, de fouiner dans les enregistrements de sécurité et ce genre de choses. Rien de trop illégal. Elle avait donc rapidement appris que tout le monde était en émoi à propos d'une étudiante disparue d'une académie très sélecte de Talaris, et elle n'avait pas été surprise d'apprendre qui était exactement la mère de la gamine.

Puis le message était arrivé des autorités de la Fédération, juste après leur départ d'Oyseen. Une adolescente, Sylvia Tilly, cheveux roux, seize ans… La photo avait achevé de la convaincre. On demandait à l'équipage du Con de procéder à une fouille complète du vaisseau pour vérifier si elle s'y trouvait. Salla avait reçu le message, et elle ne l'avait pas transmis.

En se renseignant sur le passé de la gamine, elle pensait avoir une bonne idée de la raison de sa fuite. Elle pariait qu'il y avait beaucoup de pression sur elle. Elle pariait qu'elle voulait simplement un peu d'espace. Pourquoi ne pas le lui laisser ? À seize ans, Salla avait été assez âgée pour prendre des décisions concernant sa propre vie — plus qu'assez âgée. Cette gamine l'était sûrement aussi — si seulement on la laissait faire.

Pendant que Tilly était à bord, Salla avait longuement hésité à lui dire ce qu'elle savait. Elle avait aussi hésité à prévenir les autorités. Il y avait une véritable panique, après tout. Mais au final, elle avait décidé de se mêler de ses affaires et de laisser l'aventure de Tilly suivre son cours. Ce n'était probablement pas la décision la plus sage, mais la gamine travaillait si dur, se jetait avec enthousiasme dans les tâches que Salla lui confiait, était prête à se coltiner des travaux vraiment dégoûtants (Salla avait pris un certain plaisir à en faire remonter quelques-uns dans la liste). Ce n'était pas difficile de lire entre les lignes : malheureuse à la maison, malheureuse à l'école, prenant un peu de temps pour se trouver. Et après quelques erreurs vraiment stupides — comme se faire voler son sac — elle s'était reprise en main. Salla hocha la tête. Cette gamine avait besoin de voir un peu le monde réel, de se prouver qu'elle pouvait s'en sortir dehors. Et c'était pour cela qu'en fin de compte, elle avait décidé de ne pas intervenir. Parce qu'elle avait entrevu quelque chose chez Tilly, et elle pensait que cela méritait une chance de s'épanouir.

Quant au message ? Elle se disait qu'il faudrait régler ça avec Maris plus tard. Salla savait qu'elle avait une réputation d'excentricité. Peut-être dirait-elle qu'elle avait simplement oublié de transmettre celui-là. Ou mieux encore, peut-être pourrait-elle bidouiller un peu les registres, faire croire qu'il était arrivé en retard… Elle ne voulait pas que Maris ait des ennuis avec les autorités pour ne pas avoir répondu à leur demande d'assistance. Après tout, elles devaient encore parcourir ces systèmes, et il valait mieux rester en bons termes avec la Fédération. Ils étaient si vastes, si importants, si bien dotés en ressources. On ne savait jamais quand ils pourraient se révéler utiles. Ils finiraient bien par retrouver la gamine. En attendant, elle pouvait continuer à tracer sa propre route.

Le vaisseau s'éloigna de Zymne.
— Bonne chance, Sylvia Tilly, dit Salla. Jusqu'où iras-tu, à ton avis ?
Elle leva une tasse de thé en son honneur.
— J'espère que tu viserais les étoiles.
Puis Salla retourna lentement et méthodiquement à son travail.

Chapitre VIII

Zymne ne fit pas une bonne première impression. Tout semblait gris : le ciel, les bâtiments, les visages des agents qui regardaient Tilly avec une franche suspicion. Le Con, miteux mais confortable, et Salla — à peu près dans le même état — semblaient déjà très loin, comme appartenant à un autre temps. Personne d'autre n'était descendu ici, même si quelques passagers étaient montés à bord ; Tilly se retrouva donc immédiatement en évidence, attirant l'attention des personnes chargées de surveiller les arrivées. On la conduisit dans un petit bureau sale et on l'y laissa, sans rien d'autre à faire que de regarder par la fenêtre une cour boueuse. Il pleuvait, et l'air avait une odeur étrange, âcre et graisseuse. Tilly commençait à penser qu'il y avait de bonnes raisons pour lesquelles on ne descendait pas à Zymne.

Elle resta seule pendant une bonne heure. Elle essaya la porte, mais elle était verrouillée — et de toute façon, elle ne voulait pas mal commencer. Il n'y avait rien à faire. On lui avait laissé un verre d'eau, qu'elle but lentement, sans savoir combien de temps elle devrait le faire durer. L'eau avait un goût fade, comme si elle avait subi trop de cycles de filtration. Non, Zymne n'était vraiment pas un endroit agréable. Y avait-il seulement quelque chose ici pour elle ? se demanda Tilly. Peut-être devrait-elle repartir au plus vite.

Finalement, la porte s'ouvrit et une jeune femme portant une sorte d'insigne officiel entra. Tilly, ne sachant pas trop quelle était la bonne conduite à tenir, bondit sur ses pieds, mais la femme, au visage pincé et fatigué, lui fit signe de se rasseoir.

— Désolée de vous avoir fait attendre, dit-elle. Nous manquons de personnel.

— Ce n'est pas grave, répondit Tilly. Je ne voudrais pas être une source d'ennuis.

La femme esquissa un sourire un peu las.

— J'ai bien peur que ce soit déjà le cas, mademoiselle, euh…

— Mme Trace, dit Tilly, tirant un pseudonyme du fond de son esprit.

— Trace, répéta la femme. Elle n'avait pas l'air d'y croire entièrement, mais nota le nom sur les documents qu'elle tenait. Très bien, reprit-elle. Je devrais sans doute vous expliquer votre situation.

— Est-ce que je suis dans le pétrin ? demanda Tilly.

— Non. Mais vous n'êtes pas tirée d'affaire non plus, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je ne suis pas sûre de comprendre…

— Alors laissez-moi vous expliquer votre situation. Et la nôtre.

Tilly hocha la tête et écouta attentivement.

— Le problème, c'est que vous êtes arrivée de nulle part, sans pièce d'identité ni moyens visibles de subsistance. Et — même si nous ne sommes nullement hostiles aux nouveaux arrivants — nous ne pouvons pas soutenir des personnes qui ne peuvent pas contribuer.

La femme désigna la cour d'un geste de la tête.

— Regardez dehors. Vous voyez le genre d'endroit que c'est. Il n'y a pas grand-chose ici — franchement, je suis étonnée que vous ayez choisi de descendre ici.

— On m'y a un peu… poussée, dit Tilly. Je ne veux pas paraître ingrate, je sais que je vous cause des soucis et que vous êtes très aimable, mais j'aurais préféré rester un peu plus longtemps sur le vaisseau.

La femme inclina la tête.

— C'est recevable. Mais vous êtes ici maintenant. Et le fait est que nous ne pouvons pas vous prendre en charge si vous n'avez rien à apporter. Si vous voulez rester, vous devez prouver que vous pouvez contribuer. Les gens qui peuvent contribuer sont les bienvenus ici.

Elle esquissa à nouveau ce sourire sec.

— Comme je le disais : nous manquons de personnel. Et pas seulement ici. Partout.

— Quand vous dites « contribuer », dit Tilly lentement, qu'entendez-vous par là ? Vous ne voulez pas que je vous aide dans votre travail, quand même ?

— Non, même si, si vous restiez un moment, vous pourriez finir par obtenir le poste.

L'officielle la détailla du regard.

— Vous êtes très jeune, n'est-ce pas ? Ce qui signifie que vous n'avez probablement pas beaucoup d'expérience ni de compétences techniques. Je pourrais facilement vous trouver du travail agricole — on manque toujours de bras dans les régions rurales — mais, pour être franche, Mme Trace, ce n'est pas très agréable, et vous préféreriez sans doute partir ailleurs.

Elle feuilleta ses notes.

— Il y a un vaisseau qui repart pour Oyseen demain, mais d'ici là il faudrait que vous vous rendiez utile.

— Du travail agricole ? répéta Tilly.

— Si c'est tout ce que vous savez faire.

La femme posa ses notes.

— Écoutez, Mme Trace, voilà la situation en bref. Nous vivons à la limite ici. Nous ne pouvons pas vous prendre en charge. Si vous avez quelque chose à nous offrir, alors nous sommes intéressés. Vous avez un jour — vingt-sept heures — avant que ce vaisseau ne parte pour Oyseen. Nous pouvons vous fournir un lit pour la nuit, quelque chose à manger, et c'est tout. Si vous ne pouvez pas prouver votre utilité, alors vous prendrez le prochain vaisseau.

Tilly, assimilant tout cela rapidement, chercha la meilleure option. Elle ne voulait pas retourner jusqu'à Oyseen — d'autant plus que, sûrement, on avait déjà compris qu'elle était partie dans cette direction. Revenir vers Talaris était presque

certain de la faire attraper. Mais il n'y avait pas d'autre choix : à voir l'expression ferme de la femme, Tilly doutait fortement de pouvoir les convaincre d'attendre un jour ou deux pour la mettre sur un autre vaisseau. Cela signifiait donc essayer de rester ici, à Zymne, au moins quelque temps, si elle parvenait à satisfaire aux conditions d'entrée. Tilly fronça les sourcils. Était-ce vraiment un monde où elle avait envie de rester ? Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. La pluie tombait sans discontinuer, une pluie qui vous transperçait jusqu'aux os et vous laissait perpétuellement frigorifié. Et le travail agricole n'allait certainement pas se faire à l'intérieur, n'est-ce pas ? À son crédit, Tilly ne pensa pas une seule seconde à utiliser le nom de sa mère pour se sortir de là. Au lieu de cela :

— Des compétences techniques, dit-elle. Vous avez parlé de compétences techniques.

La femme la regarda avec intérêt.

— Vous en avez ?

— J'ai payé mon passage sur le Constance Markievicz en aidant leur ingénieure, dit Tilly doucement, mais avec une certaine fierté. Je suis plutôt douée pour réparer des choses.

Elle inspira profondément.

— Alors… est-ce qu'il y a quelque chose ici qui aurait besoin d'être réparé ?

La femme lui sourit.

— Oh oui, répondit-elle. Il y en a beaucoup.

— D'accord, dit Tilly. Alors pourquoi ne pas me laisser jeter un œil ?

La femme prit quelques notes, puis hocha la tête et se leva.

— Très bien, Mme Trace. Je vais vous trouver un lit et organiser quelques projets de travail pour vous. Souvenez-vous de ce que j'ai dit, cependant : vingt-sept heures, pas plus. Si ça ne fonctionne pas — retour à Oyseen.

Elle se dirigea vers la porte.

— J'enverrai quelqu'un vous conduire à votre chambre, quand elle sera prête. Et une demande, ajouta-t-elle : s'il vous plaît, n'essayez pas de vous enfuir.

— Pour aller là-dedans ? Tilly indiqua d'un coup de tête la pluie misérable qui battait dehors.

— Pas question.

* * * * *

Elle attendit encore une heure environ, essayant de rester patiente et de se rappeler qu'ils manquaient de personnel, puis un autre fonctionnaire finit par arriver. C'était un homme d'âge mûr, pas beaucoup plus grand que Tilly, et il avait le même air fatigué que la jeune femme. Tilly dut admettre que c'était plutôt décourageant : était-ce donc cela, vivre sur ce monde ? Est-ce que tout le monde finissait par avoir l'air épuisé ? Pourtant, lorsqu'il entra dans la pièce et aperçut Tilly, il lui adressa un large sourire et dit :

— Eh bien, qu'est-ce qu'on a là ?

— Bonjour, dit-elle en lui faisant un petit signe de la main. Je m'appelle… Zoe Trace. Je suis là pour réparer des choses.

— C'est bien ce qu'on m'a dit, répondit-il. Très bien, suivez-moi.

Elle le suivit hors de la pièce jusqu'à la sortie du bâtiment. Il lui lança aussi un manteau, trop grand et assez mal taillé, mais muni d'une capuche. Elle l'enfila rapidement et sortit sous la pluie. Oui, c'était de la pluie méchante, pensa-t-elle tandis qu'ils traversaient en courant une cour en béton ; le genre de pluie qui ne perd pas de temps à vous tremper, puis s'acharne à vous maintenir ainsi. Mieux valait ne pas rester dehors longtemps. L'air, lui aussi, avait cette odeur un peu graisseuse, et Tilly aperçut des nuages noirs à l'horizon — du smog. Son compagnon, remarqua-t-elle, s'était couvert la bouche et le nez avec la main. Tilly fit de même. Heureusement, ils n'allaient pas plus loin que le bâtiment voisin, et son nouveau guide la pressa à l'intérieur, refermant la porte derrière eux.

Ce bâtiment était tout aussi austère, avec peu de confort. Derrière le hall d'entrée s'étirait un long couloir, bordé de portes de chaque côté ; en jetant un coup d'œil à l'intérieur, Tilly vit de petites chambres. La plupart étaient vides ; une ou deux étaient occupées par des personnes allongées sur leur lit, attendant un passage pour Oyseen, supposa-t-elle. Elle fronça les sourcils. Elle ne se laisserait pas renvoyer, décida-t-elle.

Son guide s'arrêta devant une porte ouverte et invita Tilly à entrer. Elle regarda autour d'elle, le cœur serré. Un lit étroit, un lavabo, une source de lumière plutôt crue au plafond, et un grand établi en bois croulant sous toutes sortes de vieilles technologies.

— Bienvenue à Zymne, dit son guide d'un ton sec. Il y a une boîte à outils quelque part là-dedans. À votre place, je m'y mettrais tout de suite.

Tilly contempla le chaos sur la table avec consternation, puis inspira profondément.

— D'accord, dit-elle.

— Voilà l'esprit.

Son accompagnateur sortit et commença à s'éloigner dans le couloir.

— Vous n'allez pas m'enfermer ? appela Tilly derrière lui.

Il passa la tête par l'embrasure de la porte.

— Vous enfermer ? Vous n'êtes pas une prisonnière ! Vous êtes libre de partir quand vous voulez. Mais, euh…

Il rit.

— Cette pluie, elle vous transperce jusqu'aux os, vous savez. À titre personnel, je n'aimerais pas passer la nuit là-dedans.

Il regarda autour de la pièce.

— Ce n'est pas grand-chose, mais c'est chaud et sec. Non, vous allez rester ici. Le dîner ne tardera pas. En attendant…

Il désigna l'établi.

— J'ai entendu dire que vous étiez ingénieure, ou quelque chose comme ça.

— Apprentie, corrigea-t-elle.

— Eh bien, rayon de soleil, il est temps de prouver votre valeur.

Il la laissa seule. Tilly, regardant l'amas d'objets sur l'établi, soupira et sentit ses épaules s'affaisser. Puis quelque chose attira son regard.

— C'est une perceuse ?

Elle s'approcha pour la prendre, la tourna dans ses mains, essayant de comprendre de quoi il s'agissait exactement et ce qui n'allait pas. Et ce fut tout. Elle dénicha une boîte à outils et se mit au travail.

* * * * *

Cette journée se révéla être la meilleure depuis son arrivée. Elle vint à bout de tout ce qui se trouvait sur l'établi en quelques heures à peine, et dut ensuite partir à la recherche de nouvelles tâches. Son guide — qui lui avait dit s'appeler Orlotz — s'était pris d'une certaine affection pour elle. Il passait toutes les heures environ pour vérifier comment elle s'en sortait. La plupart du temps, Tilly était si absorbée par son travail qu'ils ne bavardaient pas longtemps, mais lorsqu'il arriva avec le dîner, elle fit une pause et lui posa des questions sur lui.

— J'ai une fille, à peu près de ton âge, dit-il avec une pointe de nostalgie. J'ai dû la laisser au pays avec sa mère quand je suis monté ici. Il fallait bien que quelqu'un continue à faire tourner la ferme. Mais elle me manque…

— J'espère que vous lui parlez aussi souvent que possible, dit Tilly d'un ton ferme. Ce n'est pas bon que les pères restent trop longtemps sans contact. Leurs filles leur manquent vraiment, vous savez ?

— On se parle tous les soirs, répondit-il en souriant. Je vais discuter avec elle dès que j'ai fini mon service.

Tilly baissa les yeux vers ses mains. Elle se rendit compte qu'elle avait les larmes aux yeux. Une pointe d'envie pure la traversa à l'idée de cette fille qui n'avait sans doute presque rien, qui vivait au fin fond d'un monde rude et isolé, mais dont le père réussissait à lui parler chaque soir. En clignant des yeux pour retenir ses larmes, Tilly pensa : j'abandonnerais toutes les grandes maisons, les écoles prestigieuses, les belles robes, les jolies chaussures, et à peu près tout le reste, si Papa pouvait faire ça. J'aimerais juste le voir. Lui parler. Être avec lui…

Elle toussota.

— Eh bien, dit-elle, vous avez raison de faire ça. Ça la rendra heureuse. Bon sang, écoutez-moi bavarder !

Il la laissa reprendre son travail, et Tilly s'y replongea avec une énergie renouvelée. Une heure environ plus tard, Orlotz passa la tête par la porte.

— Hé, dit-il. Il se fait tard. Tu devrais aller dormir. De toute façon, tu commences à manquer de choses à faire. J'ai lancé un appel pour d'autres projets, et on aura encore du travail pour toi demain matin.

Tilly soupira et s'affaissa dans sa chaise. Elle serra les poings et se frotta les yeux. Elle se sentait soudain très fatiguée.

— D'accord, dit-elle avec hésitation. Je suppose que je peux m'arrêter un peu.

— Tu vas devoir, répondit Orlotz placidement. Extinction des lumières dans quinze minutes, partout dans la ville. On ne peut pas maintenir l'électricité toute la nuit, tu sais.

Peu après, les lumières crues au plafond de sa chambre et dans le couloir s'éteignirent, plongeant tout le bâtiment dans l'obscurité. Tilly s'allongea sur son lit, trop fatiguée pour dormir, et réfléchit à ses options. Elle était presque certaine de s'en sortir plutôt bien, peut-être suffisamment pour qu'on la laisse rester. Mais en avait-elle vraiment envie ? C'était un monde dur, avec un mauvais climat, un air de mauvaise qualité, et des gens épuisés qui devaient travailler sans relâche simplement pour tenir le coup, sans beaucoup de plaisir dans leur existence. Le dîner avait été très sommaire. Tilly soupçonnait qu'on devait toujours se sentir un peu affamé ici.

Mais en même temps, tout le monde avait été gentil — ou, à défaut, pas activement méchant. Elle pensa à ce qu'ils auraient pu faire quand elle était arrivée sans rien d'autre que les vêtements qu'elle portait : l'enfermer, l'effrayer, la menacer. Au lieu de cela, ils avaient clairement exposé la situation et lui avaient donné toutes les chances de faire ses preuves. Je pourrais faire une différence ici, pensa-t-elle. Je suis jeune, en forme, et j'ai des compétences dont ils ont besoin. Je pourrais faire quelque chose d'utile ici.

Et cette pensée, se dit Tilly en s'endormant enfin, lui faisait du bien.

* * * * *

Le lendemain, Tilly se surpassa. Tout un tas d'équipements venait d'arriver d'une usine située un peu plus loin sur la route, et les ouvriers étaient désespérés à l'idée que quelqu'un y jette un œil. Orlotz, en lui apportant un petit déjeuner plutôt frugal, leva les sourcils devant son rythme de travail.

— Ralentis, soleil ! dit-il. Ce matériel ne va nulle part — et je crois bien que toi non plus !

En milieu de matinée, la jeune femme qui lui avait parlé la veille passa la voir. Elle aussi fut stupéfaite par tout ce que Tilly avait accompli.

— Tu sais, dit-elle d'un ton sec, tu pourrais probablement prendre le reste de la journée. Je pense que tu en as déjà fait largement assez.

— Ce n'est pas grave, répondit Tilly. Ces gens ont besoin de récupérer leurs imprimantes 3D le plus vite possible, non ? Et puis j'aime réparer des choses — alors, tout le monde y gagne.

La jeune femme s'assit sur le lit et observa Tilly travailler pendant un moment.

— Zoe, dit-elle finalement — et Tilly, qui avait presque oublié qu'il s'agissait de son pseudonyme, mit un instant à réagir.

— Euh… oui ?

— Pourquoi veux-tu rester ici ?

Tilly fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Je veux dire… tu viens de la Fédération, n'est-ce pas ?

— C'est si évident que ça ? dit Tilly.

La jeune femme hocha la tête.

— Alors pourquoi… Elle fit un geste vague autour d'elle. Pourquoi ici, de tous les endroits possibles ? Ce n'est quand même pas Risa.

Tilly s'arrêta de travailler.

— Pourquoi ? Parce que vous avez tous été gentils avec moi, dit-elle simplement. Et parce que vous m'avez demandé de l'aide, et qu'il se trouve que j'en étais capable.

La femme, attentive, hocha la tête.

— Eh bien, dit-elle, je pense que si je pouvais voyager librement dans l'espace de la Fédération, je ne resterais sans doute pas ici. Mais tu sais ce que tu fais.

Elle se leva lentement.

— Tu n'es pas obligée d'en faire davantage aujourd'hui, si tu n'en as pas envie.

— Non, je vais finir ça…, dit Tilly.

— Ce que je veux dire, reprit la femme, c'est que tu es la bienvenue pour rester.

Tilly rougit de plaisir.

— Alors, qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Maintenant, je te trouve une affectation de travail et un endroit où loger. J'ai déjà quelques idées pour le premier point, et il y a une pension juste un peu plus bas sur la route qui devrait pouvoir t'accueillir. Je connais les gens qui la tiennent. Ils sont… Elle esquissa de nouveau son sourire ironique. … « gentils ».

— C'est formidable ! dit Tilly. Merci !

— Ne me remercie pas avant de savoir quel sera ton travail, répondit la jeune femme avant de s'en aller.

* * * * *

Elle revint moins d'une heure plus tard avec une pile de documents.

— Voici ton permis de travail et ton affectation, dit-elle en les tendant à Tilly. Voici ton carnet de rationnement — il couvre la nourriture et les vêtements, ainsi que l'eau et l'électricité. Et voici un plan de la ville. J'ai indiqué la pension — ils t'attendent — et tu commences à travailler ici demain.

Elle pointa un endroit sur la carte.

— Et voici une puce de crédit, ajouta-t-elle en lui en donnant une.

Tilly fronça les sourcils.

— Je ne m'attendais pas à ça.

— Non, ce n'est pas habituel. Mais tu as tellement fait que tu as mérité quelque chose.

Elle esquissa ce sourire fatigué.

— Nous ne sommes pas des marchands d'esclaves, Zoe. Nous n'avons pas grand-chose. Mais enfin, tu as gagné un peu, et ça devrait t'aider à démarrer.

Tilly baissa les yeux vers le petit mais précieux tas de choses qu'on venait de lui remettre.

— Merci, dit-elle. Je le pense vraiment. Merci infiniment.

La jeune femme eut l'air gêné.

— Nous ne t'avons presque rien donné, dit-elle.

— Vous ne savez pas tout ce que vous m'avez donné, répondit Tilly.

Soudain, la jeune femme lui tendit la main.

— Je m'appelle Natalia, dit-elle. Pourquoi ne pas se retrouver un soir ? Manger un morceau ensemble ? Ce serait peut-être bien pour toi d'avoir une amie en ville, pendant que tu prends tes marques.

Tilly rayonna. Elle tendit sa propre main et elles se serrèrent la main.

— J'adorerais, dit-elle. Une amie, pensa-t-elle. Je me suis fait une amie.

Elles se sourirent, puis Tilly reprit sa route. Elle avait une courte marche à faire jusqu'en ville, et voulait avancer autant que possible pendant l'accalmie de la pluie. Elle avait déjà traversé la moitié du complexe quand Natalia sortit de son bureau et la rappela :

— Zoe ! Attends ! Reviens une minute !

Tilly fit demi-tour.

— Il y a un problème ?

Natalia la regardait avec une expression très étrange.

— Je ne sais pas, dit-elle. Mais il y a quelqu'un ici pour te voir.

Tilly fronça les sourcils. Elle suivit Natalia à l'intérieur, jusqu'à un petit bureau.

Là, comme surgie d'une autre vie, se tenait Granna. Tous les espoirs et les rêves de Tilly pour une nouvelle existence s'effondrèrent d'un seul coup.

— Tilly, dit Adèle d'un ton plein de reproches, comment as-tu pu nous faire ça ?

Derrière elle, Tilly entendit Natalia dire, d'une voix perplexe :

— « Tilly » ? C'est ton vrai nom ?

* * * * *

— Oh là là, dit Tilly d'une voix faible. Sa grand-mère, ici, sur Zymne. Et il y avait aussi Quinn, un peu en retrait derrière Granna, une main posée sur l'épaule de sa femme, l'air nettement plus sévère que Tilly ne l'avait jamais vu.

— Oh, mon Dieu. Granna, je ne m'y attendais pas…

Tilly inspira brièvement, d'un souffle court et serré. Tout à coup, elle eut l'impression que le filet se refermait de nouveau autour d'elle.

— Comment m'avez-vous trouvée ? pensa-t-elle avec colère. Plus important encore : pourquoi m'avez-vous trouvée ?

Granna et Quinn échangèrent un regard excédé.

— Tilly, dit Adéle, quand quelqu'un comme toi disparaît, c'est un incident majeur. Les implications pour la sécurité…

Peu à peu, Tilly prit conscience des deux silhouettes qui se tenaient au fond de la pièce, occupées à faire leur rapport à leurs supérieurs. La Sécurité de la Fédération. Bien sûr. Elle avait oublié ce que c'était de les avoir constamment dans les parages. De nouveau, elle ressentit cette sensation d'étau qui se resserrait. Elle remarqua soudain Natalia, juste à côté d'elle, observant la scène d'un air étrange,

regardant tour à tour les agents de sécurité et Tilly. L'un des agents s'avança vers Natalia.

— Merci pour toute votre aide, dit-elle. Nous allons prendre le relais.

Les yeux de Natalia s'écarquillèrent.

— Il y aura quelques formalités à remplir pour que nous puissions officiellement remettre Mlle Tilly sous votre responsabilité, dit-elle d'un ton un peu raide. Je vais m'en occuper tout de suite.

Elle se dirigea vers la porte. En sortant, elle se retourna et adressa à Tilly son sourire ironique.

— Le Conseil de sécurité de la Fédération, hein ? J'imagine que ce dîner ensemble n'aura finalement pas lieu.

Elle partit. Tilly se sentit affreusement mal, comme si elle avait trahi d'une manière ou d'une autre sa nouvelle amie. Elle se prit la tête entre les mains et se tourna de nouveau vers les autres. Elle poussa un long soupir. Bien sûr, elle savait qu'il y aurait des recherches et qu'on ne renoncerait pas tant qu'on ne l'aurait pas retrouvée. Elle s'était volatilisée, après tout.

J'aurais peut-être dû faire quelque chose pour empêcher ça, pensa-t-elle morosement. Laisser un mot : Ne me cherchez pas, je vais bien. Mais ils n'auraient pas écouté, n'est-ce pas ? Ils n'écoutaient jamais. Tout ce qu'elle voulait, c'était un peu d'espace pour faire les choses à sa façon. Mais non — tout revenait toujours, toujours à Maman. Elle avait pourtant espéré avoir un peu plus de temps.

Soudain, Tilly réalisa qu'Adéle pleurait. Pas ouvertement, pas de façon visible, mais il y avait bel et bien des larmes dans ses yeux…

— Granna, dit-elle en s'avançant, touchant son bras avec hésitation, ça va ?

Quinn, toujours galant, se pencha pour tendre un mouchoir à sa femme, qu'elle utilisa pour tamponner délicatement ses yeux.

— Ne t'inquiète pas, Adéle, ma chérie, dit-il doucement. Regarde, elle va bien, non ? Elle est en pleine forme. Tout s'est bien terminé.

Granna hocha la tête, s'essuya les yeux et rangea le mouchoir. Tilly fut alors submergée par la honte et comprit pleinement ce que sa disparition avait dû signifier pour tous les autres. Maman n'était pas la seule concernée, loin de là.

— Oh, Granna ! s'écria-t-elle en la serrant dans une grande étreinte. Je suis désolée ! Tellement, tellement désolée !

— Je le sais, ma chérie, dit sa grand-mère. Oh, mais Tilly… pourquoi ? Pourquoi as-tu fait quelque chose d'aussi insensé et irréfléchi ?

À la surprise de Tilly, Quinn prit la parole.

— Je crois que nous savons tous pourquoi, n'est-ce pas ? Il lança à Tilly un regard perçant. Tu en avais assez, pas vrai, gamine ? Toujours quelqu'un pour te dire ce que tu devrais faire, ce que tu ne devrais pas faire, comment tu pourrais mieux faire…

Tilly, qui avait enfoui la tête dans le bras de sa grand-mère, leva les yeux et hocha la tête.

— Je… je n'en pouvais plus. Granna, Quinn — je ne voulais effrayer personne ! J'allais bien, tout le temps, j'allais bien.

Bon, il y avait eu quelques moments difficiles, mais inutile d'entrer dans les détails pour l'instant.

— J'avais juste besoin… j'avais besoin d'un peu d'air pour respirer.

Granna lui caressait les cheveux.

— Mais Tilly, tu es encore une enfant. Nous devons veiller sur toi.

— Pas une enfant, ma chère, dit Quinn doucement. Mais pas tout à fait une adulte non plus, hein, Tilly ?

Plus tard, Tilly se dirait que tout avait changé à une vitesse incroyable. Quinze minutes plus tôt, elle marchait vers un monde totalement étranger, avec un endroit où vivre et un nouveau travail qui commençait le lendemain matin. Et maintenant… elle avait l'impression d'être redevenue une écolière — une adolescente dont quelqu'un devait s'occuper. Une partie d'elle, une partie traîtresse, se sentait même soulagée de les voir là. Tout avait été si effrayant — la perte de son sac, les menaces de Maris, ce lieu étrange et sinistre. D'un coup, toutes ses angoisses s'étaient envolées. Elle était en sécurité, de retour dans le giron familial. Mais en même temps, elle s'en sortait très bien, non ? Elle était arrivée sur Zymne sans absolument rien et, à la fin de la journée — une seule journée — elle avait trouvé du travail, un endroit où vivre et s'était fait une nouvelle amie. Quelqu'un qui l'avait appréciée pour ce qu'elle était, pas pour qui était sa mère. Elle pensa à ses camarades d'école et se demanda combien d'entre eux auraient réussi aussi bien dans les mêmes circonstances. (Elle repoussa la pensée qu'aucun d'entre eux n'aurait jamais fugué.) Toutes ces idées lui traversèrent l'esprit quand Quinn dit qu'elle n'était pas encore une adulte. Tout ce qu'elle répondit fut :

— Je m'en sortais.

Granna et Quinn échangèrent un regard. Granna soupira.

— Tu t'en sortais pour le moment, dit Quinn fermement. Mais si ton nom avait circulé, hein ? Si quelqu'un avait compris qui tu étais ? Quelqu'un prêt à profiter de toi à cause de ta mère ?

Maman, maman — ça revient toujours à maman…

— Je pense que tu as eu de la chance jusqu'ici avec les gens que tu as rencontrés, Tilly, dit Quinn avec douceur. Mais tout le monde n'est pas comme ça.

C'était vrai, songea Tilly en repensant aux derniers jours. Salla avait été incroyable — elle l'avait défendue face à Maris, aidée autant qu'elle le pouvait. Et ici, sur Zymne — Natalia, Orlotz — ils avaient été parfaitement justes. Gentils. Ils l'avaient jugée pour ce qu'elle était et pour ce qu'elle savait faire. Elle doutait que Salla se soit souciée une seconde de l'identité de sa mère. Est-ce que ça avait réparé la ventilation ? Non. C'était Tilly qui l'avait fait, toute seule, parce qu'elle était intelligente et travailleuse, et c'était pour cela que Salla l'aimait bien. Mais au fond d'elle-même, Tilly savait que Quinn avait raison. Tout le monde n'était pas une Salla, prête à se démener pour une adolescente en fuite, ni une Natalia, disposée à être juste et à donner sa chance à quelqu'un. Elle avala sa salive. Elle comprenait désormais

très clairement qu'elle avait eu de la chance que Salla l'ait trouvée avant quelqu'un de moins honnête et plus vénal. Elle comprenait que Zymne aurait pu être un endroit bien plus froid et cruel.

— C'est difficile, Tilly, je le sais, dit Quinn doucement. Et pire encore, ce n'est pas juste, n'est-ce pas ? Tu n'as pas demandé à être la fille de ta mère. Mais c'est ainsi, et maintenant nous devons trouver une façon de vivre avec ça.

Adéle lança à son mari un regard vif.

— Que veux-tu dire exactement, Quinn ?

Quinn soupira.

— Je veux dire… nous ne pouvons pas continuer comme ça, n'est-ce pas ?

Adéle, les yeux brillants, s'apprêtait à répondre, mais Quinn leva la main, paume ouverte, pour l'arrêter un instant.

— Adéle, mon amour, c'est ta famille, mais j'ai gardé le silence trop longtemps — et je sais que toi aussi. Cette pauvre enfant… elle n'est pas heureuse. Elle l'a rendu parfaitement clair, tu ne crois pas ? Ça ne peut pas continuer ainsi.

À la surprise de Tilly, Granna acquiesça.

— Je sais, dit Adéle doucement.

Elle regarda Tilly.

— Très bien. Il y a beaucoup de choses à discuter, n'est-ce pas ? Et d'abord, nous devons parler à ta mère…

Tilly faillit éclater en sanglots.

— Maman est ici ?

Granna et Quinn s'empressèrent de calmer sa panique.

— Non, non ! dit Granna. Non, elle est restée sur Terre.

— On ne t'aurait pas fait ça, gamine, ajouta Quinn en lui faisant un clin d'œil. Elle n'a pas pu se libérer.

Tilly inspira profondément. Pour une fois, elle était reconnaissante de l'impossibilité absolue de l'emploi du temps de sa mère.

— Non, reprit Granna. J'ai demandé aux autorités d'ici de mettre en place une liaison pour que je puisse lui parler.

Elle regarda sa petite-fille.

— Ils ne peuvent pas maintenir la liaison longtemps, alors je pense que nous pouvons retarder ta conversation avec elle jusqu'à ce que nous ayons quitté Zymne et que tu aies pu te reposer, Tilly. Non, déclara-t-elle avec solennité, c'est moi qui parlerai à Siobhan.

— Oh là là, dit Quinn. Elle part au combat.

Tilly sourit. Je suis contente qu'ils soient là. Mais tôt ou tard, cette conversation avec sa mère aurait bien lieu.

— Granna, dit-elle faiblement, tu seras là quand on lui parlera ?

Granna lui tapota la main.

— Bien sûr, ma chérie.

— On est de ton côté, Tilly, dit Quinn. Et puis, après tout, nous sommes plus nombreux qu'elle.

* * * * *

Adéle avait trouvé les autorités de Zymne extrêmement serviables. C'était quelque chose qu'elle constatait souvent dans la vie. Elle entrait dans une pièce, et de petits fonctionnaires se mettaient aussitôt à graviter autour d'elle, faisant de leur mieux pour satisfaire le moindre de ses besoins. Cela n'avait rien à voir avec sa fille, même si cela n'arrangeait rien. C'était plutôt la façon qu'avait Adéle de s'imposer dans n'importe quelle situation. Ce n'était pas qu'elle fasse des exigences, ni même qu'elle ait l'intention de provoquer une scène ou des ennuis. Elle se contentait… de se créer des chevaliers en armure étincelante.

— Monsieur, dit-elle à l'homme derrière le bureau, qui la dévisageait depuis qu'elle s'était matérialisée à la surface avec Quinn et son escorte de sécurité, je vous suis extrêmement reconnaissante pour toutes les attentions dont vous nous avez fait bénéficier depuis notre arrivée. Nous devons perturber le cours de votre journée d'une manière tout à fait exaspérante—

— Oh, non, pas du tout, murmura Orlotz, la bouche sèche. Il se disait qu'il aurait une sacrée histoire à raconter à sa femme et à sa fille ce soir-là. Les citoyens de la Fédération ne passaient pas tous les jours par ici, et quand c'était le cas, ils étaient toujours si… impressionnants.

— Euh… tout ce dont vous avez besoin, madame.

— Que vous êtes aimable. Je me demandais si la liaison de retour vers la Terre était désormais disponible ?

— Oui, absolument !

Adéle lui adressa un sourire débordant de charme.

— Quelle efficacité remarquable ! Puis-je alors formuler une requête ? J'aimerais parler seule à ma fille. Mais je souhaiterais qu'elle puisse voir sa petite-fille. Est-ce possible ?

Orlotz bondit presque de son siège, ravi de pouvoir se rendre utile. Une solution fut trouvée — très rapidement. Adéle s'assit devant la liaison, se redressa et composa l'expression la plus austère dont elle était capable. Au combat, pensa-t-elle en soupirant. Quand cette relation avec Siobhan était-elle devenue si conflictuelle ? Avait-elle toujours été ainsi ?

La connexion mit un certain temps à s'établir, au grand mortification d'Orlotz, mais enfin Siobhan apparut à l'écran.

— Maman ? dit-elle. Tu l'as retrouvée ?

— Oui, ma chérie. Je l'ai retrouvée.

Siobhan enfouit son visage dans ses mains.

— Et elle va bien ? Elle n'a pas été blessée ?

— En réalité, elle s'épanouit, répondit Adéle.

Siobhan ferma les yeux un instant et laissa échapper un profond soupir de soulagement.

Adéle s'engouffra avec aisance dans l'ouverture ainsi créée.

— Elle semble avoir un véritable talent pour se faire des amis. Tout le monde ici parle d'elle en termes élogieux. J'ai cru comprendre qu'elle s'était rendue extrêmement utile—

Les yeux de Siobhan se plissèrent.

— Utile ? Cette enfant ! A-t-elle seulement expliqué son comportement ?

Calmement, Adéle répondit :

— Je pense que les raisons de cette petite escapade sont évidentes pour quiconque prend la peine d'y réfléchir—

— Je la veux dans la prochaine navette et de retour ici immédiatement, coupa Siobhan. Bon sang, elle ne sait pas ce qui l'attend ! Quelle chose stupide, égoïste et infantile ! Se rend-elle compte des ennuis qu'elle a causés ? Sait-elle quelle opération a été mobilisée ? Et pour quoi ? Si elle voulait des vacances, elle n'avait qu'à le dire—

— Siobhan, stop, dit Adéle en haussant très légèrement la voix. Arrête de parler une seconde et écoute.

Il y eut un silence.

— Maman ? dit Siobhan, incertaine.

— Maintenant, reprit Adéle, j'ai également sympathisé avec certains des charmants responsables de ce monde, qui se sont montrés fort accommodants. Regarde ce qu'ils ont arrangé pour moi.

— Maman—

— Maintenant, insista Adéle. Cette liaison est configurée de telle sorte que, si je la tourne légèrement ainsi… Voilà. Tu pourras voir Tilly de tes propres yeux et constater qu'elle est saine et sauve.

Orlotz avait fait du très bon travail. Siobhan voyait à présent un écran montrant Tilly assise dans une pièce, discutant gaiement avec Orlotz et l'équipe de sécurité.

— Regarde-la, Siobhan, dit Adéle doucement. Regarde comme elle se tient droite ! Regarde ses épaules — aucune trace d'affaissement. Je ne l'ai pas vue comme ça depuis des années ! Regarde comme elle parle à ce brave homme qui m'a tant aidée, et à ces charmants jeunes agents de sécurité. Regarde comme elle est sûre d'elle. Regarde comme elle leur parle avec aisance.

— Maman, je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu veux démontrer—

— Ce que je veux démontrer, c'est que tu as intimidé cette enfant pendant des années—

— Intimidée ! s'exclama Siobhan, bouche bée, furieuse.

Adéle ne lui laissa pas le temps de prendre de l'élan.

— Oui, intimidée ! Et je me suis tue, je t'ai laissée commettre ces erreurs, parce que c'est ta fille et que je ne voulais pas m'immiscer… Eh bien, c'était mon erreur, et une grave erreur, et regarde où cela nous a menés !

— Maman, « intimidée » est complètement excessif—

— Peut-être, mais c'est aussi vrai.

— Je ne discuterai pas de ton opinion sur ma façon d'élever mes enfants, mais quoi que tu en penses, Sylvia devrait savoir mieux que ça ! s'emporta Siobhan. On lui a

martelé dès la première année que la vie que nous menons implique certaines responsabilités. Sa sœur n'a jamais fait un coup pareil !

— Sa sœur a bénéficié d'une bien plus grande liberté. Tu étais à un stade plus précoce de ta carrière pendant la majeure partie de son enfance. La pauvre Sylvia a toujours vécu avec ces contraintes.

— Pauvre Sylvia ! ricana Siobhan. Cette enfant a mené une vie privilégiée ! Tu sais, je pensais que nous avions évité le pire de l'adolescence. Je croyais que Sylvia avait plus de jugeote. Mais non ! Sylvia doit toujours faire mieux — ou pire — que tout le monde—

— C'est exactement ce que je veux dire, Siobhan, répliqua Adéle vivement. Rapide à juger. Lente à comprendre. Tu exiges l'obéissance, mais tu ne la rends pas—

— Très bien, voici les horaires de la navette. Je t'envoie les détails, et j'ai réservé des places pour toi et Quinn—

— Et le pire de tout, Siobhan, c'est que tu n'écoutes pas !

Siobhan se renversa dans son siège, abasourdie par les paroles de sa mère.

— Alors écoute-moi maintenant, dit Adéle. Tilly — oui, Tilly, il va falloir apprendre à dire ce prénom, et rapidement — Tilly est une bonne enfant. Elle a toujours été très obéissante. Mais elle a fugué. Et elle l'a fait parce qu'elle a peur de toi.

— Peur… ?

— Oui, peur. Pour qu'elle en arrive à faire une chose pareille, la vie devait être devenue insupportable.

Siobhan resta silencieuse, digérant cela. Adéle en profita pour poursuivre.

— Siobhan, ma chérie. Nous avons eu de la chance cette fois-ci. La prochaine fois, elle pourrait être réellement enlevée. La prochaine fois, nous pourrions ne pas la récupérer.

Siobhan ne répondit pas immédiatement. Elle joignit les mains devant elle, les doigts bien droits pressés contre sa bouche. Lorsqu'elle parla enfin, sa voix était lasse.

— Alors je suis le monstre de cette histoire.

— Tu es la mère, ma chérie. C'est très différent.

Siobhan passa une main sur ses yeux.

— Maman, qu'est-ce que je suis censée faire ?

— Tu pourrais commencer par demander à Tilly ce qu'elle veut.

— Et si elle dit qu'elle veut rester là-bas — je ne peux pas la laisser là !

— Non, non, bien sûr que non ! Tilly le comprend. Le but est d'avoir une vraie conversation avec elle, Siobhan—

— Nous parlons tout le temps ! Deux fois par semaine depuis qu'elle est dans cette école, plus souvent quand c'est possible !

— Non. Tu parles. Enfin… ce n'est pas tout à fait ça. Tu fais la leçon. Tilly n'a rien d'autre à faire qu'écouter—

— Maman, ce n'est pas juste !

— Si, c'est juste. Elle t'a dit de ne pas l'envoyer dans cette école ! Et elle avait raison ! Ce n'était pas l'endroit qu'il lui fallait ! Et quand elle a essayé de se construire un espace à elle, de trouver un petit groupe d'amis partageant ses intérêts, tu y as mis fin !

— Quoi ? Comment ça ?

— Son club d'ingénierie !

— Son quoi ?

— Siobhan !

— Oh, ça… Je n'ai pas interdit ça ! C'est totalement injuste ! Je lui ai laissé le choix !

— Oh, Siobhan, c'est d'une mauvaise foi incroyable ! Elle savait ce que tu voulais qu'elle fasse ! Bien sûr qu'elle allait abandonner le club ! Et elle s'est retrouvée seule, malheureuse, et nous voilà maintenant dans cette situation ! Ma chérie, nous avons failli la perdre !

Siobhan se tut de nouveau. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était assagie.

— Maman, je ne sais pas quoi faire… J'ai essayé, vraiment. Je n'ai juste jamais l'impression de faire ce qu'il faut.

Adéle adressa à sa fille un sourire plein de compréhension.

— Je sais, ma chérie. Être mère… ce n'est pas la tâche la plus facile au monde.

— Mouais, dit Siobhan. Parfois, je me dis que la diplomatie est plus simple.

— Tout à fait. Mais rassure-toi, ma chérie. J'ai appelé la cavalerie.

— La quoi ?

Adéle sourit.

— Tu verras bien.

* * * * *

Tilly, assise à bavarder avec Orlotz et l'escorte de sécurité, commençait à se demander à quel moment exactement sa mère allait lui parler. Pas qu'elle soit pressée d'entamer cette conversation-là, merci bien. Si Granna voulait passer la journée entière à parler à Maman, cela convenait parfaitement à Tilly. Ils pouvaient même faire durer ça pendant les dix prochaines années.

La porte s'ouvrit. Tilly, s'attendant à voir entrer Granna, fut surprise de voir quelqu'un d'autre introduit dans la pièce. Quelqu'un en uniforme de Starfleet. Quelqu'un aux cheveux très roux, très bouclés, coupés court. Quelqu'un dont l'expression inquiète donnait à son visage juvénile un air marqué et fatigué.

— Ah, Iain, dit Quinn avec entrain. Toujours un plaisir de te voir, mon garçon !

Iain Tilly s'approcha de sa fille et se pencha pour déposer un baiser sur le sommet de son crâne.

— Salut, Sills, dit-il. C'est quoi toute cette histoire, alors ? Un peu radical, quand même.

Tilly, une fois le choc initial passé, rougit aussitôt de colère.

— Papa ! s'exclama-t-elle. Franchement, combien de fois faut-il que je le dise aux gens ? Ce n'est pas Sills, ni Sylvia, ni quoi que ce soit d'autre ! C'est Tilly !

— Eh bien, dit Iain Tilly. Voilà qui m'a remis à ma place.

Il balaya la pièce du regard, et rendit d'un signe de tête le salut de Quinn. Puis, d'un ton sec, il ajouta :

— Tout le monde est prêt à y aller ? Parce que j'ai laissé un vaisseau de la Flotte stationné dehors.

Troisième partie

Printemps

Chapitre IX

La capitaine Yindi Holden du Dorothy Garrod était sur l'un des tapis roulants de la salle de sport, en train de terminer une course de dix kilomètres. Alors qu'elle entamait le dernier kilomètre, elle reçut un message l'informant que son lieutenant, avec son autorisation, était prêt à revenir à bord avec sa famille. Holden jeta un coup d'œil à son temps. Il était bon. Hors de question qu'elle s'arrête maintenant, pas même pour Iain Tilly, qu'elle appréciait beaucoup et qui ne méritait vraiment pas la semaine qu'il venait de passer. Holden accéléra et termina presque au sprint. Bon temps ! pensa-t-elle en s'appuyant un instant sur les rebords de la machine pour reprendre son souffle. Pas question que je m'arrête en plein milieu pour ça. Le reste de la famille Tilly avait déjà causé assez de perturbations comme ça.

Elle attrapa une serviette, s'essuya les mains et le visage, la passa autour de son cou et fila d'un pas énergique vers la salle de téléportation, encore vêtue de sa tenue de sport. Son T-shirt portait l'inscription : Dotty.

Sa cheffe de la téléportation, Sunita, l'y attendait.

— Le lieutenant Tilly vient de demander à remonter à bord, capitaine, dit-elle en souriant. Je crois qu'il commence à craindre qu'on ne le laisse là-bas.

— Pauvre Iain, dit Holden avec sincérité. Iain Tilly était probablement la personne la moins pénible avec laquelle elle ait jamais servi. Il ne faisait jamais d'histoires et se contentait d'être, discrètement, l'un des meilleurs xéno-archéologues de sa génération. Demander à sa capitaine de détourner son vaisseau à travers plusieurs systèmes pour aller récupérer sa fille fugueuse n'avait pas dû lui être facile. Holden essayait de rendre les choses aussi simples que possible pour lui. La gamine, en revanche… c'était une autre affaire. Holden se demanda si elle avait la moindre idée de l'ampleur des ennuis qu'elle avait causés à tant de personnes. Des parents et des grands-parents affolés. Des équipes de sécurité mobilisées sur plusieurs mondes. Un vaisseau de Starfleet détourné de sa mission pour aller la récupérer. Eh bien, gamine, pensa Holden, tu sais vraiment comment marquer les esprits.

Iain avait déjà suffisamment souffert. Holden donna son accord, Sunita actionna les commandes, et six silhouettes se matérialisèrent à bord. Holden observa le petit groupe avec un amusement considérable, mais soigneusement dissimulé. Deux agents de sécurité : elle leur adressa un signe de tête — elle aurait une réunion avec eux plus tard. Puis vint l'événement principal.

La première à s'avancer vers elle fut une femme très distinguée, magnifiquement vêtue et impeccablement apprêtée, sans doute le spectacle le plus impressionnant que cette pauvre planète ait jamais vu. Elle s'approcha de Holden d'un

pas décidé et lui prit la main avec autorité. Sa poigne était incroyablement ferme — ce qui tombait bien, car celle de Holden l'était tout autant.

— Capitaine, dit la femme, enchantée.

— Salut, répondit Holden avec un large sourire. Voilà donc la grand-mère. L'ex-belle-mère. Bon sang, Iain, pensa-t-elle. Une vraie force de la nature. Les fêtes de famille ont dû être éprouvantes. Mais lorsqu'elle croisa le regard de la femme plus âgée, Holden y vit une vivacité d'esprit, une intelligence aiguisée. D'accord, pensa-t-elle, toi, tu es quelqu'un qu'on aimerait avoir comme alliée. Certainement pas comme ennemie. Elle lui sourit de nouveau, et les yeux d'Adéle pétillèrent en retour. Oui, se dit Holden, je t'aimerais bien comme amie.

Vint ensuite un homme séduisant, un peu bohème, légèrement plus jeune que la grand-mère. C'était sans doute son mari, Quinn. Bon sang, quel enchevêtrement familial ! Holden avait une tonne de frères et sœurs, encore plus de tantes, d'oncles et de cousins, mais au moins, ses grands-parents pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. En passant, le beau-père lui adressa un clin d'œil. D'après ce qu'Iain lui avait raconté, ces deux-là — et Quinn en particulier — étaient davantage des observateurs que des acteurs dans ce feuilleton. Elle lui rendit son clin d'œil.

Puis arriva la source de tout ce remue-ménage. Une adolescente, plutôt crasseuse, avec une tache suspecte sur la joue gauche. Holden l'examina avec curiosité. Était-ce de la graisse ? Qu'est-ce qu'elle avait bien pu bricoler ? Sylvia Tilly paraissait nettement moins abattue que Holden ne l'aurait été à sa place. En réalité, avec son front plissé et sa lèvre inférieure avancée, elle avait l'air franchement butée. Elle ressemblait à quelqu'un qui savait qu'un énorme affrontement l'attendait — et qui était prête à l'affronter. Et surtout, à ne pas céder. Holden sourit intérieurement. D'accord, se dit-elle, celle-là est bien vivante.

Lorsque la jeune fille passa devant elle, Holden lui fit un signe de la main.

— Salut, dit-elle. Bienvenue à bord du Dorothy Garrod.

La jeune fille cligna des yeux.

— Salut, dit-elle avec hésitation, puis son intérêt s'éveilla visiblement. — Vous êtes la capitaine ?

— Exactement.

— Oh ! La jeune fille la détailla de la tête aux pieds, son nez se plissant devant l'apparence transpirante et décoiffée de Holden. — Vous n'êtes pas ce que j'imaginais d'une capitaine de Starfleet.

Avec effort, Holden retint son rire.

— Tilly…, dit son père d'un ton d'avertissement.

La jeune fille vira au rouge écarlate.

— Oh mince, je voulais dire votre tenue de sport… Je croyais que tout le monde portait l'uniforme en permanence… Et puis, évidemment, je m'attendais à passer en cour martiale ou quelque chose comme ça…

— Il est encore temps, dit son père.

— Ça prend un peu de temps à organiser, ajouta Quinn.

— Ouais, dit Holden. Et il faut que je retrouve ma casquette noire spéciale.

La gamine blêmit. Holden eut pitié d'elle.

— Je ne peux pas te traduire en cour martiale, dit-elle. Tu n'es pas dans Starfleet. Et puis, ajouta-t-elle avec malice — après tout, tout ça avait causé un sacré bazar — c'est le travail des parents.

La jeune fille rougit de nouveau.

— C'est bien vrai, marmonna-t-elle d'un air misérable.

Malgré tous les ennuis qu'elle avait causés, malgré le grain de sable qu'elle avait jeté dans le planning du vaisseau, le cœur de Holden se serra pour elle. La réputation de la mère de Tilly la précédait. Courage, gamine. On est tous de ton côté.

Enfin arriva le lieutenant Iain Tilly, les bras croisés devant lui, avec une expression terriblement complexe. Holden crut y discerner de l'appréhension, de l'exaspération, de l'amusement, et une immense dose de soulagement. En passant près d'elle, il jeta un coup d'œil à sa tenue de sport et demanda :

— Alors, ton entraînement ?

Elle sourit.

— Pas mal.

Elle désigna sa famille d'un signe de tête.

— Tout est réglé ?

Il lui lança un regard douloureux.

— Même pas commencé. Il baissa la voix. — Je ne te remercierai jamais assez pour ton aide ces derniers jours, capitaine. Je sais que ça nous a retardés.

Elle lui répondit par un sourire de travers.

— Pas de souci.

Elle le pensait vraiment. Ils avaient dû faire un détour conséquent pour atteindre Zymne et récupérer la fugueuse d'Iain. C'était la preuve de l'estime qu'elle portait à Iain qu'elle ait accepté de le faire. À quoi servait d'être capitaine si on ne pouvait pas aider son équipage ? Et puis, une fois qu'ils avaient su que la gamine était saine et sauve, et qu'elle avait compris que l'étape suivante serait un affrontement de taille, Holden avait été totalement captivée. Elle savait que le reste de l'équipage l'était aussi. L'ex-femme d'Iain était une personnalité publique très connue, omniprésente dans les médias ; il aurait fallu ne pas être humain pour ne pas être un tout petit peu curieux de ce qui se passait en coulisses. Iain, lui, restait d'une discrétion absolue à son sujet, parlant toujours d'elle avec beaucoup de chaleur quand il devait en dire quelque chose. Ce qui rendait toute cette affaire encore plus intrigante. Holden fut tentée d'envoyer chercher du pop-corn. Elle jeta un nouveau regard au visage d'Iain. Non, laissons tranquille le pauvre homme.

Le groupe étant désormais en sécurité à bord, Holden les accueillit officiellement.

— Heureuse de vous avoir parmi nous. Nous avons préparé des quartiers confortables pour vous, et j'espère que vous vous sentirez chez vous à bord pendant votre séjour.

Elle se tourna vers Iain.

— Lieutenant, une fois tout le monde installé, nous pourrons ouvrir un canal vers la Terre. Je crois que la mère de Tilly attend de parler à vous tous ?

La jeune fille gémit à voix haute. Pauvre gamine, pensa une fois encore Holden. Iain hocha la tête et guida sa petite — mais impressionnantement compliquée — famille hors de la pièce.

Holden se tourna vers Sunita, restée près du téléporteur, qui avait observé toute la scène avec une attention soutenue.

Sunita haussa les sourcils et siffla doucement.

— Waouh, dit-elle en secouant la tête. J'aimerais bien être une petite mouche sur le mur pendant cette réunion-là.

* * * * *

Ils arrivèrent dans les quartiers qui leur avaient été attribués, et Papa les fit entrer. Granna fit des remarques polies sur le fait que l'endroit avait l'air très agréable et qu'ils seraient à l'aise ici.

— Si ça ne vous dérange pas, dit Tilly doucement, en essayant d'avoir l'air repentante, je crois que je vais m'allonger un peu.

Son père acquiesça et lui indiqua l'une des chambres. Tilly s'étendit sur le lit, mais sans chercher à dormir. Elle avait surtout besoin de remettre de l'ordre dans ses pensées. Elle repensa à sa rencontre avec la capitaine Holden, et rougit de la tête aux pieds. Ce n'était probablement pas la meilleure façon de saluer la supérieure hiérarchique de son père. Surtout quand elle avait fait faire à son vaisseau tout ce détour. Tilly gémit et se retourna pour enfouir son visage dans l'oreiller. C'était affreux. Elle sentait toute son ancienne maladresse revenir. Comme si les derniers jours n'avaient jamais existé.

Il y a à peine quelques heures, elle était à deux doigts de commencer une toute nouvelle vie — un travail, un endroit où vivre, une amie à retrouver le soir. Et maintenant, la voilà de retour avec Granna, Quinn et Papa, redevenant Sills. Redevenant Sylvia, cette grande gamine maladroite et déplacée, toujours en train de dire ou de faire ce qu'il ne fallait pas, de rater sa cible et de se tromper.

Mais je ne veux plus être cette fille, pensa-t-elle. Je veux…

Elle ne savait pas encore exactement ce qu'elle voulait. Rester sur Zymne avait toujours été totalement irréaliste. Il n'y avait jamais eu la moindre chance que cela arrive. La notoriété de sa mère, et le risque qu'elle représentait pour la sécurité de la Fédération si elle se promenait sans protection, signifiaient qu'on finirait par la retrouver. Ce n'était qu'une question de temps. Mais quelques jours de liberté en plus auraient été agréables. Elle aurait aimé prouver qu'elle pouvait gagner sa vie, se débrouiller seule. Elle aurait aimé s'asseoir avec Natalia et discuter. Mais non. Elle était revenue à la case départ.

Tilly se tourna sur le dos et croisa les mains derrière sa tête. Elle ferma les yeux et écouta. Juste derrière la porte, elle entendait son père et sa grand-mère parler.

— Iain, mon cher, disait chaleureusement Granna, c'est vraiment un plaisir de te revoir.

— Toujours un plaisir de te voir aussi, Adéle, répondit Papa, puis il eut un petit rire. Je suis désolé que ce soit une situation aussi folle…

— J'espère que cela ne vous a pas causé trop de problèmes avec votre capitaine, dit Quinn. Le vaisseau pourra-t-il reprendre son planning ?

Tilly entendit son père soupirer, et une vague de culpabilité la submergea. Elle savait déjà qu'elle avait causé une perturbation considérable, et elle avait accepté que cela arrive pour pouvoir s'enfuir. Elle n'avait simplement pas prévu que la perturbation serait de la taille d'un vaisseau spatial.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Iain fermement. Holden est très détendue, et la plupart du temps je ne cause absolument aucun souci. Nouveau petit rire. Bien sûr, quand ça arrive, c'est sans doute la plus grosse interruption de son planning depuis des années. Mais bon, c'est la vie avec Siobhan. Tout est toujours à l'échelle maximale imaginable.

Tilly se tourna sur le côté, s'appuyant sur son coude pour mieux écouter. Le mariage de ses parents l'avait toujours intriguée. Elle n'avait jamais vraiment eu l'occasion d'y regarder de l'intérieur : elle était trop jeune quand ils s'étaient séparés. À vrai dire, elle n'avait jamais vraiment compris ce qui les avait réunis. Maman était tournée vers l'extérieur ; Papa était introspectif. Maman agissait ; Papa réfléchissait. Maman aimait les villes ; Papa aimait les collines. Quand elle essayait de les imaginer se rencontrer, sortir ensemble, tomber amoureux, c'était le néant total. En revanche, elle était presque sûre de savoir ce qui les avait séparés… Elle soupira. Les ennuis, voilà ce qu'elle était. À l'échelle d'un vaisseau spatial.

Les adultes continuèrent à parler : de la destination suivante du vaisseau, de l'endroit où Granna, Quinn et Tilly débarqueraient. Au bout d'un moment, Tilly entendit frapper à la porte, et son père passa la tête à l'intérieur.

— Hé, dit-il en souriant. Tu as besoin de quelque chose ?

Tilly secoua la tête.

— À l'aise ?

— Oui, répondit-elle. C'est agréable ici.

— Tu aimes bien ?

Elle haussa les épaules. Un vaisseau se ressemblait à un autre.

— J'imagine.

Iain la regarda pensivement.

— Si tu t'en sens capable, dit-il, on devrait parler à Maman. On l'a fait attendre assez longtemps.

Tilly gémit et se retourna de nouveau, cachant son visage dans l'oreiller. Je ne m'en sens pas capable, pensa-t-elle. Je ne m'en sentirai jamais capable.

Elle sentit son père s'asseoir au bord du lit. Doucement, il posa la main sur ses cheveux et les caressa.

— Hé, dit-il. Je serai là tout du long.

Ça changera, pensa-t-elle amèrement, puis elle se sentit mal. Ils avaient tous convenu qu'il devait accepter cette affectation. Elle l'avait accepté aussi, elle voulait qu'il la prenne. Elle n'avait simplement pas anticipé que l'année écoulée serait remplie à ce point de… Maman.

— Je sais que Maman peut être… Iain eut un petit rire. Eh bien, elle peut être Maman. Mais je suis là, Granna est là — Quinn se jetterait devant toi s'il le fallait.

Cela la fit sourire dans l'oreiller. Brave Granna. Brave Quinn.

— Ce qui fait trois pour l'équipe Tilly — j'aime bien ce nouveau nom, d'ailleurs, ça me fait me sentir important, même s'il vaut mieux vérifier que tu ne suis pas des ordres qui me sont destinés.

Elle gloussa. Elle se retourna pour le regarder, et il lui sourit avec tendresse. Elle sentit une vague d'amour lui répondre. C'était vraiment agréable de l'avoir là, tout près d'elle. Elle lui prit la main.

— Oui, dit-elle, je suis très concentrée sur le respect des ordres en ce moment.

— Oui, enfin, pour toi c'est facile, dit-il. Yindi Holden ne peut pas te traduire en cour martiale. De toute façon, Équipe Tilly — nous sommes trois.

— Je crois que techniquement Quinn ne compte que pour une moitié.

— Deux et demi, alors. Ça suffit pour affronter Maman ?

Elle soupira. Il avait raison — ils ne pouvaient plus repousser ce moment.

— J'imagine. Je peux me rafraîchir avant ?

— Enfile ton armure, hein ? Bien sûr.

Il la regarda se lever du lit.

— Tilly, dit-il d'une voix calme, je vais te dire ça une fois, et une seule, et ensuite je n'en reparlerai plus.

Son ton était si sérieux qu'elle s'arrêta pour le regarder. Son expression l'était aussi. Tilly se sentit affreusement mal. C'était presque aussi terrible que d'affronter Maman. En fait, pensa-t-elle en sentant sa bouche devenir inexplicablement sèche, c'était peut-être pire, parce que Papa la réprimandait rarement.

— C'était une mauvaise idée, dit Papa doucement. Ça a fait très peur à beaucoup de gens, et ça a causé énormément de problèmes. Et si quelqu'un avait découvert qui tu étais, et avait été moins amical, ça aurait pu créer encore bien plus d'ennuis—

Causer des ennuis, pensa-t-elle. C'est tout ce qui les inquiète. Leurs jolies vies bien ordonnées perturbées…

Mais Iain n'avait pas fini.

— Mais je me fiche des ennuis. J'aurais pris le commandement du vaisseau par mutinerie si c'est ce qu'il avait fallu pour te récupérer.

Elle rougit. Elle le croyait. Il s'approcha et lui prit la main.

— Ce qui compte, c'est que tu aurais pu être blessée ou pire. Et ça, ça me terrorise presque à mort, gamine.

Elle se pencha et posa la tête contre son épaule. Il l'entoura de ses bras, la serra fort, et déposa un baiser sur le sommet de son crâne.

— Je crois comprendre pourquoi tu as fait ça, dit-il, et j'ai beaucoup de compassion pour toi. Mais s'il te plaît, Tilly, pour l'amour de tout ce qui est sacré — promets-moi que tu ne feras plus jamais quelque chose comme ça.

Elle commença à renifler, puis bientôt ce fut un vrai, gros, bon vieux sanglot. Parce que, même si au final elle s'en était bien sortie, elle avait aussi eu peur, elle avait été seule, loin de chez elle, et constamment consciente que toute cette idée avait été absolument, totalement, et complètement stupide, et qu'elle aurait pu se terminer de façon spectaculairement catastrophique. Alors elle pleura longuement sur l'épaule de son père, puis il essuya les larmes de ce qu'elle était certaine d'être maintenant un visage magnifiquement marbré, et ils s'assirent sur le lit en échangeant de petits sourires.

— Papa, dit-elle, je suis vraiment désolée. Je ne ferai plus jamais quelque chose comme ça. Je te le promets.

— Bien, dit-il. C'est tout ce que je voulais entendre. Merci pour tes excuses. Je les accepte.

Tilly passa la main sur ses yeux.

— Je parie que j'ai une tête superbe, dit-elle. Parfaite pour parler à Maman.

— Va te laver et te remettre en ordre, dit-il en lui serrant la main. Enfile ton armure, reviens, et allons livrer bataille ensemble. L'honneur du nom Tilly est en jeu.

* * * * *

Quand Tilly sortit de sa chambre, Adéle et Quinn lui sourirent en la voyant.

— Eh bien, dit Adéle, es-tu prête à parler à ta mère maintenant ?

— Je crois… répondit Tilly faiblement. Elle sentit la main de son père sur son épaule et inspira profondément. Souviens-toi comme tu t'en es bien sortie, se dit-elle. Tu t'en es très bien sortie.

— Oui, dit-elle. Je suis prête.

— Voilà qui est bien parlé, lança Quinn depuis son siège à l'autre bout de la pièce. Chanceux Quinn, pensa Tilly. Toujours spectateur.

Tilly s'approcha du terminal de communication et s'assit juste en face. Son père prit place à côté d'elle. Adéle se tenait sur le côté. Ils attendirent que la liaison s'établisse.

— Je crois qu'elle sort d'une réunion, dit Papa.

Elle sort toujours d'une réunion, pensa Tilly. Elle posa les mains à plat sur ses genoux et inspira encore une fois. Ne la laisse pas t'intimider, se dit-elle. Ne la laisse pas te forcer à faire quelque chose que tu ne veux pas faire…

Enfin, la liaison s'ouvrit — et il y avait Maman. Tilly la fixa un moment. Cela lui semblait faire des années qu'elle ne l'avait pas vue. Une vie entière. Elles se regardèrent.

— Eh bien, Sylvia, dit finalement Maman. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Et, malgré tout ce que Tilly s'était promis sur la façon dont cette conversation se déroulerait, cette infime pointe de désapprobation la fit se recroqueviller intérieurement, et la plus petite des voix sortit de sa bouche.

— Désolée, Maman.

Mais le problème, c'est que cette petite voix n'avait jamais vraiment eu l'effet escompté sur Siobhan. Pour une raison que Tilly n'avait jamais comprise, elle ne faisait que l'agacer davantage. Peut-être que ce n'est pas la voix, pensa Tilly. Peut-être que ça n'a rien à voir avec ça… Peut-être que c'est moi. Juste pas comme il faut. Pas la bonne.

Sa mère tapotait la table devant elle.

— Désolée ? C'est tout ? Te rends-tu compte de tous les problèmes que tu as causés ? Te rends-tu compte de l'ampleur de l'opération de sécurité qui a été déclenchée ?

Et puis, surgissant de nulle part, une autre voix murmura dans la tête de Tilly :

Peut-être que ça n'a rien à voir avec moi…

— Police et sécurité mobilisées sur au moins deux mondes, poursuivait Maman. Ta pauvre sœur morte de peur à l'idée qu'il y ait eu un enlèvement et qu'elle soit la prochaine sur la liste. Sans parler du vaisseau de ton père, détourné pendant des jours — non, des semaines sans doute — juste pour venir te récupérer, comme si tu étais partie en visite chez une copine ou quelque chose comme ça —

— Siobhan, dit doucement Iain.

Maman s'interrompit.

Tilly cligna des yeux. Hein ? Comment est-ce que ça avait marché, ça ?

— Tilly sait, dit Iain calmement. Elle est désolée. Tout s'est bien terminé. Pourquoi ne pas passer à la suite et nous concentrer sur ce que nous devons faire maintenant ? Réfléchir à ce qui est le mieux pour Tilly ?

Sa mère leva les mains au ciel.

— Tilly, Tilly, Tilly. Pourquoi tout le monde l'appelle comme ça tout d'un coup ?

— Parce que, répondit Iain fermement, c'est comme ça qu'elle m'a demandé de l'appeler. Et je respecte sa demande.

Tilly se crispa, attendant l'explosion ou, pire, le sarcasme glacé. Mais, miracle entre tous, sa mère ne dit rien. Elle regarda son ex-mari avec un mélange d'affection et d'exaspération, et inclina légèrement la tête, comme pour reconnaître qu'il avait raison. Iain la regarda calmement en retour.

Waouh, pensa Tilly. Comment il fait ça ? Papa, si j'avais su que tu avais des pouvoirs spéciaux, je t'aurais demandé les miens ! Parce qu'il était clair comme le nez au milieu du visage que Papa n'avait pas peur de Maman. Pas du tout.

Ça existe, ça ? pensa Tilly. C'est vraiment possible ?

— Bon, dit Siobhan d'une voix plus posée. Les prénoms sont une habitude difficile à perdre. Je ne peux pas promettre que je m'y ferai à chaque fois.

Apparemment.

— D'accord, dit Papa. Parlons de la suite.

Siobhan consultait déjà ses notes.

— J'ai pris contact avec la base stellaire la plus proche de vous. Un vaisseau passera dans trois jours et pourra récupérer Syl… Tilly, Granna et Quinn, si vous pouvez les y conduire. Ils pourront être de retour sur Terre au début de la semaine prochaine. Ça veut dire encore quelques jours de retard sur ton planning, Iain — tu penses que ta capitaine sera d'accord ?

— Je pense que je peux m'arranger.

Tilly fronça les sourcils. D'accord, donc voilà ce qui allait se passer.

— J'ai parlé à Stavath, à l'école de Talaris, poursuivit Maman, et son expression se fit douloureuse. Une très longue conversation, en fait. Nous sommes convenues qu'il valait mieux que Tilly n'y retourne pas.

Tilly y réfléchit un instant. Était-elle déçue ? Tout bien considéré, non. Elle ne s'y était pas intégrée. Le programme ne l'intéressait pas vraiment, et elle n'avait pas pu faire ce qui lui tenait à cœur. Elle n'avait pas envie d'y retourner. Est-ce que certains amis allaient lui manquer ? Elle y pensa aussi. Non. Ils ne s'étaient jamais intéressés à elle pour elle-même, mais surtout pour Maman. Elle ne les regretterait pas. Les personnes qu'elle aurait aimé mieux connaître — celles du club d'ingénierie — elle les avait abandonnées. On ne revenait pas de ça. Et puis, pensa-t-elle sèchement, l'école n'avait pas l'air très pressée de la reprendre. Elle ne pouvait pas vraiment leur en vouloir.

— Ça a été une période assez difficile pour eux, disait Maman. On dirait que leur sécurité a fait défaut. Je pense que tu devrais écrire à Stavath, Syl… Tilly. Pour t'excuser.

Papa se tourna vers elle.

— Ça te va, Tilly ? C'est juste.

Tilly hocha lentement la tête. Oui, c'était plus que juste. Elle n'avait pas pensé à l'embarras qu'elle avait dû causer à l'école. Elle soupira. Encore une complication.

— Donc, ce que nous devons faire maintenant, poursuivit Maman, c'est trouver une autre école. Ce n'est pas simple, vu les circonstances, mais j'en ai repéré quelques-unes plus près de la maison, et je pense qu'il y en a une qui pourrait t'accepter, Syl — pardon, Tilly.

Elle essayait vraiment, non ?

— Je ne veux pas retourner à l'école, dit doucement Tilly.

Ses deux parents se tournèrent vers elle.

— Tilly— commença Maman.

Papa leva un doigt, et Maman s'arrêta.

— Vas-y, Tilly, dit-il.

— Je n'y étais pas heureuse, dit Tilly en regardant son père. Je n'aimais pas le programme. Il n'y avait pas assez de sciences. Pas assez du genre de choses que j'aime faire, dans lesquelles je suis douée, et trop de choses qui ne m'intéressent tout simplement pas—

Elle s'interrompit et jeta un coup d'œil à sa mère, observant son expression.

— Désolée, Maman. Ce n'était pas fait pour moi. Je veux être avec la famille—

— Mais Tilly, dit Maman, tu ne peux pas rester chez Granna éternellement. Ce n'est pas juste pour elle et pour Quinn. Et il nous faut une école qui t'offre le bon programme si tu veux entrer dans le corps diplomatique—

— Maman, dit Tilly. Je ne veux pas être diplomate.

Il y eut un silence. Tilly eut l'impression que le sol s'ouvrait sous ses pieds. Puis Papa lui prit la main. Elle le regarda. Il souriait. Bravo, articula-t-il silencieusement. Très bien.

Elle regarda Maman, mais l'expression de Siobhan était illisible.

— Siobhan, dit Papa. Tu as entendu ?

— Oui, répondit Siobhan. J'ai entendu. Elle soupira. D'accord. C'est une déclaration aussi claire qu'on puisse en faire. Puis-je te demander, Tilly, ce que tu veux faire à la place ?

Astromycologie, pensa-t-elle immédiatement. Mais elle n'allait pas dire ça à Maman. Elle savait ce que Maman répondrait, et elle ne supporterait pas de l'entendre tourner en dérision.

— Je ne sais pas, dit-elle lentement, et elle vit l'exaspération apparaître sur le visage de Siobhan. Vite, elle ajouta : Mais je pense que c'est acceptable, non ? Je veux dire… j'aime les maths, j'aime les sciences, mais je ne sais pas encore ce que je veux en faire. Et il s'est avéré que j'étais vraiment douée pour réparer des choses.

— Réparer des choses ? demanda Maman en fronçant les sourcils.

— Quand nous sommes arrivés sur Zymne, dit Papa, Tilly avait réussi à se trouver un emploi dans une usine, comme apprentie mécanicienne.

— Mécanicienne, répéta Maman platement.

— J'ai été tenté de la laisser là-bas, dit Papa d'un ton malicieux. Le salaire n'était pas mauvais. Ils l'adoraient sur Zymne, Siobhan. Ils étaient désolés de la voir partir.

— Je vois, dit Maman. Alors… programmes de maths et de sciences. Très bien, il existe de bonnes écoles spécialisées là-dedans—

— Maman, dit Tilly. Je ne veux pas aller en internat. Je ne m'y suis pas intégrée. Je n'aimais pas partager une chambre — c'était trop stressant. Je me suis disputée avec ma colocataire et elle a déménagé.

Les sourcils de Papa se haussèrent.

— Waouh, Sills, dit-il avec tristesse. Tu étais vraiment stressée.

Siobhan soupira.

— On tourne en rond. Tilly, il faudra bien que ce soit une école quelque part. Est-ce que ça n'aiderait pas si les matières correspondaient davantage à tes centres d'intérêt ?

— Siobhan, dit Iain, tu l'as entendue. Elle ne veut pas retourner en internat, et j'ai le sentiment que si tu l'y forces, elle n'y restera pas longtemps. Ça ne fonctionne pas—

— C'est très bien, Iain, mais as-tu une meilleure idée ?

— Oui, dit Iain. En fait, oui.

Siobhan le regarda avec suspicion.

— Pourquoi ai-je l'impression qu'on me tend un piège ?

— Je n'oserais pas, mentit Iain. Mais je pense que c'est une bonne idée. Le Dorothy Garrod a encore quelques missions de recherche à effectuer — une fois que nous serons de nouveau dans les temps, ajouta-t-il en lançant un clin d'œil à Tilly. Elle rougit, mais sans se sentir contrariée. Bref, continua-t-il, nous serons ensuite en espace de la Fédération pour un bon moment. Le personnel va à des conférences, présente ses recherches, ce genre de choses. Je donne la conférence inaugurale au grand congrès de xéno sur Terre dans quelques mois—

Siobhan sourit.

— Iain, c'est formidable ! Je suis vraiment contente pour toi !

— Merci, Siobhan, répondit-il avec un sourire affectueux. Mais le point important, c'est que j'en ai parlé à ma capitaine, et Tilly est la bienvenue à bord. Avec moi. Il se tourna vers elle. Qu'en dis-tu, Tilly ? Il est temps que nous passions un peu de temps ensemble.

Tilly le fixa, complètement prise au dépourvu. Adéle, qui était restée silencieuse à observer pendant que les enfants réglaient tout cela entre eux, s'engouffra aussitôt dans la brèche.

— Je trouve que c'est une idée merveilleuse. Tilly — qu'en dis-tu ?

Tilly hésita. Tout valait mieux que retourner à l'école, ça, c'était certain. Mais un vaisseau spatial ? Elle n'était pas sûre… En revanche, elle aimerait beaucoup passer du temps avec Papa.

— Oui, dit-elle. Je crois que ça me plairait.

Papa sourit.

— Voilà, dit-il. C'est réglé. Il serra la main de sa fille. Bienvenue à bord, Tilly.

Il y eut encore un peu de discussion pour régler certains détails, mais Tilly laissa tout cela lui passer au-dessus. Elle se sentait épuisée. C'était fou, pensa-t-elle. À peine plus d'une semaine s'était écoulée depuis sa fugue, depuis qu'elle s'était retrouvée dans toutes sortes de situations difficiles, et pourtant rien — absolument rien — n'avait demandé autant de courage et d'énergie que de dire à sa mère qu'elle ne voulait pas retourner à l'école. Mais elle l'avait fait. Elle l'avait fait.

Tilly s'adossa à son siège et se surprit à souhaiter, bizarrement, une tasse du thé fort de Salla, peut-être pas entièrement dépourvu d'alcool.

Elle l'avait fait.

Mais la question maintenant était : Et ensuite ?

* * * * *

Quand ils eurent déposé Granna et Quinn à la base stellaire et les eurent envoyés sur le chemin du retour vers la Terre, Tilly quitta les quartiers d'invités qu'ils partageaient jusque-là pour s'installer dans ceux de son père. Une petite pièce libre devint sa chambre. Quelques-uns de ses livres occupaient l'étagère du haut et une pile de ses papiers s'entassait sur la table de la salle à manger.

— Dis, papa, dit-elle un matin au petit déjeuner, est-ce que je viens d'emménager dans ton bureau ?

— Quoi ? répondit-il en la regardant d'un air embrumé par-dessus sa tasse de café. Il était catastrophique au réveil.

— Certains de tes livres sont là-dedans. Et puis il y a ça…

Elle désigna l'extrémité de la table.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit-il. Ils auront disparu d'ici ce soir.

— Mais… est-ce que j'ai pris ton bureau ?

— J'utilisais cet espace, admit-il. Mais pour être honnête, Tilly, mes notes commençaient à devenir ingérables. Elles avaient besoin d'être rangées. Tu m'as rendu service.

Elle n'était pas totalement convaincue, mais elle trouva que c'était gentil de sa part de le présenter ainsi. Et puis, c'était vrai qu'il disposait d'un bureau dédié ailleurs sur le vaisseau, et qu'elle devait bien dormir quelque part. Malgré tout, elle avait conscience que des ajustements se faisaient un peu partout. Elle-même devait s'adapter, à commencer par l'idée de vivre à bord d'un vaisseau de Starfleet. Le problème, c'était — et jamais elle ne dirait cela à son père — que Tilly avait des doutes à propos de Starfleet. Au fond d'elle-même, elle rendait Starfleet en partie responsable du fait que son père soit si souvent absent.

Bien sûr, son père était profondément engagé dans ses recherches, et quand on travaillait en xénoarchéologie, on passait forcément beaucoup de temps loin de chez soi. On ne pouvait pas vraiment mettre au jour des civilisations extraterrestres sur Terre, après tout. Certes, tout le monde était « extraterrestre » pour quelqu'un, mais ça ne comptait pas quand c'était sa planète natale. Une partie du problème tenait donc au fait que l'éloignement faisait intrinsèquement partie de son travail — tout comme pour sa mère. Après le divorce, il avait toujours pris du temps pour elle. Ils se parlaient au moins une fois par semaine, où qu'il se trouve. Et lorsqu'il prenait un congé de recherche sur Terre, elle partageait son temps entre lui et sa mère.

Puis, un peu plus d'un an auparavant, on lui avait proposé une affectation à bord de la Dorothy Garrod. Ils en avaient longuement parlé — Tilly, sa mère et son père — pour décider s'il devait accepter, car cela signifiait au moins une année sans contact régulier. Il avait hésité, mais Tilly et sa mère l'avaient poussé à y aller, parce que c'était une occasion incroyable, insistait Tilly.

Hum. Ça ne s'était pas si bien passé que ça, finalement, n'est-ce pas ?

L'absence de son père était l'une des raisons pour lesquelles elle avait vécu chez Granna. Mais cette absence avait aussi placé Tilly bien davantage sous la surveillance de sa mère. Elle voyait maintenant clairement que c'était là que les problèmes avaient commencé. Sa mère, livrée à elle-même pour prendre les décisions, avait imposé sa volonté à Tilly, sans que son père soit là pour jouer les médiateurs. Tilly repensa à l'effet qu'il avait eu lors de cette conversation, à la façon dont sa mère l'avait écouté, voire lui avait cédé. Quand il était présent, toute la dynamique changeait. Tout fonctionnait mieux. Et puis Starfleet était arrivée avec cette occasion unique dans une vie, et son père avait filé à vitesse de distorsion, laissant Tilly et sa mère

s'installer dans un schéma où elles se frottaient constamment l'une à l'autre dans le mauvais sens. Merci pour ça, Starfleet ! Vraiment, merci beaucoup !

Ainsi, Tilly nourrissait depuis longtemps certains préjugés à l'égard de Starfleet, même si une partie d'elle savait que ce n'était pas entièrement juste. Mais il était plus facile de reprocher à Starfleet les absences de son père que d'envisager l'alternative. Au fond de son cœur, Tilly craignait que la rupture du mariage de ses parents n'ait rien à voir avec deux carrières exigeantes tirant dans des directions opposées, mais qu'elle en soit, d'une manière ou d'une autre, responsable. Elle aurait été bien incapable de dire comment, mais elle ne parvenait pas à se débarrasser de ce sentiment. À tout le moins, pensait-elle, un enfant aurait dû suffire à les maintenir ensemble — n'était-ce pas à ça que servaient les enfants ? Quelque chose à partager ? Quelque chose qui vous rapproche ? Elle serait morte plutôt que de dire tout cela à sa mère, bien sûr, et elle n'en avait jamais parlé à son père non plus. Tilly savait déjà qu'il se sentait assez coupable de passer autant de temps loin d'elle.

L'un des problèmes à bord de la Dorothy Garrod était que, bien qu'il y ait quelques familles sur le vaisseau, tous les enfants étaient beaucoup plus jeunes qu'elle. Le plus âgé avait douze ans, et même s'il était gentil et aimait les maths, eh bien… il avait douze ans. Le dix-septième anniversaire de Tilly approchait maintenant. Traîner avec un gamin de douze ans n'était pas quelque chose qui l'attirait (et, de toute façon, ce n'était pas non plus son idée à lui).

Les autres enfants à bord étaient encore plus jeunes que lui. Assister aux cours avec les autres gamins n'avait rien d'amusant. À la place, elle, Dad et l'enseignant du vaisseau — avec une participation étonnamment moindre de Mom que Tilly ne s'y attendait — se sont assis ensemble pour élaborer un programme d'auto-apprentissage pour elle. L'auto-apprentissage convenait très bien à Tilly ; elle était heureuse de travailler à son propre rythme et n'avait jamais eu de difficulté à se motiver, surtout lorsque les matières l'intéressaient. Ils veillèrent à ce que son programme contienne davantage de ce qui comptait vraiment pour elle. Mais la compagnie lui manquait. Elle regrettait de pouvoir discuter de ses études avec quelqu'un de son niveau, travaillant sur les mêmes problèmes. Dad était évidemment agréable à qui parler, mais c'était plutôt une relation professeur-élève. Et puis, il avait son propre travail à faire. Ils passaient parfois des soirées studieuses et agréables à la table du dîner, à travailler ensemble, mais les gens de son âge lui manquaient. Assez pour retourner à l'école ? Non.

Les personnes les plus proches de son âge étaient les cadets. Mais l'écart entre seize ans et le début de la vingtaine était au moins aussi grand qu'entre seize et douze. Ils lui semblaient tellement adultes. Tilly se rendait compte, un peu amèrement, qu'elle avait mené une vie assez protégée. Une courte aventure sur un cargo et sur un monde frontalier avait peut-être été énorme pour elle, mais en réalité tout cela n'avait duré qu'une semaine. Un soir, quelques cadets plus jeunes l'invitèrent pour une pizza et des vids, et elle raconta l'histoire de sa semaine « en cavale », comme l'un d'eux l'avait appelée. Elle s'en tira très bien en racontant, mais ensuite ils se mirent à parler de leurs propres exploits, et elle réalisa à quel point son expérience

était limitée en comparaison. Ils avaient vu de nombreux mondes frontaliers, découvert des cultures et des espèces très différentes. Elle les regardait avec un certain émerveillement.

Non, elle ne trouvait pas vraiment sa place à bord du vaisseau. Elle était une marginale. Elle n'était plus une enfant, sans aucun doute, mais elle n'évoluait pas dans la même catégorie que ces jeunes cadets compétents, débordant de confiance et de récits de mondes lointains et de travaux passionnants. Son père, qui en était conscient, dit un soir en passant :

« Tu sais, Tilly, tu trouveras ton clan un jour. Je te le promets. Regarde-moi. Quel genre de gamin veut passer ses étés à fouiller des ruines ? Et pourtant Nana et Grand-père — chaque année, ils me laissaient choisir où nous irions. »

Chanceux, pensa tristement Tilly.

« Tu sais déjà quelles sont tes ruines, Tills ? » Il avait commencé à l'appeler ainsi, à mi-chemin entre son ancien surnom et son nouveau prénom. Elle le laissait faire — personne d'autre, en revanche.

« Eh bien oui, dit-elle. Les champignons. »

Il hocha la tête. « Oui. Je me doutais que tu allais dire ça. Mais tu n'as pas besoin d'être si dépréciative, Tills. Astromycologie. C'est de ça que tu parles. Autant le dire. Quand j'ai cessé de dire "ruines" et que j'ai commencé à dire "xénoarchéologie", je me suis senti bien mieux. Et si les gens veulent en savoir plus, ils n'ont qu'à demander. » Il sourit. « Alors. À propos de ces champignons… »

Elle lui lança un coussin.

« On n'a jamais vraiment parlé de ce qui t'attire, Tills. »

Elle prit une grande inspiration et tenta d'expliquer. « C'est une question de motifs, d'accord ? De la façon dont les choses sont connectées, quand on ne s'attend pas à ce qu'elles le soient. » Elle haussa les épaules. « C'est sans doute pour ça que j'aime bricoler, tu sais ? Ouvrir des trucs et les réparer. Voir comment tout se connecte… les fils, les circuits, tout ça. Mais il y a aussi tout le reste. Tout ce qu'il y a derrière. Voir comment tout s'imbrique. »

Il hochait la tête. Il comprenait. « C'est au cœur de la plupart des études sérieuses, dit-il. C'est ce que je fais, la plupart du temps. Essayer de comprendre comment les choses se connectent. Mais je crois que tu parles de quelque chose de plus fondamental ? »

« Je crois que je… » Elle fit un geste autour d'elle. « Il se passe quelque chose de plus profond. Il y a quelque chose, je le sais, je le sens. Quelque chose qui unifie la mécanique quantique et la mécanique classique. » Elle commença à rougir. « Je ne sais pas. Je me trompe sans doute complètement. Ça m'arrive souvent. »

Mais il la prenait au sérieux. « Je dois admettre que tout ça me dépasse, dit-il. Mais tes professeurs semblaient penser que ce que tu faisais était bien. Peut-être qu'il faut simplement trouver les bonnes personnes avec qui en parler. »

« Tu sais, dit-elle prudemment, s'il y a quelqu'un à bord de la Dorothy Garrod qui travaille sur ce genre de choses, j'aimerais beaucoup lui parler. »

« Le département de science des champignons, hein ? » Dad secoua la tête. « Ce n'est pas ce genre de vaisseau, malheureusement. On est surtout des scientifiques sociaux un peu rêveurs, par ici. Pas étonnant quand on pense à la personne dont le vaisseau porte le nom… »

Tilly hocha la tête. Elle s'était renseignée sur Dorothy Garrod quand son père avait accepté l'affectation. (« Ah, avait-elle dit en lisant ses exploits archéologiques, à une époque où les femmes n'avaient même pas le droit de vote sur une bonne partie de la Terre, si tu peux y croire. D'accord, elle a l'air vraiment cool. Si tu dois être sur un vaisseau de Starfleet, Dad, autant que ce soit celui-là. »)

« Donc non, dit Iain. Pas de mycologues sur la Dorothy Garrod, et certainement pas d'astromycologues. »

Elle soupira.

« Mais tu sais, quand je ne suis pas sur le terrain, une partie de mon travail consiste à analyser des données. Des statistiques. »

Elle se redressa aussitôt en entendant ça. Les statistiques, c'était bien. Les statistiques, c'était des motifs.

« On a ici des gens très brillants qui font ce genre de travail, dit Iain. J'ai souvent dû leur traîner mes chiffres. Tu travailles sur quelque chose en particulier ? Je pourrais parler à certains des statisticiens. Voir s'ils connaissent quelqu'un ou quelque chose. Tout le monde est friand d'études interdisciplinaires, tu sais. »

« De quoi maintenant ? » dit Tilly en fronçant le nez.

« Des disciplines différentes, des sujets différents, qui travaillent ensemble. On échange des idées et des points de vue. C'est un peu la mission de Starfleet, quand on y pense. Allons discuter avec eux et voir ce qu'ils font. »

Elle hocha la tête. Ça lui plairait. Échanger des idées et des perspectives. Relier les gens et les idées entre eux. Était-ce vraiment ça, Starfleet ? Peut-être qu'il y avait plus à Starfleet qu'elle ne l'avait cru.

La plus grande surprise, après une semaine à bord, réalisa Tilly, était à quel point tout le monde était détendu sur le vaisseau. En partie, elle soupçonnait que cela tenait au style décontracté de Yindi Holden, mais en partie cela semblait inscrit dans le fonctionnement même. C'étaient des gens intelligents et talentueux, surtout intéressés par le fait de bien travailler et de découvrir le bon travail de leurs collègues. C'était, se rendit-elle compte, un peu ce qu'elle avait voulu trouver dans son club d'ingénierie. Traîner ensemble, parler de choses intéressantes, résoudre quelques énigmes ou problèmes… Était-ce cela, Starfleet, au fond ? Un immense club de sciences de lycée ? Pourquoi personne ne l'avait jamais mentionné ? Plus important encore, où cachaient-ils tous les astromycologues ? Il devait bien y en avoir quelque part. Si Starfleet avait réussi à transformer l'étrange obsession de son père pour les ruines alien en une profession respectable, elle devait bien pouvoir faire la même chose pour elle.

De loin, la meilleure chose à bord du vaisseau, c'était de passer du temps avec Dad. Ils s'étaient toujours bien entendus. Il n'y avait pas de conversations sur les vêtements ou les cheveux, et absolument aucune tentative de la forcer à tenir des

discussions à table dans une langue aux subjonctifs outrageusement compliqués ou quelque autre supplice du genre. En fait, il n'y avait pas vraiment de table à manger, notamment parce qu'Iain n'arrivait jamais tout à fait à trier la pile de padds qui en occupait la moitié. À la place, Dad bricolait quelque chose à manger, puis ils s'installaient devant un vieux vid. Waouh, pensa Tilly en mangeant des spaghettis carbonara qu'ils avaient réussi à tirer du distributeur de nourriture, en regardant The Man Who Fell to Earth pour la troisième fois, imagine ce que Mom dirait si elle voyait ça ! Elle pensa aux dîners au restaurant et au room service avec Mom, ou à la table de Granna, avec le linge blanc impeccable et les jolis couverts. Et elle posa les pieds sur la table devant elle en se disant : C'est ça, une famille ?

Il y avait aussi des promenades sur l'holodeck. Iain aimait la randonnée. Pas l'alpinisme, disait-il. La randonnée. Ça lui suffisait. Tilly réfléchissait beaucoup à cela aussi. Mom — l'Everest ou rien. Dad — heureux avec une colline. Était-ce là le problème ? Un après-midi, après avoir conquis le troisième sommet de Munro de Tilly, ils s'assirent et regardèrent un coucher de soleil spectaculaire s'étendre sur les Cairngorms, et Dad dit : « Tilly, je te dois des excuses. »

Elle le regarda, surprise. « Hé, dit-elle, je croyais que c'était moi qui avais piraté le système de suivi de son école et mis les forces de sécurité d'au moins trois mondes en alerte maximale. »

« Bah, dit-il en agitant la main. De l'eau a coulé sous les ponts. »

« Qu'est-ce que tu veux dire, alors ? »

« Je veux dire… je n'avais pas réalisé à quel point les choses s'étaient dégradées entre toi et Mom. On n'a pas besoin de revenir dessus maintenant, mais je voulais te dire pardon. Je sais que je n'ai pas beaucoup été là cette dernière année, et je sais qu'on pensait tous que ça irait, mais ce n'était pas le cas. Ce n'était pas juste pour toi, Tills. Je ne vais pas dire que je peux me rattraper, parce que je ne peux pas. Le temps perdu est perdu. Mais je suis désolé que ça n'ait pas marché, et je suis vraiment heureux que tu sois ici maintenant. »

Tilly le serra dans ses bras. Elle était heureuse aussi. Contre toute attente, la vie était plutôt belle en ce moment. Elle aurait juste aimé avoir un peu plus à faire.

Chapitre X

Yindi Holden ne manquait pas grand-chose de ce qui se passait sur son vaisseau et, de toute façon, elle avait décidé de s'intéresser personnellement à la fille adolescente un peu rebelle de son lieutenant. En laissant de côté le chaos provoqué par toute cette escapade — sans parler de l'énorme fichue contrariété d'avoir dû sortir le vaisseau de son planning — Holden pensait qu'il avait fallu pas mal de cran à Sylvia Tilly pour faire ses valises et partir comme elle l'avait fait. D'autres gamins étaient de véritables fauteurs de troubles. Ils repoussaient les limites autant qu'ils le pouvaient et vous regardaient droit dans les yeux comme pour dire : Alors ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Et vous, que faisiez-vous ? Vous les punissiez, leur retiriez leurs privilèges et leur passiez un savon. Cette gamine, d'après tout ce qu'on lui avait dit, était travailleuse et très performante. Et pourtant, pour une raison quelconque — d'après l'histoire que Iain lui avait racontée lors de cette courte et pénible réunion qu'ils avaient eue avant qu'elle ne mette le cap sur Zymne — cette brillante adolescente avait réussi à pirater son école obsédée par la sécurité et à se transformer en mécanicienne salariée en l'espace de quinze jours. Holden savait mieux que quiconque à quel point cela aurait pu mal tourner : elle n'oublierait jamais la pâleur de Iain Tilly lorsqu'elle l'avait convoqué dans son bureau pour lui annoncer que sa fille avait disparu. Mais puisque tout s'était finalement bien passé, et que Iain semblait désormais voir le côté un peu drôle des dernières semaines, Holden était heureuse de le rejoindre sur ce terrain.

La gamine de Iain, à ce que Holden pouvait en juger, semblait être une sorte d'excentrique brillante. Cela lui allait très bien. Holden aimait les excentriques brillants. C'était pour cela qu'elle commandait un vaisseau scientifique de Starfleet — elle avait tout un vaisseau rempli d'excentriques brillants. Elle en avait même son content. Mais la vie n'était pas facile pour ce genre de personne, surtout à l'adolescence, à une époque où la conformité et l'intégration sociale étaient si fortement valorisées. Holden avait le sentiment que cette fille pourrait s'épanouir dans le bon environnement, et elle avait aussi le sentiment que la Dorothy Garrod pouvait lui offrir une grande partie de ce dont elle avait besoin. Mais elle savait qu'ils n'en étaient pas encore là. Elle savait que Tilly passait beaucoup de temps seule pendant la journée, à étudier par elle-même, en faisant des points réguliers avec l'enseignant. Elle savait qu'elle passait la plupart de ses soirées avec son père. Et c'était là une autre des… pas exactement des difficultés de Holden, mais plutôt de ses préoccupations.

Car Holden avait une raison égoïste de garder un œil sur la situation. Iain Tilly était en train de devenir, discrètement, l'une des réussites de son vaisseau. Son style n'était pas flamboyant et il n'était pas du genre à pousser en avant, mais bon sang, cet homme savait travailler dur, et tout ce travail commençait à porter ses fruits. Holden suivait les publications de Iain Tilly depuis plusieurs années et surveillait de près ce qu'il faisait en ce moment. Lors de leurs réunions de recherche bimensuelles, elle prêtait toujours une attention particulière à ses présentations. Elle n'était pas spécialiste de son domaine, mais Holden possédait son propre doctorat en xéno-narratologie appliquée, lisait largement et intelligemment, et elle savait que le travail de Iain gagnait en ampleur. Holden était certaine que, dans les prochaines années, Iain allait écrire quelque chose de majeur, quelque chose qui changerait son champ d'étude. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles elle l'avait invité à embarquer à l'origine.

Le problème ? Être parent célibataire risquait de freiner rapidement tout cela. Les longues soirées calmes passées à son bureau, à explorer ses données et à affiner ses arguments, allaient se transformer en soirées cinéma et en moments passés avec sa fille. Ce qui était formidable — et, à en juger par la situation, probablement nécessaire depuis longtemps — mais Holden craignait que si Iain perdait son rythme maintenant, il ne le retrouve jamais. Il faut tout un village pour élever un enfant, le savait-elle bien, et son intuition lui disait que lorsqu'il s'agissait d'une adolescente intelligente, sensible et, d'accord, un peu plus que légèrement névrosée, il fallait sans doute un village assez conséquent. Plutôt une petite ville, voire une agglomération de taille respectable. Iain n'était qu'un homme. Même la mère de Tilly, qui semblait être une sorte de super-femme d'après ce qu'on racontait, avait eu besoin de soutien, n'est-ce pas ? La grand-mère, le beau-grand-père, puis, finalement, un pensionnat. Si Iain bénéficiait d'un peu d'aide, il pourrait continuer à travailler. Mais Tilly n'avait pas besoin d'une baby-sitter. Elle avait besoin de stimulation. Elle avait besoin d'amis. De personnes intéressantes, curieuses, prêtes à l'accepter telle qu'elle était. Si seulement, pensa Holden, Iain était entouré d'un groupe de gens intelligents et intéressants, qui aimaient discuter longuement de leurs centres d'intérêt intellectuels.

Eh bien, devinez quoi ? C'était le cas. Il était entouré d'un vaisseau entier d'excentriques brillants.

Le travail de Holden, tel qu'elle le concevait, était de faire fonctionner ce vaisseau pour tout le monde. De créer le genre d'environnement dans lequel chacun pouvait s'épanouir. On n'y parvenait pas en faisant comme si les responsabilités personnelles et familiales n'existaient pas, sans parler des crises soudaines et des changements de situation. C'était exactement ce qui arrivait à Iain à ce moment-là ; et, pour être juste envers son ex-femme, il semblait bien que ce soit à son tour de prendre en charge directement Tilly. C'était ainsi que la vie fonctionnait, et une partie du rôle de Holden consistait à faire de la Dorothy Garrod un lieu qui soutenait ses gens. Bien sûr, on pouvait faire semblant que toute cette dimension personnelle n'existait pas ; on pouvait s'attendre à ce que son équipe vive comme des moines

médiévaux dans l'une de ces vieilles universités étranges — mais pensez au talent gaspillé ! Pensez à tout ce qui serait perdu ! Il suffisait de s'adapter aux circonstances et de mettre en place les soutiens nécessaires.

Ainsi, Holden était déterminée à faire fonctionner cette situation pour tout le monde. Soutenir le travail de Iain. Aider la gamine à trouver ses marques. Embarquer toute l'équipe dans l'aventure. Elle l'avait déjà fait, elle le referait. Elle avait une idée de ce qui pourrait marcher, mais elle voulait en être sûre. Elle échangea quelques mots discrets avec certains membres de son équipe, puis envoya un message à Tilly : Passe dans mon bureau demain. Quatorze heures. Et puis, sur un coup de tête, elle envoya un court message vidéo vers la Terre.

« Madame, dit-elle. Je suis la capitaine de Iain Tilly. Nous nous sommes rencontrées lorsque vous étiez à bord de la Dorothy Garrod. Puis-je vous poser quelques questions ? »

Adéle répondit dans l'heure, et elle se révéla être une véritable mine d'informations. Holden sourit. Elle savait qu'Adéle ferait une excellente alliée.

* * * * *

Tilly reçut le message de la capitaine avec une certaine appréhension. Sa première pensée fut : Oh là là… qu'est-ce que j'ai encore fait ? Quand elle montra le message à son père, il dit : « Oh là là… qu'est-ce que tu as encore fait ? » Son cœur se serra.

Il dut voir son expression, car il lui tapota le bras. « Tills, dit-il, je plaisante. Tu l'as rencontrée. Elle est sympa. Elle veut sûrement juste apprendre à te connaître. Voir comment ça se passe pour toi. »

Oh non, pensa Tilly. Pas encore une réunion parents-professeurs. « Tu viens avec moi ? »

« Eh bien, je n'ai pas été invité, dit Iain en riant. Il n'y a pas vraiment de protocole sur ce vaisseau — scandaleusement — mais mes principes sont tels que je n'irais certainement pas dans le bureau du capitaine sans invitation. Tu es assez grande pour ne pas avoir besoin d'un chaperon. Et pourquoi tu voudrais que ton vieux père traîne dans tes pattes, d'abord ? »

Donc, pas une réunion parents-professeurs…

« Tu crois que je suis vraiment dans le pétrin ? » Angoissée, Tilly repassa en revue tout ce qu'elle avait fait ces derniers jours. Pas grand-chose, à vrai dire. Avancé dans ses études… S'être brièvement obsédée pour la gastronomie moléculaire, puis avoir découvert que les gels étaient rasants, et s'être rabattue sur la cuisson du pain, au moins il y avait de la levure. Manger beaucoup de pain. En avoir marre de manger du pain. La levure avait-elle fait quelque chose pendant qu'elle ne regardait pas ? Ce truc-là pouvait prendre une vie propre. La levure pouvait-elle faire quelque chose à un vaisseau spatial ? Inquiète, elle dit : « Je n'arrive pas à penser à un truc précis que j'aurais pu faire. »

« Eh bien, tu ne t'es pas enfuie, dit son père, joyeusement, donc je considère cette semaine comme une victoire. »

Tilly lui donna un coup de poing dans le bras. « Je ne vais jamais m'en débarrasser, hein ? »

« Pas tant que j'aurai du souffle. La toute dernière chose que je te dirai, avec des gencives fendillées dans une bouche sans dents, ce sera : Tu te souviens de la fois où tu t'es évadée de l'école ? »

Tilly gloussa. « D'accord. Je vais aller la voir. »

« Elle est sympa, Tills. Vraiment. Incroyablement curieuse, mais vraiment sympa. »

Tilly se fit toute propre, allant jusqu'à mettre du rouge à lèvres. Elle choisit quelques vêtements un peu plus corrects. Rien de trop voyant, rien de "Maman", mais quelque chose qu'on pourrait porter pour une sortie avec les parents d'amis. Si j'avais des amis, pensa-t-elle en soupirant. À quatorze heures pile, elle frappa à la porte du bureau de la capitaine et entendit l'appel chaleureux de Holden : « Hé, entre ! »

Holden était assise derrière son bureau, en train d'écrire quelque chose.

« Salut, Tilly ! Donne-moi deux secondes, faut que je termine ce résumé… »

« Bien sûr ! » Tilly l'observa avec intérêt. Holden avait la quarantaine, pensa-t-elle, de magnifiques longs cheveux noirs, et une impression écrasante de… d'énergie. Voilà. Elle était énergique. On sentait chez elle un appétit de vivre, une curiosité immense pour tout ce qui l'entourait. Pas une nervosité fébrile : quelque chose de maîtrisé, focalisé. Holden termina ce qu'elle écrivait, referma l'écran d'un claquement, bondit de son siège, attacha ses cheveux en queue de cheval, enfila un sweatshirt de l'Université de Wollongong (elle ne semblait pas beaucoup porter l'uniforme, Tilly l'avait remarqué), et se dirigea vers la porte.

« Bon, dit-elle, je vais te montrer le vaisseau. »

Elles dévalèrent le couloir. Holden allait à toute vitesse, couvrait du terrain comme une flèche. Tilly dut presque sautiller pour suivre. « C'était sur quoi, le résumé ? demanda-t-elle. Si ça ne vous dérange pas. »

Holden lui lança un large sourire. « Personne n'est dérangé quand on parle de son travail, dit-elle. Alors : c'est un sujet sympa. Je bosse sur les traditions orales chez les K'la'bisi. Ils ont des motifs vraiment intéressants dans leur manière de raconter. Beaucoup de cultures terrestres accrochent leurs histoires au conflit, Tilly — tu ne l'avais peut-être pas remarqué, mais maintenant que je te l'ai dit, tu vas le voir partout. L'homme tue le monstre, ce genre de chose. Les K'la'bisi ne font pas ça. Leurs récits produisent leurs effets par accumulation et association. En partie parce que leurs histoires sont construites presque comme de la musique chorale — polyphonique, tu vois ? Comme du Thomas Tallis. » Elle jeta un coup d'œil à Tilly pour vérifier qu'elle suivait. « Tu vois ce que je veux dire ? »

Tilly pensa aux Élisuriens et à leurs équations quadratiques mélodiques. « Oui, dit-elle, songeuse. Je crois. »

Holden rayonna. « Parfait ! Tout le monde ne comprend pas. En général, à ce stade, j'ai déjà les yeux qui se voilent en face, pour être honnête. Bref : mon résumé

porte là-dessus. Modes de narration non conflictuels dans les récits k'la'bisi contemporains. Ça va devenir un article interminable, si j'ai ce que je veux. »

« Ça a l'air vraiment intéressant », dit Tilly. Elle le pensait. Elle se demanda si elle pourrait en apprendre davantage, voir comment tout cela se connectait à ce qu'elle savait des Élisuriens.

« Tu trouves ? » Holden semblait contente — et un peu surprise. « Tu devrais venir à nos séminaires de recherche, Tilly. On en fait un par semaine. Je parlerai de tout ça dans deux semaines. »

« J'aimerais bien », dit Tilly.

Holden sourit. « Viens voir ça. » Elle conduisit Tilly à un hublot d'observation.

Elles restèrent là un moment, à regarder l'espace.

« Les paysages stellaires, dit Holden. Rien ne les vaut, à mon avis. Ça hurle l'excitation, l'aventure, les trucs complètement dingues. Tu as déjà voulu vivre sur un vaisseau, Tilly ? »

Tilly se mordit la lèvre. Devait-elle dire la vérité ? Elle ne voulait pas offenser Holden, qui avait été incroyablement gentille — mais elle ne pensait pas que la vérité l'offenserait. « Honnêtement ? dit-elle. Non. »

Holden afficha un grand sourire. « Eh bien, c'est moi qui ai demandé ! Pourquoi pas ? »

Tilly regarda les étoiles. Puisqu'elle était franche… « Je n'étais pas sûre d'aimer Starfleet. »

Holden éclata de rire. « D'accord ! Merci pour ton honnêteté ! Et on est aussi affreux que tu l'imaginais ? »

« Non », dit Tilly en secouant la tête. « Vous êtes très différente de ce que je croyais. »

« Bien ! » dit Holden.

Elles reprirent leur route. Elles passèrent jeter un œil sur la passerelle, puis les laissèrent tranquilles. En marchant, Holden demanda : « Alors, tu n'aimais pas l'école, hein ? »

« Ce n'est pas que je n'aime pas l'école, dit Tilly. Je n'aimais pas cette école. J'adore l'école ! » Ce n'était pas tout à fait ça. « Enfin… j'adore apprendre. »

Holden hocha la tête. « Oui, ce n'est pas toujours la même chose. Et là, comment ça se passe ? L'auto-apprentissage, ça marche ? »

« Oh, c'est génial ! » dit Tilly avec un enthousiasme sincère. « J'adore travailler à mon rythme. J'ai mis en place un système de récompenses : toutes les deux heures sur un truc que je déteste, j'ai droit à une heure sur un truc que j'adore. »

« Punaise, tu as plus d'autocontrôle que moi ! » Holden rit. « Moi, toutes les quatre heures sur un truc que j'aime, je passe une heure à penser à faire un truc que je n'aime pas ! »

Tilly sourit. Elle n'y croyait pas une seconde : Holden ferait forcément ce qu'il fallait pour boucler son travail, y compris les parties ennuyeuses.

« Cela dit, il m'a semblé que le défaut de l'auto-apprentissage, c'est que tu passes beaucoup de temps seule, dit Holden. Pas trop de compagnie. »

« C'est vrai », admit Tilly.

« Oui, j'ai du mal à trouver une solution, pour être honnête », dit Holden en fronçant les sourcils.

« Ce n'est pas grave », dit Tilly. Elle était surprise que Holden ait seulement réfléchi à la question.

« Désolée qu'il n'y ait personne ici de ton âge, continua Holden. On avait une famille très chouette il y a quelques années — leur fille avait à peu près ton âge. Mais ça ne t'aide pas, là, pas vrai ? »

« Pour être honnête, dit Tilly, je ne me suis jamais vraiment entendue avec les gens de mon âge. » Elle eut un petit rire nerveux. « C'est peut-être pour ça que je me suis enfuie ! »

Holden rit aussi. « Oui, tu n'as pas fait dans la demi-mesure, pour faire passer le message ! »

Elles marchèrent un moment, confortablement.

« Je suis vraiment désolée d'avoir bousillé le planning du vaisseau », dit Tilly d'une toute petite voix, mais elle jugeait important de l'avoir dit. « Enfin… vraiment, vraiment désolée. »

Holden lui tapota le bras. « Tout est pardonné. Tu sais, j'ai envisagé de te mettre au pain et à l'eau pendant quelques mois, mais… non. Trop de complications. » Puis elle planta sur Tilly un regard net et clair. « Tout le monde ne penserait pas à présenter ses excuses, tu sais. Bien joué, Tilly. »

Tilly rougit de plaisir. Bon sang, pensa-t-elle, j'ai vraiment envie que cette femme m'apprécie. Ne gâche pas tout maintenant, Tilly. Ne dis rien de stupide.

« Ton père m'a dit que tu étais dans la mycologie ? » demanda Holden.

Tilly inspira. S'il te plaît, pas de blagues sur les champignons. « Oui… »

« Je ne vais pas faire semblant d'y comprendre quoi que ce soit, mais j'ai un ami à l'Université de X'lis sur Casaris IV. Il fait un truc dans ce domaine. Il bosse sur les toxines. »

« Oh, incroyable ! » Les doigts de Tilly picotèrent d'excitation. « Rien de tel qu'un bon pathogène ! »

« Il est un peu bizarre, mais on l'est tous, non ? » dit Holden. « Je te mets en contact ? »

Le rouge de Tilly s'accentua, pure joie. « J'adorerais. Capitaine, vous parlez de Byth Th'vaales ? Parce que c'est l'expert en toxines… »

« Waouh, tu connais vraiment ton domaine ! » Holden avait l'air sincèrement impressionnée. « Je lui enverrai un message plus tard. Il aura peut-être un petit projet dans lequel t'impliquer. Tout le monde veut un assistant de recherche en plus. Faire un peu de calcul, de traitement de données… Ça t'occupera. »

Tilly se demanda si quelqu'un verrait d'un mauvais œil qu'elle fasse une petite danse sur place. Probablement pas, mais elle se retint.

« Les toxines, quand même, reprit Holden. Je vais me réveiller un matin et apprendre qu'il est un tueur en série. C'est toujours les discrets. » Elle sourit. « Je plaisante. Il est gentil. Je ne te mettrais pas en contact avec un vrai tueur en série. »

« Je pense que mon père serait un peu inquiet si vous le faisiez. »

« Je pense que tu as raison. »

Elles marchèrent encore un peu, Tilly rayonnante.

« Ça doit être chouette de passer du temps avec ton père ? » demanda Holden.

« Oui… il m'a vraiment manqué. »

« Ça ne m'étonne pas », dit Holden. « Désolée de te l'avoir piqué. »

Tilly sourit. « Ce n'est pas grave. »

Holden lui rendit son sourire, puis dit : « Hé, regarde où on est. Ingénierie. » Holden consulta son chronomètre. « Mince, je dois aller parler aux directeurs de recherche dans dix minutes. Ça va si je file ? »

« Bien sûr », dit Tilly, un peu triste que cette compagnie s'arrête déjà. Mais Holden n'avait pas tout à fait terminé.

« Hé, dit Holden, tant que tu es là, tu devrais jeter un œil. » Elle interpella un membre d'équipage qui bricolait un panneau pas loin. « Patterson ! Tu as une visiteuse ! » Elle tapota le bras de Tilly. « Je dois y aller. À plus tard, Tilly ! »

Tilly la regarda s'éloigner à grandes enjambées. Holden n'avait pas fait quatre pas qu'elle se mit à trottiner, disparaissant au bout du couloir. Tilly se retourna vers Patterson : un jeune homme un peu négligé, les sourcils froncés. Tilly esquissa un sourire en coin. Elle avait comme l'impression d'avoir été… arrangée.

« Salut, dit Patterson. Tilly, c'est ça ? La fille de Iain ? »

« C'est moi », dit-elle.

« On aime bien Iain, ici. Iain ne fait jamais de vagues. » Patterson l'observa d'un air pensif. « Hé, j'ai entendu dire que tu étais plutôt douée… »

« Je me débrouille », dit Tilly.

« Ok. Alors viens. Tu vas rencontrer la bande. »

Tilly sourit. Oui. Elle s'était bien fait "piéger", en effet. Les autres gamins : rendez-vous à l'aveugle avec le frère de quelqu'un. Moi ? Un rendez-vous à l'aveugle avec une clé à molette.

* * * * *

Mise en scène ou non, ce fut un tournant. Le service d'ingénierie était dirigé par Etraxis, un homme bienveillant de dix ou quinze ans de plus que son père, mais le reste de son équipe — quatre personnes au total — avait la vingtaine. En plus d'Andy Patterson, le jeune humain qu'elle avait rencontré la première fois, il y avait une humaine, Mei Domoto ; un Andorien, Thritte Zh'iqyliq ; et un androgyne originaire du peu connu monde de Ri'tis, nommé Nish. Seuls membres de l'équipage à ne pas être des spécialistes en sciences sociales, ils avaient formé un groupe très soudé. Intelligents, drôles, curieux de comprendre comment les choses fonctionnaient, imperméables aux absurdités — ils avaient toutes les meilleures qualités des ingénieurs. Tilly s'y intégra comme un gant. Non seulement elle était techniquement compétente, ce qui était peut-être ce qu'ils admiraient le plus, mais elle avait aussi énormément de points communs avec eux : un sens de l'humour similaire (principalement des jeux de mots

douteux ou des blagues reposant sur des connaissances très pointues) et un profond plaisir à résoudre des problèmes. Et puis il y avait les soirées tardives de jeux de société.

Iain observait tout cela avec intérêt et non sans plaisir.

— Tu as une vie sociale plus active que la mienne, ces temps-ci, Tills, dit-il alors qu'elle se précipitait vers la porte un soir.

Elle s'arrêta à mi-chemin et lui lança un regard inquiet.

— Ça ira pour toi ? Tu ne vas pas te sentir seul ?

Iain était déjà près de la table, tripotant ses notes. Une chope de bière se trouvait là aussi.

— Je vais m'occuper, répondit-il.

Elle fut rassurée de voir qu'il le prenait bien. C'était exactement ce qu'elle avait voulu trouver avec son club à l'école — mais en cent fois mieux, parce que ces gens-là le faisaient déjà, et qu'ils la laissaient participer à des projets non critiques. Elle n'avait jamais vraiment réfléchi auparavant à ce qui se passait au sein de Starfleet, se contentant surtout d'en vouloir à l'organisation de lui avoir pris son père.

Mais il s'avéra qu'il existait bel et bien une place pour des gens comme elle. Peut-être, pensa-t-elle, que Starfleet avait finalement plus à offrir qu'elle ne l'avait cru. S'il y avait de la place pour toutes ces personnes si diverses… Toutes très différentes. Et pourtant toutes parfaitement capables de s'entendre.

Holden, observant tout cela se dérouler, se donna mentalement une petite tape dans le dos et tenta de ne pas se sentir trop satisfaite d'elle-même. C'était un bon plan, même si elle ne l'avait pas vraiment dissimulé à Tilly — mais après tout, pourquoi cacher quoi que ce soit ? Ce qui comptait, c'était le résultat. Et le résultat, en l'occurrence, c'était une adolescente plus heureuse, plus stable, qui se faisait des amis et découvrait des modèles à suivre, ainsi qu'un chercheur talentueux, à l'aube du travail de toute une vie, qui disposait désormais de trois ou quatre soirées libres par semaine.

De la garde d'enfants gratuite et facilement accessible, pensa Holden.

La solution simple à bien des maux de la vie. Après tout, la vie, c'est une question de liens, non ?

* * * * *

Environ un mois et demi après son arrivée à bord de la Dorothy Garrod, Tilly eut son premier véritable contact avec le danger. Le vaisseau était enfin revenu à son itinéraire prévu et avait envoyé un petit groupe en navette à la surface de Varetis, pour visiter un site de fouilles. Papa faisait partie de l'équipe d'atterrissage. Il devait être absent cinq jours, et Tilly s'en était secrètement réjouie : se coucher un peu plus tard que d'habitude, peut-être commencer ses journées un peu plus tard aussi. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, et la navette de son père faisait désormais route de retour vers le vaisseau. Tilly rangea leurs quartiers et programma sa propre

concoction de curry dans le distributeur de nourriture. En milieu d'après-midi, elle reçut un appel de son père, depuis la navette en approche.

— Hé ! dit-elle. Alors, comment ça s'est passé ?

— C'était fantastique, répondit-il. Attends que je te montre certains des artefacts, Tills. Je dois encore les examiner de plus près, mais je crois que nous sommes en train de résoudre une grande énigme concernant leurs pratiques religieuses.

Elle lui sourit. Ses yeux brillaient, comme ceux d'un enfant à Noël. Elle adorait le voir ainsi. Il vivait sa meilleure vie, non ? Il était exactement là où il devait être.

Soudain, elle aperçut une lumière rouge qui se mit à clignoter dans la navette. Son père s'interrompit.

— Papa ? C'est quoi, ça ?

Il fronçait les sourcils.

— Tills, dit-il, ne t'inquiète pas. Mais je dois y aller.

La communication se coupa.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? dit-elle à la pièce vide.

Et, aussitôt après, une alarme se mit à retentir dans tout le vaisseau.

* * * * *

Elle se précipita vers l'ingénierie. L'alarme retentissait toujours. Thritte et Nish étaient là, l'air affairé et tendu.

— Ça va ? demanda-t-elle à Nish. Il y a un problème avec le vaisseau ?

Nish secoua la tête.

— Nous, ça va. Le vaisseau va bien.

— Alors qu'est-ce qui se passe ? Il y a un problème avec la navette ? Avec la navette de mon père ? J'ai vu une lumière rouge et il a coupé la communication.

Nish fixait un écran.

— Je ne sais pas encore, Tilly. Je te dirai quand je saurai.

Patterson et Mei arrivèrent. Ils se regroupèrent dans un coin avec Thritte et Nish, parlant à voix basse, d'un ton pressant. Tilly attrapa quelques mots à propos d'une panne d'énergie, et sa gorge se serra. Elle s'approcha d'eux.

— S'il vous plaît, dit-elle. Dites-moi ce qui se passe !

Elle se retourna et vit Holden derrière elle.

— Capitaine, je veux juste savoir ce qui se passe.

— Je sais. Viens par ici. Laissons ces braves gens faire leur travail.

Holden l'emmena dans un coin tranquille et lui fit signe de s'asseoir.

— D'accord, Tilly, il n'y a pas de bonne façon de dire ça—

Oh non, pensa Tilly. Papa…

— La navette de ton père a rencontré un problème. Il y a eu une surtension, et certains systèmes critiques ont été mis hors service—

Le cœur de Tilly manqua un battement.

— Il va bien ? Ils vont bien ?

— Il va bien. Ils vont tous bien. Mais les systèmes de survie sont en train de tomber en panne—

— On y va ? Quand est-ce qu'on y arrive ? Est-ce qu'on arrivera à temps ?

— Oui, on y va. Nous serons avec eux demain en milieu d'après-midi. Et — pour répondre à ta dernière question — on ne le sait pas encore.

— On ne sait pas… ? La main de Tilly se porta à sa bouche. Elle imagina son père coincé dans la petite navette, à court d'air… — Est-ce qu'il va mourir ?

Holden lui prit la main.

— Tilly, tout le monde travaille très dur ici. Mei, Thritte, Andy, Nish — ils font des calculs pour prolonger l'alimentation de la navette afin que le vaisseau puisse les rejoindre à temps.

Tilly hocha la tête.

— Ces gens-là, dit-elle, tentant un humour tremblant. Mes héros.

— Les miens aussi, dit Holden. Écoute, tu n'es pas obligée de rester ici. Tu peux retourner dans tes quartiers si tu te sens plus en sécurité—

Tilly secoua la tête.

— Non, pas là-bas, pas toute seule… Je préférerais rester ici, si c'est possible.

Elle vit Holden jeter un coup d'œil vers les autres, absorbés par leur travail.

— Vous n'aurez pas besoin de me surveiller, dit-elle. Je ne dérangerai pas et je ne me mettrai pas dans les jambes. Mais… je veux être avec des amis.

Elle retint un sanglot.

— C'est d'accord ?

Holden lui tapota l'épaule.

— Bien sûr que c'est d'accord. Ça te dérange si je reste avec toi ? Elle lui adressa un sourire un peu ironique. — Je suis assez inquiète moi aussi. Et il n'y a pas grand-chose qu'une narratologue puisse faire dans une situation comme celle-ci.

— Oh, s'il vous plaît ! dit Tilly. Elle ne voulait vraiment pas être seule.

Elles s'assirent ensemble, en silence, observant les autres travailler, s'échanger des chiffres, tester leurs hypothèses. Tilly ferma les yeux. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer l'intérieur de la navette, de voir son père lutter pour respirer. Elle se secoua et essaya de ne pas y penser. Elle se mit à fredonner mentalement quelques arrangements verbaux élisuriens. Ils avaient un effet étrangement apaisant.

Quelqu'un lui tapota l'épaule. Tilly ouvrit les yeux d'un coup. Nish se tenait devant elle, un padd tendu.

— Tilly, est-ce que tu pourrais jeter un œil là-dessus ? Une paire d'yeux supplémentaire nous serait utile, au cas où.

Engourdie, Tilly prit le padd et lut. Regarder des chiffres était apaisant. Il fallait se concentrer, et c'était reposant. Lorsqu'elle eut terminé, elle rendit le padd à Nish. Elle avait repéré quelques endroits où ils pouvaient être plus efficaces avec le carburant, et les avait signalés. Nish transmit les chiffres aux autres, qui se remirent aussitôt au travail.

Cinq minutes plus tard, Patterson leva les yeux.

— D'accord, dit-il. Je crois qu'on a trouvé.

Il appela Holden.

— Capitaine, on pense avoir quelques ajustements qui peuvent prolonger le support de vie de quelques heures. Mais il va falloir couper les communications pour économiser l'énergie.

Holden regarda Tilly.

— Tu veux lui parler avant ?

— Quoi ? Oui ! Oui, bien sûr !

Elle se précipita pour rejoindre les autres.

— Tills ? C'était la voix de son père. Il sonnait… il sonnait comme d'habitude.

— Papa ? Papa, tu vas bien ?

— Je vais bien, ma chérie. Et toi ?

— Terrifiée ! sanglota-t-elle.

— Tant que tu as rangé nos quartiers, tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Hé, Tills, on doit réduire les communications maintenant. Économie d'énergie. Je t'aime, ma chérie. Je te verrai très bientôt.

— Tilly, dit Nish, je suis désolé, ils doivent couper maintenant.

— Papa ! cria-t-elle, mais la communication avait été interrompue.

La main de Holden se posa sur son épaule, la ramenant doucement vers son siège.

— Allez, petite. Il n'y a plus qu'à attendre maintenant. Ce n'est pas très amusant, mais je resterai ici avec toi. Je ne vais nulle part.

* * * * *

À un moment donné, l'épuisement prit le dessus, et Tilly s'endormit sur son siège. Lorsqu'elle se réveilla, elle vit Holden penchée au-dessus d'elle, tenant deux tasses de thé fumantes.

— Menthe poivrée, dit-elle en lui tendant l'une des tasses. Bon pour les nerfs.

Tilly accepta la tasse avec reconnaissance. La vapeur du thé lui fit du bien ; elle semblait lui éclaircir l'esprit. Holden s'assit à côté d'elle.

— Des nouvelles ? demanda Tilly.

— Pas encore. Mais nous avançons toujours à bonne vitesse. Même s'ils s'arrêtaient net, nous devrions pouvoir arriver à temps.

Tilly fronça les sourcils. Il y avait beaucoup de choses cachées derrière ce « devrions ». Elle but une gorgée de thé et demanda :

— Pourquoi vous faites ça ? Pourquoi choisir de vivre avec ce danger ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Tilly ? demanda Holden. Elle n'avait pas l'air offensée ni contrariée — simplement désireuse de bien comprendre la question afin d'y répondre correctement.

— Je veux dire… vous pourriez tous avoir des postes universitaires bien tranquilles quelque part. Les villes universitaires sont toujours très jolies. Mais au lieu de ça, vous partez loin dans l'espace, et alors des choses comme ça arrivent…

Elle se rendit compte qu'elle pleurait. L'instant d'après, Holden avait passé un bras autour de ses épaules et lui caressait les cheveux pour la calmer.

— Ça va, disait Holden. Ça va.

— Non, ça ne va pas ! Il pourrait mourir !

Tilly éclata en sanglots, puis s'essuya les yeux et se tourna vers Holden.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle. Je… c'est juste que…

— Réaction normale, dit Holden. Mais pour répondre à ta question… eh bien, tu sais que certains d'entre nous adorent le travail de terrain, et c'est une des raisons pour lesquelles nous venons ici.

Tilly hocha la tête ; elle pouvait comprendre cela.

— Mais la raison principale pour laquelle nous venons, c'est parce que…

Holden secoua la tête et leva les mains.

— Nous sommes des explorateurs, Tilly. C'est aussi simple que ça. Nous voulons voir ce qu'il y a là-dehors.

— Je me suis parfois demandé, dit Tilly, si les gens ne faisaient pas que fuir quelque chose.

Holden lui lança un regard vif.

— Certaines personnes, peut-être. Elles ne tiennent pas longtemps. Quoi qu'elles fuient, ça se révèle presque toujours être quelque chose qu'elles ont emporté avec elles. Non, nous allons vers les choses. Tu ne peux pas faire ça assis derrière un bureau, chez toi.

— Et si ce vers quoi vous allez s'avère dangereux ?

— C'est qui nous sommes, Tilly, dit Holden. C'est ce que nous faisons.

Tilly resta là, à réfléchir. La dernière image qu'elle avait de son père, c'était son sourire d'enfant, rayonnant. Il vivait sa meilleure vie, avait-elle pensé. Était-ce le prix à payer ? Et surtout… en valait-il vraiment la peine ?

* * * * *

Environ une heure plus tard, le Dorothy Garrod rejoignit la navette. Tilly, comprenant ce qui se passait, se mit à courir à toute vitesse vers le hangar des navettes. Holden peinait à suivre son rythme et, lorsque la navette fut enfin à bord, la capitaine eut tout juste la force de la retenir.

Les deux premiers membres d'équipage descendirent sur des civières. Tilly éclata en sanglots. Puis — il était là. Papa était là, descendant de la navette, appuyé sur un membre du personnel médical mais ayant l'air d'aller bien… Holden la laissa partir. Elle courut vers lui et se jeta dans ses bras.

— Hé, Tills, dit-il. Je suis content de te voir.

— Ça va ? Tu vas bien ?

— Plus ou moins. Je crois. Il expira profondément. C'était dur, hein ?

Oui, pensa-t-elle, mais c'est ton métier.

Soudain, il la serrait très fort contre lui. Elle se rendit compte qu'il tremblait.

— Oh, Tills, dit-il. Je suis content que tu sois là. Je n'arrêtais pas de penser à toi, ici, à l'arrière. Je me disais : Elle sera tellement fâchée contre moi si je ne reviens pas.

Holden les sépara doucement.

— Très bien, monsieur, dit-elle. Allons vous conduire à l'infirmerie pour un examen complet.

* * * * *

Il ne fallut pas longtemps avant qu'Iain ne soit autorisé à quitter l'infirmerie, se sentant plutôt pitoyable mais sans la moindre blessure. Peu après, lui et Tilly étaient de retour dans leurs quartiers. Bravant l'un des interdits les plus stricts de Maman, Iain commanda des bières pour eux deux. Il en tendit une à Tilly, puis s'affala sur le canapé, les pieds posés sur une petite table basse.

— Eh bien, dit-il. C'était quelque chose, hein.

Tilly se blottit contre lui. Il passa un bras autour de ses épaules, et ils se donnèrent une grosse étreinte. Tilly, s'accrochant fermement, sentit son père trembler — juste un peu — avant qu'il ne prenne une grande inspiration et ne se force à se détendre.

— Bon, dit-il. Qu'est-ce qu'on regarde ?

Ils choisirent les vieux films les plus idiots qu'ils purent trouver et mangèrent le curry que Tilly avait préparé la veille. Ils ne firent pas leurs commentaires habituels par-dessus le film ; ils étaient tous les deux trop fatigués et simplement heureux d'être ensemble. Cependant, au milieu de leur troisième vidéo, Tilly dit :

— Papa ?

— Mm ?

— Pourquoi tu as épousé Maman ?

Iain tourna la tête vers elle, surpris.

— Quelle question !

Elle paniqua légèrement.

— J'ai le droit de demander ?

— Quoi ? Bien sûr ! C'est juste que… ce n'est pas évident ?

— Eh bien, tu sais, vu que ça s'est terminé par un divorce, je dirais que… non.

— Oh. D'accord.

Iain but une gorgée de sa bière.

— Voilà ce qui s'est passé. J'étais à l'Académie. En post-doctorat — en train de rédiger ma thèse, en fait. Je cherchais des affectations. Mon colocataire pensait que j'avais besoin de sortir un peu. À la fin, on devient un vrai ermite. On oublie de manger, de s'habiller, ce genre de choses. Bref, mon colocataire… Sean — tu te souviens de Sean, hein ?

Tilly hocha la tête ; c'était le plus vieil ami de son père. Elle l'avait rencontré deux ou trois fois.

— Sean m'a forcé à prendre une douche, à me fringuer, et m'a traîné à une soirée. Mon Dieu, j'étais misérable. J'avais oublié comment faire la conversation. Je n'ai jamais vraiment été bon à ça.

Tilly sourit. Oui, ça, j'avais deviné que c'était de ta faute !

— J'étais planqué dans un coin, à me demander à quelle vitesse je pourrais partir pour retourner stresser inutilement tout seul dans ma chambre, quand soudain l'ambiance a changé. Et la raison de ce changement, c'est que cette femme — que je ne peux décrire que comme une divinité mineure — venait d'entrer.

Une divinité mineure ? Tilly fixa son père. Wahou.

— Du coup, j'ai décidé de rester un peu.

Tilly se tourna vers lui, fascinée par l'histoire.

— Ne t'arrête pas ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es allé lui parler ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Aller lui parler ? Bien sûr que non, je ne suis pas allé lui parler !

— Alors qu'est-ce qui s'est passé ? gémit Tilly.

— J'étais près de la table des boissons, rappelle-toi. Tout le monde finit par passer par la table des boissons. Et finalement, ta mère y est arrivée. En tendant la main pour attraper une bière, elle a renversé la bouteille.

Tilly resta bouche bée.

— Maman a renversé une bière ?

— Elle était un peu ivre.

Tilly resta encore plus bouche bée.

— Maman était ivre ?

Il lui sourit.

— Les révélations s'enchaînent, hein, Tills ? On n'est pas nés à quarante ans, tu sais.

— Je sais, mais… ivre ? Tilly secoua la tête. Maman. Enfin. Wahou.

— Juste un peu.

— Quand même… Et de la bière. Même pas du vin.

— Bref, ça a coulé partout sur mes chaussures.

Iain se mit à rire.

— Elle était mortifiée. Moi, ça ne me dérangeait pas. Je n'en revenais pas de ma chance. On a commencé à éponger le pire, et elle a dit : Je t'ai rendu service. C'est une paire de chaussures affreuse. Ah, mes pauvres chaussures ! Je les adorais. Elles étaient tellement confortables.

Tilly fit claquer sa langue.

— Quelle grossièreté !

— Je sais. Épouvantable, non ? Bref, pendant qu'on nettoyait, on a discuté, et il s'est avéré qu'en plus d'être belle et élégante — même si malpolie avec les chaussures — elle était incroyablement intelligente. Et quand j'ai dit xéno-archéologie, elle n'a pas fait ce truc que les gens font quand tu dis astromycologie…

Tilly hocha vigoureusement la tête.

— Au lieu de ça, elle a dit : Hé, quel domaine intéressant. Je suis allée en vacances sur Estrevis II l'an dernier. Ce qui, comme tu le sais…

— Je sais. Elle a dit ça ?

— Oh oui, répondit-il avec un sourire attendri. À ce stade, j'avais déjà des petits cœurs qui dansaient devant mes yeux.

— Typique.

— Bref, elle a eu la gentillesse de ne pas larguer son rendez-vous ce soir-là, mais elle a pris mes coordonnées. Elle m'a contacté le lendemain matin, et on est allés acheter des chaussures.

Tilly se laissa retomber contre le dossier du canapé.

— Maman t'a emmené acheter des chaussures pour votre premier rendez-vous ?

— Je sais. On peut difficilement faire plus Maman que ça.

— C'est le summum du style Maman.

— Exactement. Elle a choisi une très belle paire, d'ailleurs. Je ne crois pas avoir jamais eu de meilleures chaussures. Et voilà comment on s'est rencontrés.

— Wahou, dit Tilly. Pourquoi je n'ai jamais entendu cette histoire avant ?

— En partie parce qu'elle implique de l'alcool, dit son père. Et en partie parce que, les fois où j'ai essayé de te la raconter, tu as paniqué en disant : Beurk ! Mes parents n'ont jamais été jeunes et amoureux, c'est trop dégoûtant !

Elle lui donna une tape sur le bras.

— Donc tu l'as épousée parce que… quoi ?

— Tills, j'ai épousé ta mère parce qu'elle était — et reste — la femme la plus vive, la plus concentrée, la plus brillante, la plus étincelante que j'aie jamais rencontrée.

Et puis je suis arrivée… pensa tristement Tilly.

— Tu sais, Tilly, tu me fais beaucoup penser à elle.

— Oh, arrête, Papa, c'est comme si on t'avait clonée—

— Non, vraiment, je le pense. Tu es extrêmement intelligente. Tu imposes ta présence dans une pièce.

— Pas dans le bon sens !

— Eh, ça, c'est juste une question d'entraînement. Et aussi, quand tu as une idée en tête, tu la poursuis à fond, avec énergie, jusqu'à en avoir fait le tour. Comme pour les gels et la cuisine.

Il rit.

— Ta mère s'est mise à un hobby une fois. Elle a fait exactement la même chose. J'ai vraiment aimé te regarder faire ça.

Encore un petit aperçu de leur vie de couple, pensa Tilly. Elle n'en avait vu que très peu. Quand elle était née, l'un des deux était toujours en déplacement pour le travail, pendant que l'autre s'occupait d'elle. Et puis il avait tout arrêté. Maman était une divinité mineure à ses yeux — et pourtant, il était parti. Qu'est-ce qui a changé, Papa ? pensa-t-elle, mais elle était presque certaine de connaître la réponse. Elle était arrivée.

— Ça répond à ta question ? demanda son père.

Elle hocha la tête.

— J'aime vraiment ta mère, Tills, dit-il. Et tu lui ressembles vraiment parfois. Mais tu sais, ce n'est pas une question de ce que tu tiens de moi ou de ce que tu tiens de ta mère. C'est une question de qui tu es, toi.

Il soupira et s'étira.

— Je suis crevé. Au lit.

Il se leva du canapé et lui tendit la main pour l'aider à se lever.

— Je prends ma journée demain. On ira se promener, d'accord ?

— Excellente idée, dit-elle.

Un peu plus tard, il vint la border, comme quand elle était petite.

— N'oublie pas, dit-il, ta mère peut sembler intimidante, mais parfois elle a juste besoin qu'on lui dise, clairement et sans détour — non.

Elle frissonna à l'idée de dire ça à Maman.

— Je ne peux pas simplement t'envoyer le faire à ma place ? demanda-t-elle d'une voix suppliante.

Il l'embrassa sur le sommet de la tête.

Chapitre XI

La dernière destination du Dorothy Garrod, avant que le vaisseau ne fasse demi-tour vers l'espace de la Fédération et que son équipage n'entame les « vacances » académiques consacrées à la rédaction des travaux et aux conférences, était la planète Vesnoy. Tilly avait tout lu de ce qu'elle pouvait trouver : papa attendait tout particulièrement cette étape du voyage. Un précédent vaisseau d'exploration, passé par là, avait découvert non seulement ce monde — inhabité — mais aussi des preuves de l'existence d'une civilisation inconnue et disparue depuis longtemps. Les relevés planétaires avaient révélé de nombreuses cités perdues et divers complexes bâtis, disséminés le long de la bordure d'un continent. Mais c'était la première fois qu'une équipe descendrait sur place pour examiner les ruines de près. Papa faisait bien sûr partie de cette équipe. Il était enthousiaste à propos de cette mission d'atterrissage depuis le moment où il s'était engagé pour le voyage (c'était l'une des raisons pour lesquelles il avait accepté ce poste). Quand papa était enthousiaste, cela signifiait lire encore plus tard dans la nuit que d'habitude et dresser de longues listes de tout ce qu'il voulait faire une fois là-bas.

Tilly, en revanche, n'était pas ravie de le voir partir. Elle le suivait pendant qu'il faisait ses bagages.

— Je n'ai pas un bon pressentiment.

— Tills, ça ira, répondit-il distraitement, comme s'il n'écoutait qu'à moitié et qu'il était déjà à mi-chemin de Vesnoy.

— Ce trajet en navette devait « aller » aussi, fit-elle remarquer.

— Oui, d'accord, parfois ça ne va pas.

— Mais et si tu meurs ? Et si tu es attaqué ?

— Il n'y a personne là-bas.

— Il y a des rochers. On peut se couper sur des rochers. On peut attraper la gangrène.

Il rit et continua à faire sa valise.

— Comment peux-tu être aussi détendu ? dit-elle. Après ce qui s'est passé. Tu n'as même pas un tout petit peu peur ?

Il la regarda vraiment, cette fois.

— Tu es vraiment inquiète, n'est-ce pas ?

Il s'approcha et la prit dans ses bras.

— Il n'y a vraiment aucune raison de s'inquiéter.

— Ah oui ?

— Oui.

— Alors emmène-moi avec toi.

Il se recula.

— Quoi ?

— Si tout va bien, s'il n'y a aucun danger — emmène-moi avec toi.

Il secoua la tête.

— Tills, je ne peux pas faire ça.

— Donc ce n'est pas vraiment sûr, finalement.

— Ce n'est pas ça, c'est que—

— Alors quoi ? Oh, s'il te plaît, papa. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît.

Soudain, elle se sentit aussi excitée par le voyage que lui. Ça lui importerait moins, si elle pouvait garder un œil sur lui. Et puis, ils s'amuseraient.

— Tu m'as déjà emmenée sur des fouilles.

— Rien d'aussi isolé.

— On est allés faire de la randonnée en Écosse — c'est plutôt isolé.

— Tills, dit-il d'une voix douloureuse, l'Écosse n'est pas isolée au point d'être isolée.

— J'ai été super utile sur les fouilles avant. Je me suis rendue utile. Plus que utile. J'ai été indispensable. Tu l'as dit une fois — tu te souviens ? Sur Meetlis III. Indispensable.

— Je savais que je regretterais ça, marmonna-t-il. Tu sais, Tills — et je le dis de la façon la plus gentille possible — mais quand tu es comme ça, tu es exactement comme ta mère.

— Coup bas, monsieur !

Puis elle prit une voix cajoleuse.

— S'il te plaît ? S'il te plaît ?

— Oh, bon sang… murmura Iain. Je vais en parler au capitaine. Tu sais, Holden et moi, on ne parle plus que de toi ces temps-ci. C'est comme si j'étais ton agent.

— Mais tu lui parleras quand même ? dit Tilly.

— Ce serait bien que je sois la Tilly la plus célèbre ici. Autant rêver.

— Mais tu lui parleras, hein ? Oui ? D'accord ?

— Oui, dit Iain. Contre mon meilleur jugement, je lui en parlerai. Et si elle est d'accord, tu pourras venir. Mais tu ne dois jamais, jamais le dire à ta mère.

Elle posa la main sur son cœur.

— Honneur de Tilly.

* * * * *

Holden, mettant en balance la sécurité d'une mineure sur une planète inhabitée, accompagnée de quatre officiers expérimentés, et la perspective d'avoir à écouter Tilly se plaindre, arriva à peu près à la même conclusion qu'Iain quant aux batailles qu'elle était prête à mener. C'est ainsi que, le lendemain matin, Tilly se retrouva avec son père et trois autres membres d'équipage à bord d'une navette en route vers Vesnoy.

— Souviens-toi, tu es là pour observer, dit Iain tandis qu'ils embarquaient. Pas pour parler.

Elle observa donc, et apprécia leur camaraderie, la facilité avec laquelle ils discutaient de leur travail et partageaient leurs idées. Elle eut un bref moment de doute sur le bien-fondé de cette décision lorsque la navette s'éloigna du Dorothy Garrod, mais aucun des autres ne semblait inquiet, alors elle essaya de se détendre. Elle se rappela que des accidents de navette pouvaient survenir n'importe où — lors d'un voyage vers Talaris, par exemple, ou d'un simple transport entre la Terre et Mars. Le voyage spatial était dangereux, quel que soit l'endroit. Une chose, cependant, était sûre pour elle : jamais plus elle ne tiendrait pour acquise le courage des gens de Starfleet.

Pendant que la navette descendait vers Vesnoy, Tilly bidouillait son dernier projet. En ce moment, elle travaillait à optimiser certaines fonctionnalités des traducteurs universels. Ils n'étaient pas très performants avec tout un sous-ensemble de langues présentant certaines différences conceptuelles. Les mélodiques élisuriennes, par exemple. Et le k'la'bisien de Holden — beaucoup de nuances s'y perdaient. Ce travail était si prenant qu'elle ne se rendit pas compte que la navette se préparait à atterrir. Son père vint s'asseoir à côté d'elle.

— Hé, dit-il, j'ai quelque chose pour toi.

Il lui tendait une sorte de brassard, qu'il fixa autour de son bras gauche, en haut.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— C'est ce qui te permet de sortir de la navette et de venir à la surface avec nous, répondit-il. Un téléporteur d'urgence. Au moindre signe de problème — tu touches ça, et tu es de retour sur le vaisseau en quelques secondes.

Elle le regarda.

— Tu n'en portes pas.

— Non.

— Mais—

— Voilà l'accord, Tills, dit-il. Holden a insisté. À toi de choisir. Tu mets ça — ou tu restes ici, dans la navette.

— D'accord, dit-elle. Mais je pense quand même que tu devrais en avoir un aussi.

* * * * *

Vesnoy était assurément bien plus isolée encore que l'Écosse. Et plus froide, aussi. Ils travaillaient dans une vallée étroite, entre deux crêtes rocheuses ; le vent s'y engouffrait en sifflant, hurlant comme une étrange bête. Cela ne dérangeait pas Tilly. Après tant de temps passé à bord du vaisseau, elle savourait chaque seconde passée en plein air. Un soleil pâle et lumineux brillait au-dessus d'eux, ce qui faisait déjà mieux que Zymne. Ils avaient choisi le site de fouilles avec beaucoup de soin, après avoir passé au crible les données des relevés planétaires, mais bien sûr, on ne pouvait jamais prévoir la météo.

Papa était dans son élément. À genoux, à trifouiller la terre et les pierres, l'air heureux d'être dehors, les cheveux ébouriffés par le vent. Tilly ne jugeait pas. Après tout, c'était elle, l'adepte des champignons. Elle avait déjà vu ça chez lui, des centaines de fois : heure après heure d'étude attentive et minutieuse — puis soudain une explosion d'enthousiasme, quand il était prêt à s'engager sur ce qu'il avait découvert.

Elle le laissa à ses investigations et passa une partie de la matinée de l'autre côté du chantier. L'une de ses collègues, Jameson, avait mis au jour des mosaïques, et elles étaient si intéressantes que Tilly ne parvenait pas à s'en détacher. Le meilleur moment, c'était lorsqu'ils extrapolaient à partir de ce qu'ils avaient — parfois bien peu — pour générer des holo-images de ce à quoi les mosaïques avaient dû ressembler dans toute leur splendeur.

— Alors, dit Jameson, qu'est-ce que tu penses de celles-ci ?

— Beurk, fit Tilly. Elles sont horribles !

— Elles le sont, en effet, répondit Jameson avec entrain. Des sacrifices, peut-être ? Je me demande si ceux-là étaient des animaux, ou s'ils représentent ce à quoi ressemblaient les habitants.

— Des sacrifices humains ? Tilly se reprit et rougit. Je veux dire… tu vois ce que je veux dire !

Jameson éclata de rire.

— Erreur facile. Oui, je vois très bien.

Tilly frissonna.

— J'ai un peu l'impression que cet endroit n'était pas très agréable.

— Non, dit Jameson. Et tu as remarqué que certaines pierres sont noircies ?

— Je voulais justement te demander. Ça ne veut pas dire, d'habitude, qu'il y a eu un incendie ?

— Exactement. Je commence à penser que ce lieu n'a peut-être pas connu une fin heureuse. Jameson secoua la tête. Mais il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives. Il y a encore beaucoup à découvrir.

Elle scruta la vallée.

— Mais je parie que si on fouillait un peu plus haut, on trouverait des fortifications, pour défendre l'accès à cet endroit, et probablement des corps…

— Tills, appela papa. Viens voir ça.

Elle le rejoignit près de la tranchée sur laquelle il travaillait.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Des os, dit-il en se frottant les mains avec délectation.

— Oh, fit-elle, tout aussi ravie. J'adore les squelettes.

— Alors, indispensable, que peux-tu me dire à leur sujet ?

Elle examina l'enchevêtrement d'os qu'il avait mis au jour.

— Ils n'ont pas été disposés, n'est-ce pas ? Je veux dire, lors d'un enterrement, les corps sont en général bien ordonnés. Les bras croisés, ou repliés, en position fœtale…

— Bien ! Tu écoutes, dis donc !

— Mais ceux-là… on dirait qu'ils ont été jetés là… Les rites funéraires sont universels, papa ?

— C'est une règle empirique plutôt fiable.

— Pauvres vieux os, murmura Tilly. Balancés dans une fosse. C'est affreux.

— Je suis d'accord, dit-il plus gravement.

— Papa, ce sont des crânes ? Elle désignait quelque chose qui ressemblait clairement à une tête humanoïde. À en juger par les mâchoires, les bouches semblaient anormalement larges. Il y a des trous dedans ?

— Je crois bien, Tills, oui, répondit-il. Je pense qu'ils ont été fracassés.

Tilly frissonna de nouveau.

— C'est un endroit triste, non ?

— Tu ressens ça aussi ? Iain fronçait les sourcils. Comme s'il s'était passé quelque chose ici…

— Il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives, dit Tilly avec componction.

Elle jeta un coup d'œil vers l'endroit où travaillait Jameson, près des mosaïques. Le reste de l'équipe d'atterrissage — deux autres membres d'équipage — l'avait rejointe, et ils regardaient tous quelque chose en contrebas, parlant avec animation en même temps. Tilly essaya d'apercevoir ce qui suscitait autant de débats, lorsqu'un mouvement attira son regard au coin de l'œil, là-haut sur la crête. Elle leva la tête et vit…

— Papa, dit-elle en lui agrippant le bras. Il y a quelqu'un là-haut. Sur la crête.

Il se tourna pour regarder. Tilly distingua une silhouette mince, facilement plus grande que six pieds, vêtue de ce qui semblait être une longue robe grise assez informe. Certainement pas Starfleet. Elle tenta d'en discerner les traits distinctifs. Elle vit un visage lisse, pâle, ovale ; pas de cheveux… Il y avait quelque chose de troublant là-dedans.

— D'accord, dit Iain, il faut être prudents, maintenant.

Il fit signe à ses collègues, qui levèrent eux aussi les yeux vers la crête. Tilly les vit se raidir, adopter une posture plus méfiante.

— Tills, dit-il, je vais peut-être te renvoyer bientôt—

La silhouette s'avança. Elle leva les bras à mi-hauteur, les paumes de ses longues mains tournées vers l'extérieur, comme pour repousser l'équipe d'atterrissage. Tilly aperçut la courbe cruelle de sa bouche close : plus large, bien plus large que celle d'un humain. Elle s'ouvrit, et Tilly haleta en voyant la gueule envahir tout le visage de l'alien, qui devint un immense trou menant au néant.

Puis l'alien hurla…

Le bruit était atroce, comme un grincement de métal, mais amplifié, et rendu encore plus terrifiant par le fait qu'un être vivant produisait un son aussi épouvantable. Tilly se plaqua les mains sur les oreilles. Papa aussi semblait souffrir. Oh mince, pensa Tilly, c'est le bruit que quelque chose fait juste avant de te tuer…

Mais le pire n'était pas encore arrivé. Sous ses yeux, les pierres autour de Jameson et des autres commencèrent à trembler, presque comme si elles répondaient à l'ordre de l'alien. Puis, soudain, un immense trou s'ouvrit sous leurs pieds, une cavité

béante aspirant le reste de l'équipe d'atterrissage vers le bas, toujours plus bas, dans le sol. Parmi les os. Tilly regarda, horrifiée, le trou commencer à se refermer, les ensevelissant sous terre — puis elle sentit le sol sous ses propres pieds se mettre à vibrer…

— Merde ! cria Iain.

Tilly savait ce qui allait se passer ensuite, et elle savait qu'elle ne pouvait rien faire pour l'en empêcher. Papa se pencha et tapa sur son brassard — puis lui, la vallée affamée de Vesnoy et son horrible alien hurlant disparurent. Elle se retrouva dans la salle de téléportation du Dorothy Garrod, et Holden se précipitait vers elle.

— Tilly, bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

* * * * *

Holden la conduisit d'un pas rapide vers l'ingénierie. Plus tard, Tilly se rendrait compte que Holden essayait de la débriefer, mais qu'elle, en réalité, n'était pas très cohérente.

— Est-ce que papa va bien ? Vous avez eu des nouvelles de papa ? Une minute ils étaient tous là, et puis ils étaient sous terre, et— vous avez eu des nouvelles de papa ?

— Tilly, dit Holden d'une voix calme mais ferme, j'ai besoin que tu ralentisses—

— Cette chose s'est mise à nous hurler dessus — oh mon Dieu, ce bruit ! — et le sol s'est ouvert… Je te l'avais dit que c'était une mauvaise idée ! Je lui avais dit que ce n'était pas sûr !

Ils arrivèrent à l'ingénierie. Holden la guida jusqu'à un siège. L'équipe se rassembla autour d'elle pour entendre ce qu'elle avait à dire. Nish tendit à Tilly un verre d'eau, qu'elle vida d'un trait.

— Respire profondément, Tilly, dit Mei.

Tilly obéit. Alors seulement, elle parvint à raconter ce qui s'était passé.

— On creusait. Papa a trouvé des os—

— Cool, dit Andy, avant de lancer un regard rapide à sa capitaine. Pardon.

— Et on en parlait. Les autres étaient tous ensemble de l'autre côté du site. J'ai vu quelqu'un sur la crête—

— Quelqu'un ? demanda Holden, le regard vif. Un alien ?

— Eh bien oui, parce qu'ils ont ouvert la bouche, et…

Tilly frissonna en repensant à ce son horrible.

— Ils ont hurlé…

Elle se mit à pleurer. Ce bruit affreux, épouvantable.

— Capitaine ? Vous avez eu des nouvelles de papa ?

— Pas encore, répondit Holden. Tu sais bien que nous te le dirons dès que nous saurons quelque chose — mais il faut que tu continues ton récit. Tout ce que tu nous dis est une information de plus sur ce qui s'est passé, et autant d'indices pour nous aider à comprendre quoi faire. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Alors la chose hurlait, continua Tilly, et c'était comme si le sol s'ouvrait. Jameson et les autres — ils sont tous tombés dans ce trou. Et puis ça s'est refermé—

Ses amis étaient déjà en action.

— On peut essayer d'étendre la portée des scanners, dit Thritte. Voir si on capte des signes de vie sous la surface—

— Je pourrais peut-être augmenter la portée des communicateurs, dit Mei.

Holden hocha la tête vers Tilly.

— Continue.

— Et ensuite, le sol près de nous — près de papa et moi — a commencé à trembler, et papa a appuyé sur ce truc à mon bras, et je me suis retrouvée ici.

— D'accord, Tilly, dit Holden. C'était très bien.

— Tu t'en sors très bien.

Elle jeta un coup d'œil à Etraxis.

— Est-ce que c'est quelque chose avec lequel vous pouvez travailler ?

— Il faudra bien, répondit-il, avant de rejoindre son équipe.

Holden s'agenouilla à côté de Tilly.

— D'accord, dit-elle. Je vais te laisser ici un moment, parce que je dois aller sur la passerelle maintenant, mais essaie de rester calme et—

Soudain, le canal de communication explosa. Ce qui en sortit n'était que du bruit — un bruit hideux, insensé.

— Putain de merde ! cria Andy.

Tilly se boucha les oreilles ; tout le monde à l'ingénierie fit de même.

— C'est ça ! cria-t-elle. C'est ce que l'alien hurlait !

Le vacarme continua encore un moment, puis s'arrêta. Tous poussèrent un soupir de soulagement.

— Ça fait mal, dit Thritte.

— C'est comme écouter du Schoenberg passé à l'envers dans un blender, dit Andy.

— C'est atroce, dit Nish.

— Tilly, dit Holden, c'est bien ce que tu as entendu sur Vesnoy ?

Tilly hocha la tête. Le pire, c'est que même si elle ne distinguait pas de mots, le message sous-jacent était limpide : colère. Menace. Violence. Elle se serra les bras autour du corps.

— Ils nous détestent, dit-elle. Oh, Capitaine — où est papa ?

Holden lui tapota le bras.

— On va le retrouver.

Elle se releva et donna des ordres brefs à l'équipe des communications pour qu'elle se mette au travail afin de déchiffrer le message. Pendant ce temps, l'équipe d'ingénierie continuait à chercher un moyen de contacter l'équipage disparu. Tilly resta assise en silence, mais son esprit tournait à toute vitesse.

C'est la remarque de Patterson sur Schoenberg qui déclencha tout. L'esprit de Tilly dériva vers la musique, les harmonies, et elle commença à établir toutes sortes

de connexions. Il devait y avoir une structure, elle en était certaine, s'ils parvenaient simplement à la discerner…

Au bout de dix minutes, elle bondit sur ses pieds.

— J'ai trouvé ! cria-t-elle. Je sais ce qui se passe !

Les yeux de Holden se plissèrent.

— Tilly, tu dois te rasseoir—

— Non, Capitaine, s'il vous plaît — je crois que je sais ce qui se passe—

— Vraiment, Tilly, ça n'aide pas—

— Capitaine, je peux leur parler ! Je sais que je peux. S'il vous plaît — laissez-moi redescendre et leur parler.

— Tilly ! dit Holden. Hors de question !

Elle se précipita vers la capitaine et lui attrapa le bras.

— S'il vous plaît ! supplia-t-elle. Je sais que je peux y arriver.

— Si vous l'emmenez, dit Etraxis, on aura plus de chances de faire une percée ici. Parce que ce sera plus calme.

Holden secouait la tête. Et puis un message arriva de la passerelle.

— Capitaine, nous avons scanné la surface. Il y a un système de défense planétaire—

— Impressionnant pour une planète inhabitée, marmonna Holden.

— Capitaine, il est en train de se déployer contre nous.

— Eh bien merde, dit Holden. Évidemment.

— On peut se défendre pendant un moment, dit Etraxis. Mais au final, on reste un vaisseau scientifique. Qui sait quelle puissance de feu ils ont à leur disposition.

Tilly inspira profondément, puis tenta une nouvelle fois.

— Capitaine, dit-elle. Je peux leur parler. Je sais que je peux. S'il vous plaît — laissez-moi descendre.

Holden la regarda, puis regarda son équipe d'ingénierie.

— Pour ce que ça vaut, Capitaine, dit Etraxis, c'est une gamine brillante.

Le reste de l'équipe hocha la tête en signe d'approbation. Tilly les regarda avec reconnaissance. Mes gars, pensa-t-elle. Mon équipe. Ma tribu.

Holden ferma les yeux et porta la main à son front.

— Tain va me tuer, murmura-t-elle.

Puis :

— D'accord, petite. Va au téléporteur.

Dix minutes plus tard, Tilly et Holden étaient à la surface de Vesnoy, de retour sur ce qui avait été le site de fouilles. Il n'y avait aucune trace de l'équipe d'atterrissage, et presque plus aucun signe des travaux qu'ils avaient effectués.

— Tout s'est effondré, expliqua Tilly. Tout est passé en dessous.

Sous leurs pieds, le sol recommença à trembler. Tilly leva les yeux vers la crête. L'alien était revenu. Il se tenait là — grand, gris, presque sans traits distinctifs. Puis il ouvrit son immense bouche et hurla.

— Merde, dit Holden. C'est encore pire de près ! Bon, Tilly — quoi que tu aies en tête, c'est le moment d'essayer.

Tilly se concentra. Elle était certaine que ça marcherait — non, plus que certaine. Elle savait que ça marcherait. Les langues étaient si proches… Elle focalisa son esprit, tenta de le vider et de l'apaiser, puis se lança dans le discours qu'elle avait préparé pour le sommet fictif de l'école. Des équations quadratiques mélodiques élisuriennes. Et cette fois, elle n'avait pas à se soucier du chapeau… Elle se tint droite et chanta de toutes ses forces, ajustant les mots au fur et à mesure, chantant un discours qui expliquait qui ils étaient et d'où ils venaient. Du coin de l'œil, elle vit l'expression horrifiée de Holden : Oh mon Dieu, qu'ai-je fait ? On va mourir… Mais elle continua à chanter, encore et encore…

Et l'alien cessa de hurler.

Tilly s'interrompit un instant. Puis elle chanta :

— Bonjour ?

L'alien chanta en retour — quelques notes, bien moins agressives cette fois.

— Bonjour, chanta-t-il. Ton accent est épouvantable.

Tilly éclata de rire.

— Je sais, chanta-t-elle. Désolée pour ça.

L'alien rit aussi. À côté d'elle, Tilly voyait Holden agiter son tricordeur. Tilly continua à parler à l'alien, à bavarder, en réalité : On est juste de passage, on ne savait pas que quelqu'un d'autre était ici, désolée si on vous a dérangés, tout le monde va bien, oh je suis vraiment soulagée d'entendre ça parce que l'un d'eux est mon papa, non ça va mais si vous pouviez le laisser partir bientôt j'en serais vraiment reconnaissante…

C'était une bonne chose, pensa-t-elle — peut-être pour la première fois de sa vie — d'avoir le don de la parole. Bientôt, le tricordeur de Holden avait assimilé suffisamment de langage pour qu'elle tente à son tour un timide :

— Bonjour ?

L'alien se tourna vers la capitaine.

— Ah. Vous apprenez vite. C'est en votre faveur, au moins.

Holden leva la main en signe de salut.

— Nous aimons apprendre. Aurions-nous une chance de mieux vous connaître ?

Et ce fut tout. Premier contact. Premier contact officiel. Et bien sûr, c'était Tilly qui avait parlé la première.

— Tilly, dit Holden une quinzaine de minutes plus tard, lorsque la libération de l'équipe d'atterrissage eut été convenue et qu'une invitation à monter à bord du Dorothy Garrod eut été acceptée. Qu'est-ce que l'enfer il s'est passé, là-bas ?

— C'est un projet que j'ai fait il y a quelque temps, expliqua Tilly. Les Élisiuriens. Vous n'en avez sans doute jamais entendu parler. Une planète vraiment mineure. Probablement parce qu'ils parlent en équations quadratiques mélodiques.

Elle sourit.

— Schoenberg. Il y a une structure. Elle n'est simplement pas toujours celle à laquelle on s'attend. Et les traducteurs universels ont du mal avec ce genre de choses. Mais j'ai une idée à ce sujet. Ça vous plaira.

Holden se mit à rire.

— Tu es une sacrée merveille, non ?

Tilly sourit.

— Vous pourriez l'écrire et le dire à ma mère ?

Alors voilà ce que c'est, le premier contact, pensa-t-elle. C'est mieux que les cocktails.

* * * * *

Il fallut un jour ou deux pour que les choses se calment. Le vaisseau dut passer du mode exploration aux protocoles de premier contact, qui, comme Iain l'expliqua lorsqu'il fut de retour dans leurs quartiers, étaient bien plus prudents et surtout axés sur l'évitement de toute divulgation de technologies avancées ou d'ingérences involontaires dans la politique locale. Il s'avéra qu'il y avait peu de choses capables de surprendre les Vesnoyans. Espèce ancienne à la très longue longévité, ils avaient autrefois possédé leur propre empire s'étendant sur plusieurs systèmes dans cette région de l'espace. Mais cet empire s'était peu à peu contracté, et les derniers Vesnoyans — très vieux et très sages — s'étaient retirés sur leur monde natal, se coupant du reste de la galaxie. Cela remontait à des siècles. Ils avaient évité tout contact depuis… jusqu'à l'arrivée du Dorothy Garrod.

Holden invita un petit groupe d'entre eux à monter à bord pour visiter le vaisseau. Tilly, se glissant discrètement à l'ingénierie au bon moment, réussit à les apercevoir lorsqu'ils passèrent. Ils semblaient… polis, pensa-t-elle. Heureux d'écouter ce que Holden avait à dire, disposés à parcourir le vaisseau comme geste d'amitié, mais visiblement pressés de rentrer chez eux. Holden, pourtant occupée avec leurs invités, ne manqua pas de remarquer la présence de Tilly et lui lança un sourcil interrogateur en passant.

Oh là là, pensa Tilly. Ai-je poussé trop loin ?

Cet après-midi-là, de retour dans leurs quartiers, Iain, assis sur le canapé, lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui.

— Alors, dit-il. J'ai cru comprendre que tu t'es retrouvée, d'une manière ou d'une autre, au cœur des événements sur Vesnoy.

— Pour ma défense, dit Tilly, c'était à l'invitation de la capitaine.

— Tu en es bien sûre ? dit Iain. J'ai entendu dire que tu l'avais harcelée jusqu'à ce qu'elle cède.

— J'imagine… Elle lui adressa un grand sourire. Tout s'est bien terminé, non ?

Iain enfouit son visage dans ses mains.

— Oh, Tills. Ça devient une habitude, n'est-ce pas ?

Aïe, pensa Tilly. Ça ressemble à ce que maman appellerait un « problème émergent ».

Iain soupira.

— C'est assez difficile d'être fâché contre toi, étant donné que tout le monde à bord chante tes louanges et dit que nous n'aurions jamais établi le premier contact sans toi.

Il fit une grimace.

— Enfin… c'est très facile d'être fâché contre toi, Tills, mais toute tentative de te sanctionner est compliquée par le fait que des collègues viennent sans cesse me dire à quel point je dois être fier et que tu mérites au moins une distinction.

Il eut un petit rire bref, légèrement amer.

— Ha ! C'est le « au moins » qui me reste en travers de la gorge.

Elle rougit de plaisir. Allez, papa, admets-le. Une partie de toi est fière.

— Tu ne fais jamais les choses à moitié, hein ? dit Iain.

Tilly marmonna quelque chose.

— Bref, dit-il, tu es privée de sortie.

— Hein ? dit-elle. Combien de temps ?

— Je n'ai pas encore décidé, répondit Iain. Peut-être jusqu'à la trentaine.

Il la dévisagea pensivement, puis, las, passa une main dans ses cheveux.

— Oh, Tills, dit-il. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

Le communicateur émit un bip discret. Iain alla répondre. La voix de la capitaine retentit.

— Tilly—

— Oui ? dit Tilly.

— Je crois, dit Iain, qu'elle s'adresse à moi.

— Oh oui ! Désolée, papa.

— Pourriez-vous envoyer votre fille dans mon bureau, s'il vous plaît, dit Holden. Maintenant.

— Oui, capitaine, répondit Iain.

Tilly se mordit la lèvre.

— Je croyais que j'étais punie, dit-elle.

Son père désigna la porte d'un geste.

— Ne tente pas le diable.

* * * * *

Lorsque Tilly entra dans le bureau de Holden, la capitaine était occupée à son bureau. Elle leva les yeux et hocha la tête, mais ne l'invita pas à s'asseoir. Tilly resta donc debout, passant nerveusement d'un pied sur l'autre, tandis qu'elle observait la capitaine terminer la tâche qui la retenait. Holden, remarqua-t-elle, portait son uniforme — pas de sweat, rien d'informel. Elle avait l'air incroyablement professionnelle… et franchement intimidante. Tilly déglutit. Cette fois, je suis vraiment dans les ennuis. Elle rougit. Ce n'était pas entièrement juste, pensa-t-elle. D'accord, elle avait insisté jusqu'à ce que Holden la laisse descendre, mais au final, Holden l'avait laissée descendre…

Finalement, Holden termina ce qu'elle faisait. Elle leva les yeux vers Tilly, l'expression indéchiffrable.

— Bien, dit-elle. Mademoiselle Tilly.

— Je suis vraiment désolée, dit Tilly précipitamment. Je ne saurais dire à quel point je suis désolée. Je sais que je n'aurais pas dû m'en mêler. Je sais que j'aurais dû retourner dans mes quartiers ou quelque chose comme ça. Mais j'étais vraiment inquiète pour papa… Je n'arrêtais pas de penser à lui… Et puis j'ai réalisé que je savais comment ils communiquaient — c'étaient les Élisiuriens, vous voyez, et ce séminaire que vous avez donné sur les récits k'la'bisiens—

Les yeux de Holden se plissèrent.

Oh non, pensa Tilly, elle croit que je l'accuse. Ou pire, que j'essaie de la flatter… Elle continua à débiter :

— Et je savais que les traducteurs n'y arriveraient pas, et…

Holden tambourinait le bureau du bout des doigts. Tilly s'arrêta net.

— Terminé ? dit Holden en se penchant légèrement en avant.

— Je suis désolée, dit Tilly humblement. Vraiment, vraiment désolée.

Holden s'assit et la regarda.

— Qu'est-ce que ton père a dit ?

— Il est vraiment furieux contre moi. Vous n'imaginez même pas à quel point.

— Ah oui ? dit Holden.

— Il m'a punie ! lâcha Tilly, incapable d'empêcher sa voix de déborder d'indignation face à cette injustice.

— D'accord, dit Holden. Ses lèvres venaient-elles de tressaillir ? Tilly n'en était pas sûre.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda Tilly, d'une toute petite voix. La plus petite des voix.

Holden croisa les bras.

— Eh bien, tu es punie, n'est-ce pas ?

Tilly la regarda, perplexe. C'était tout ?

— Je pourrais suggérer à ton père d'essayer les chaînes, dit Holden. Tu sais, un boulet et des entraves ou quelque chose comme ça ? Mais c'est plutôt son affaire, et tu trouverais sans doute une formule mathématique compliquée pour désintégrer le métal ou autre. Et puis… ce n'est pas comme si je ne t'avais pas laissée descendre en premier lieu, ni comme si je ne t'avais pas autorisée à redescendre avec moi ensuite.

— C'est vrai, admit Tilly.

— Donc. Puisque nous sommes quittes en ce qui concerne… disons, l'art de tordre les règles… je vais te faire une proposition.

Tilly fronça les sourcils. Une proposition ?

— Je sais, pour avoir parlé avec ta grand-mère, que tes projets à court terme ne sont pas encore arrêtés, dit Holden.

Tilly la regarda, bouche bée. Holden avait parlé à Mamie ? L'idée de ce canal parallèle était plus qu'un peu inquiétante.

— Oui, reprit Holden avec une certaine satisfaction. Ça, ça a attiré ton attention. Les gens parlent, Tilly. Donc, tu n'as pas de plans bien définis pour le moment où le vaisseau sera de retour dans l'espace de la Fédération.

— Euh… oui, dit Tilly. Enfin, je suppose.

— Mais ta mère parle toujours d'une école — ?

— Je n'en veux pas, dit Tilly vivement.

— Je m'en doutais, dit Holden. Bref, arrête de jacasser deux secondes, d'accord, et je vais te dire ce que j'ai en tête.

Tilly hocha la tête et se tut.

— Très bien. Voilà l'accord. Tu peux rester à bord du Dorothy Garrod, travailler aux côtés de l'équipe d'ingénierie et suivre un programme d'études que nous élaborerons pour toi. Si tu t'en sors bien au cours des prochains mois, et si tu arrives à ne plus enfreindre les règles, à ne plus te trouver au mauvais endroit au mauvais moment, ni à me pousser à prendre des décisions stupides, alors je parrainerai ta candidature à l'Académie de Starfleet.

Un silence s'installa.

— Oh, tant mieux, dit Holden. Ça t'a coupé la parole.

— Starfleet… murmura Tilly.

— Je vais être franche avec toi, Tilly, poursuivit Holden. Ton parcours jusqu'ici est un peu… comment dire… irrégulier ? Excellentes notes, terribles problèmes d'insubordination.

Ah, pensa Tilly, ces maudits problèmes.

— Mais. Du côté positif — tu as piraté la sécurité de ta propre école…

Ça compte comme un point positif ?

— Tu as réussi à te débrouiller seule pendant plusieurs jours. Tu as trouvé un travail et un logement en moins de vingt-quatre heures en arrivant sur Zymne. Tu as gardé la tête froide quand ton père était en difficulté dans cette navette. Et surtout… eh bien, tu viens d'éviter une crise d'une taille non négligeable. J'estime que tout cela correspond à de l'initiative. Et du cran. Oh, et de l'intelligence. N'oublions pas l'intelligence. Mais…

Tilly savait ce qui allait venir. Elle soupira.

— La récréation est terminée.

— Exactement. Il est temps de te mettre sérieusement au travail, Tilly. Vraiment sérieusement.

Holden se pencha en avant sur sa chaise.

— Qu'en dis-tu ? On a un accord ?

Tilly n'en croyait pas ses oreilles. Starfleet ? Elle n'y aurait jamais pensé. Et pourtant, maintenant, cela semblait si évident, si juste…

— Oh là là, oh wow… J'adorerais ! Plus que tout.

Elle porta une main à sa bouche.

— Oh. Il faut que je parle à papa.

Puis elle pâlit.

— Oh non. Il faut que je parle à maman.

Holden sourit.

— Va donc faire ça.

* * * * *

Iain accueillit la suggestion avec beaucoup de naturel.

— Je me demandais si on ne se dirigeait pas dans cette direction, dit-il.

Tilly fronça les sourcils.

— Vraiment ?

— Mm. Eh bien, tu t'es parfaitement intégrée ici, non ?

— Alors… ça ne te dérangerait pas ? demanda Tilly.

— Qu'est-ce qu'il y aurait à redire ? répondit Iain. J'adorerais t'avoir dans les parages pour un bon moment encore, ça va de soi. Mais surtout, Tills, ce que je veux, c'est que tu découvres ce qui va te rendre heureuse et que tu commences à faire exactement ça. Vraiment le faire. Utiliser tous tes talents, de la manière dont toi tu veux les utiliser. Je veux que tu sois heureuse. Et je pense que ça a de grandes chances d'être la chose qui te rendra heureuse. Pourquoi est-ce que ça me dérangerait ?

Elle haussa les épaules.

— C'est juste que… Starfleet, ça a toujours été ton truc à toi. Moi, j'étais censée faire de la diplomatie.

Il lui lança un regard en coin.

— Je crois qu'on sait tous que ça ne te rendra pas heureuse.

— Et puis… papa, est-ce que c'est toujours comme ça ? Les alertes rouges, les crises, ce genre de choses ?

— Pas toujours, dit-il. En tout cas, pas sur un vaisseau comme celui-ci. Et puis, est-ce que ce serait vraiment un « problème » ? On est tous entraînés à ne pas paniquer. Mais toi, tu n'as pas paniqué de toute façon.

— Je suppose que non, dit-elle.

— Sans parler du fait que c'est grâce à toi qu'on s'en est sortis la dernière fois, ajouta-t-il — avec, pensa-t-elle, beaucoup de scrupules, vu à quel point elle avait dépassé les bornes. Elle rougit.

— J'ai eu une bonne idée, papa. Tout le monde a écouté et m'a laissée faire.

Elle sourit.

— Ils n'étaient pas obligés de le faire.

— Pourquoi ne t'auraient-ils pas écoutée, Tills ?

Personne ne l'a jamais fait avant, pensa-t-elle.

— Je ne sais pas…

— Tu es intelligente, tu as de bonnes idées. Tu ne fais pas perdre leur temps aux gens.

Il s'arrêta, puis se corrigea :

— Bon, en réalité, au cours de l'année écoulée, tu as fait perdre beaucoup de temps à pas mal de monde, mais tu sembles être en train de te corriger sur ce point.

— Oui, dit-elle, je ne m'en débarrasserai jamais. Mais, papa… qu'est-ce que maman va dire ?

Il fronça les sourcils.

— Honnêtement, je n'en ai aucune idée.

— Tu lui parleras ?
Il la regarda.
— Non, Tills. Je pense que ça doit venir de toi.
— Tu t'assiéras à côté de moi pendant que je lui parlerai ?
Elle se souvenait à quel point maman était plus raisonnable quand papa était là.
— S'il te plaît ?
— Je serai juste en face de toi, dit Iain.

* * * * *

Tilly passa une partie de la nuit à réfléchir à ce qu'elle allait dire à maman. Starfleet ! Elle n'y aurait jamais pensé auparavant, mais maintenant que l'idée s'était imposée, cela lui paraissait évident. Où allaient donc tous les brillants excentriques, s'ils voulaient faire une différence ? Maman avait toujours beaucoup insisté là-dessus — faire une différence — et Tilly le voulait aussi, vraiment, mais pas par des réceptions, du réseautage et des conversations mondaines. Elle savait que ce genre de choses convenait parfaitement à d'autres, que c'était ainsi qu'ils faisaient la différence. Mais ce n'était pas fait pour elle.

Ces derniers mois… Elle avait vu tant de choses différentes. Elle avait aperçu la vie hors de la Fédération, même brièvement, entendu tant d'histoires — celle de Salla, de Natalia, puis celle d'Orlotz, parlant du manque de sa fille pendant qu'il tentait de gagner sa vie sur un monde froid et hostile… Elle avait désormais une nouvelle conscience de ses privilèges, de la chance qu'elle avait d'être née au sein de la Fédération. Elle savait qu'elle ne tiendrait plus jamais cela pour acquis. Et elle savait aussi, désormais, qu'elle était capable de beaucoup. Elle s'était débrouillée seule, même si ce n'avait été que quelques jours, et elle n'avait pas fui quand les choses étaient devenues difficiles. Elle avait tenu bon et trouvé sa place. Elle connaissait aussi ce dans quoi elle excellait — résoudre des problèmes techniques, utiliser ses connaissances et son intelligence pour réparer, comprendre, résoudre. Elle avait bien travaillé ici, à bord du Dorothy Garrod, même si elle avait parfois poussé sa chance. Ce qu'il lui fallait, c'était un endroit qui nourrisse ces talents et en fasse bon usage.

Mais Starfleet ? Tilly ne put s'empêcher de rire toute seule. Elle avait toujours été si méfiante auparavant. Pourtant, ce n'était pas du tout ce qu'elle avait imaginé. Holden — détendue et accessible, mais vive comme l'éclair et loin d'être naïve. Ses amis de l'ingénierie, qui l'avaient accueillie, formée, et écoutée non pas à cause de sa mère ni même de son père, qu'ils appréciaient pourtant, mais parce qu'elle — Tilly — avait quelque chose qui valait la peine d'être entendu. Tout ce vaisseau, travaillant ensemble, pas seulement dans les crises — même s'ils y excellaient — mais aussi dans le soutien quotidien qu'ils s'apportaient, l'intérêt qu'ils portaient aux vies et au travail des uns et des autres. Un immense club scientifique de lycée, mais peuplé d'adultes : le meilleur des mondes possibles. Contre toute attente, elle avait trouvé… sa tribu. Son équipe. Elle avait toujours été l'élément à part à l'école, mais elle commençait à comprendre que ce n'était pas une fatalité. Elle n'était pas obligée d'être seule. Quant

au danger ? D'accord, c'était effrayant, mais elle avait tenu le coup. Elle n'avait pas paniqué. Non, Starfleet n'était pas du tout ce que Tilly avait imaginé. Et puis, au fond d'elle-même, elle avait toujours su que ce n'était pas Starfleet qui avait poussé papa à partir. Non. C'était tout autre chose.

Le lendemain soir, Tilly s'installa pour sa conversation hebdomadaire avec sa mère. Iain, comme promis, était assis en face d'elle. Lorsque la connexion s'établit, il leva les deux pouces. Tu peux le faire. Ils avaient discuté ensemble de la manière dont elle gérerait ses émotions. Respirer profondément. Ne pas se laisser submerger. Le regarder, si elle avait besoin de soutien moral.

Siobhan était magnifique. Elle l'était toujours. Tilly repensa à ce que papa avait dit : la femme la plus vive, la plus dévouée, la plus brillante, la plus étincelante que j'aie jamais rencontrée… Une divinité mineure.

Comment affronter une déesse ?

Siobhan parlait d'une nouvelle école qu'elle avait trouvée.

— Regarde, dit-elle, elle a un programme scientifique plus ciblé. Et elle est sur Terre, donc tu pourrais être interne la semaine et venir à New York ou Paris le week-end… On pourrait se voir davantage…

— Maman, dit Tilly.

Elle dut le répéter.

— Maman.

Siobhan leva les yeux.

— Oui, ma chérie ?

Tilly jeta un coup d'œil à papa. Il hocha la tête.

— Maman, je ne retourne pas à l'école.

Siobhan se renversa contre le dossier de son siège.

— Sylvia !

— C'est Tilly maintenant, maman, dit-elle.

Sa bouche était sèche comme de la cendre. Est-ce que je dis vraiment tout ça ?

— Cette école — elle a l'air formidable, vraiment. Mais je n'y vais pas. J'ai… j'ai dépassé ce stade.

— Tu as seize ans ! Tu dois être à l'école—

— Maman…

— Tu as déjà perdu des mois—

— Perdu ?

— Il faut te remettre sur les rails !

— Maman ! Écoute-moi !

Ma voix sonne bizarre, pensa Tilly, avant de comprendre ce qui avait changé. Elle ne sonnait pas minuscule.

— Écoute ! Je ne retourne pas à l'école. Je ne vais pas entrer dans le corps diplomatique—

— Ah bon ? dit Siobhan. Alors qu'est-ce que tu comptes faire ? Vivre dans la chambre d'ami de ton père pour le reste de ta vie ?

Tilly regarda son père. Il semblait prêt à intervenir. Elle secoua légèrement la tête. Je peux le faire. Il acquiesça. D'accord.

— Non, dit Tilly fermement. Je vais rester ici, travailler dur dans les matières que j'aime, et dans un an environ, la capitaine Holden parrainera ma candidature à l'Académie de Starfleet.

Il y eut un silence. Puis Siobhan regarda au-delà de l'écran.

— Iain ? Je sais que tu es là. C'est toi qui lui as mis ça dans la tête ?

— Maman ! s'indigna Tilly. Ça n'a rien à voir avec papa !

— Pardonne-moi de ne pas trouver ça très convaincant.

— Maman, écoute. C'est important. Tu es diplomate, et je sais que tu voulais que je fasse la même chose. Mais j'ai compris que toute la diplomatie ne se fait pas dans des cocktails—

— C'est ce que tu crois que je fais toute la journée ?

— Bien sûr que non ! Je sais ce que tu fais — je t'ai vue à l'œuvre assez souvent ! Mais ce travail — le genre de choses que fait Starfleet — c'est aussi de la diplomatie, non ? Une autre forme — sur des mondes lointains, parfois au cœur du danger. C'est important, dans l'instant, mais ça reste de la diplomatie. Maman, je ferai toujours ce que tu veux — simplement pas de la manière qu'on avait imaginée.

Elle était certaine que cela ferait mouche. Mais maman n'écoutait pas. Maman n'écoutait jamais.

— Iain, je veux te parler maintenant.

— Pourquoi parler à papa ? C'est mon choix ! Ma décision ! Maman — ce n'est pas ta vie ! C'est la mienne ! Je ne peux pas devenir toi. Tout le monde voit bien que ça n'arrivera pas, non ? Et je ne peux plus essayer. Ça m'épuise ! Je sais que je peux faire ça—

— Iain !

C'est étrange, pensa Tilly. Elle regarda papa. Il hocha la tête. Continue.

— Maman, écoute-moi. J'ai bien travaillé ici. Je me suis investie. Je me suis fait des amis. Je me sens… je me sens heureuse. Même quand ça a été difficile, je ne me suis pas sentie paniquée ou stressée. C'est bon pour moi—

— Sylvia ! Arrête de parler et écoute ! Ça n'arrivera pas—

— Maman—

— Non, tu as parlé. Maintenant c'est à mon tour. Tu te rends compte de tous les problèmes que tu as causés cette année ? Tu as la moindre idée de la difficulté que ça a été ? Et puis ton père débarque, t'emmène voler un peu partout, et soudain c'est : Oh, Starfleet, comme c'est merveilleux ! Eh bien écoute-moi bien, jeune fille, parce que voilà ce qui va se passer. Tu rentres à la maison. Tu retournes à l'école. Tu travailles dur, et tu vises le corps diplomatique—

— Sérieusement, dit Tilly, est-ce que tu m'écoutes seulement ? Parce que je ne vois pas comment je pourrais être plus claire. Je ne retourne pas à l'école.

Mais Tilly n'était pas son père, et quel que fût le tour qu'Iain avait dans sa manche, sa fille ne l'avait pas encore appris. Et surtout, Siobhan avait l'habitude

d'obtenir ce qu'elle voulait avec sa fille, et c'était une habitude très difficile à briser. Siobhan perdit réellement son sang-froid.

— Espèce de petite ingrate… Franchement, Sylvia — oui, Sylvia, je n'ai plus l'intention de tolérer tout ça — as-tu la moindre idée à quel point tu t'es mal comportée ? De tous les ennuis que tu nous as causés, à moi, à ton père, à Mamie — sans parler de l'école, de la Sécurité de la Fédération, et de ta précieuse Starfleet—

— Siobhan, ça suffit.

Tilly se rendit compte que papa s'était levé et avait fait le tour de la table. Sa main reposait sur son épaule.

— Je reviens vers toi dans une minute, Iain. Sylvia, sais-tu à quel point je travaille dur pour que tu aies toutes ces formidables opportunités ? Et qu'est-ce que je reçois en retour ? Les bouderies et les insolences étaient déjà bien suffisantes, le temps perdu au lieu de travailler, mais que tu sois là, après tout ce que tu as fait, à me parler de cette façon… Ce n'est pas acceptable, Sylvia ! Rien de tout cela ne l'est ! Ce n'est pas acceptable !

— Siobhan !

Tilly faillit bondir. Elle n'avait jamais entendu son père élever la voix de colère auparavant. Silencieusement, elle se mit à pleurer. Est-ce que c'est ce qui s'est passé ? pensa-t-elle. Est-ce pour ça qu'il est parti ? Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal, puis ils se sont disputés, et ensuite il est parti ?

Au moins, maman — bénédiction — s'était tue.

— D'accord, Siobhan, dit Iain d'une voix beaucoup plus calme. Tout le monde est bouleversé, alors je pense que la meilleure chose à faire pour l'instant est de mettre fin à cet appel—

— Est-ce que tu lui as soufflé tout ça, Iain ?

— Ce n'est pas le cas, répondit-il avec une pointe de fermeté, et quand tu seras plus calme, tu sauras que tu n'aurais pas dû dire une chose pareille. Nous parlerons plus tard, Siobhan, d'accord ?

La communication se coupa. Tilly entendit son père marmonner : Assieds-toi. Puis il se tourna vers elle.

— Je suis vraiment désolé, dit-il. Je ne t'aurais pas laissée lui parler seule si j'avais pensé qu'elle réagirait ainsi. Ne t'inquiète pas, je lui parlerai—

— Pourquoi a-t-elle dit ces choses… sanglota Tilly.

— Je pense qu'elle a peur, ma chérie, dit Iain. Elle sait — tu sais — que le vaisseau était en danger à Vesnoy. Nous étions tous les deux là. Toi surtout. Et ensuite tu dis que tu veux faire ce genre de choses à plein temps ? Quand tu as fugué —

— Oh, s'il te plaît, on peut oublier que j'ai fait ça !

— On ne peut pas, ma chérie. Nous n'oublierons jamais ce que nous avons ressenti. Quand tu as fugué, nous étions tous terrifiés. Qu'on t'ait enlevée, que tu puisses être blessée… Elle a peur pour toi, voilà tout.

— Elle n'aurait pas dû dire ces choses… pleura Tilly.

— Non, elle n'aurait pas dû.

— « Pas assez bien », papa ! C'est vraiment ce qu'elle pense de moi ?

— Bien sûr que non ! Bien sûr que non.

Il soupira.

— Je lui parlerai. J'arrangerai ça.

— Je ne retourne pas à l'école, dit Tilly.

— Non, répondit Iain. Je crois que c'est parfaitement clair.

* * * * *

Il fallut un jour ou deux pour que les choses se tassent. Le vaisseau dut passer du mode exploration aux protocoles de premier contact, qui, comme Iain l'expliqua lorsqu'ils furent de retour dans leurs quartiers, étaient bien plus prudents et surtout centrés sur l'évitement de toute divulgation de technologies avancées ou d'interventions involontaires dans la politique locale. Il se trouva qu'il n'y avait pas grand-chose qu'ils puissent faire pour surprendre les Vesnoyans. Espèce ancienne à la longévité exceptionnelle, ils avaient jadis possédé, dans cette région de l'espace, un empire s'étendant d'étoile en étoile. Mais l'empire s'était contracté, et les derniers Vesnoyans, très vieux et très sages, s'étaient repliés sur leur monde natal, se coupant du reste de la galaxie. C'était arrivé des siècles plus tôt. Depuis, ils avaient évité tout contact… jusqu'à l'arrivée du Dorothy Garrod.

Holden invita un petit groupe à monter à bord pour visiter le vaisseau. Tilly, se glissant à l'ingénierie au bon moment, en aperçut un bref instant le passage. Ils semblaient… polis, pensa-t-elle. Heureux d'écouter ce que Holden avait à dire, disposés à parcourir le vaisseau comme geste d'amitié, mais pressés de rentrer chez eux. Holden, pourtant absorbée par ses invités, ne manqua pas de remarquer Tilly et leva un sourcil en sa direction au moment de passer.

Oh là là, pensa Tilly. Ai-je poussé trop loin ?

Cet après-midi-là, de retour dans leurs quartiers, Iain, assis sur le canapé, lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui.

— Alors, dit-il. J'ai cru comprendre que tu t'es retrouvée, d'une manière ou d'une autre, au cœur des événements sur Vesnoy.

— Pour ma défense, dit Tilly, c'était à l'invitation de la capitaine.

— Tu en es bien sûre ? répondit Iain. J'ai entendu dire que tu l'avais harcelée jusqu'à ce qu'elle cède.

— J'imagine… Elle lui adressa un sourire éclatant. Tout s'est bien terminé, non ?

Iain prit sa tête entre ses mains.

— Oh, Tills. Ça devient une habitude, n'est-ce pas ?

Aïe, pensa Tilly. Ça ressemble à ce que maman appellerait un « problème émergent ».

Iain soupira.

— C'est assez difficile d'être fâché contre toi, étant donné que tout le monde à bord chante tes louanges et dit que nous n'aurions jamais établi le premier contact sans toi.

Il fit une grimace.

— Enfin… c'est très facile d'être fâché contre toi, Tills, mais toute tentative de te sanctionner est rendue plus compliquée par le fait que des collègues viennent sans cesse me dire à quel point je dois être fier et que tu mérites au moins une distinction.

Il eut un petit rire bref, légèrement amer.

— Ha ! C'est le « au moins » qui me reste en travers de la gorge.

Elle rougit de plaisir. Allez, papa, admets-le. Une partie de toi est fière.

— Tu ne fais jamais les choses à moitié, hein ? dit Iain.

Tilly marmonna quelque chose.

— Bref, dit-il, tu es punie.

— Hein ? dit-elle. Combien de temps ?

— Je n'ai pas encore décidé, répondit Iain. Peut-être jusqu'à la trentaine.

Il la dévisagea pensivement, puis, las, passa une main dans ses cheveux.

— Oh, Tills, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

Le communicateur émit un bip discret. Iain alla répondre. La voix de la capitaine retentit.

— Tilly—

— Oui ? dit Tilly.

— Je crois, dit Iain, qu'elle s'adresse à moi.

— Oh oui ! Désolée, papa.

— Pourriez-vous envoyer votre fille dans mon bureau, s'il vous plaît, dit Holden. Maintenant.

— Oui, capitaine, répondit Iain.

Tilly se mordit la lèvre.

— Je croyais que j'étais punie, dit-elle.

Son père désigna la porte.

— Ne tente pas le diable.

* * * * *

Le lendemain matin, Holden reçut un message de Mlle Tilly. Il était assez formel : Pourrais-je prendre rendez-vous avec vous à votre plus proche disponibilité ?

Holden répondit aussitôt : Bien sûr. Treize cents ?

Tilly arriva pile à l'heure. Holden l'invita à s'asseoir, mais Tilly dit que rester debout lui convenait. Elle avait l'air différente, songea Holden. Un peu plus âgée. Peut-être… un peu plus triste ? Elle se demanda ce qui s'était passé.

— Est-ce que notre accord tient toujours ? demanda Tilly.

Holden haussa les sourcils.

— Bien sûr ! Tu as parlé à ta mère et à ton père ?

— Oui, répondit Tilly, sans en dire davantage.

Holden n'insista pas. Elle finirait par connaître l'histoire. S'il devait y avoir un problème, elle savait qu'Iain aurait le bon sens de se confier à elle.

— Très bien, Tilly. Alors nous avons un accord.

Holden lui tendit la main, et Tilly la serra.

— La récréation est terminée, dit Tilly.

— Pas tout le temps, dit Holden en souriant.

Elle regarda la jeune fille se diriger vers la porte et, poussée par une intuition, la rappela :

— Le chemin qui t'a menée ici a peut-être été… peu orthodoxe, tu sais. Mais je pense que tu t'en sors vraiment bien. Bravo, Tilly.

La jeune fille se retourna et lui sourit. Holden la regarda sortir. Les compliments, pensa-t-elle — ça ne coûte rien à celui qui les donne, et ça rapporte énormément à celui qui les reçoit.

* * * * *

Le Dorothy Garrod, près du système Getrexi

Chère Mme Keith,

Vous avez écrit dans votre lettre que je devais garder le contact et vous dire comment les choses avançaient. C'était très gentil de votre part — je devrais penser que vous serez soulagée de ne pas voir mon nom apparaître trop souvent devant vous ! Mais si cela ne vous dérange pas, je vais prendre cette invitation au pied de la lettre, et je vous écrirai quand j'en aurai l'occasion.

Je vise Starfleet. Waouh. Ça a l'air solennel, écrit noir sur blanc, et ce n'est pas quelque chose que j'aurais jamais imaginé écrire. J'ai toujours été un peu méfiante envers Starfleet. Ça me paraissait trop beau pour être vrai, avec en plus une fâcheuse tendance à faire disparaître son père pendant des mois. Eh bien, ce dernier point est vrai (même si ça s'est amélioré), mais il s'avère que le premier est plutôt vrai aussi. C'est vraiment bien. Je ne pensais pas aimer vivre sur un vaisseau, et je n'étais pas sûre d'aimer les gens, mais je me suis trompée sur les deux. Les vaisseaux sont de super endroits où vivre (même si, parfois, c'est un peu effrayant) et les gens sont les meilleurs.

Certains d'entre eux s'intéressent même à l'astromycologie… ou bien ils sont assez gentils pour faire semblant.

Alors souhaitez-moi bonne chance. Beaucoup de travail en perspective. Mais je pense que je peux y arriver. Je pense que je suis à la hauteur. Voyons ça.

Votre ancienne élève reconnaissante (quoique indocile !),

Tilly

* * * * *

Le Dorothy Garrod, à quatre jours du système Netur

Chère Risera,

J'imagine que tu ne pensais jamais avoir de mes nouvelles, et j'espère que ça ne te dérange pas que je t'écrive. Après tout… je suis partie sans dire au revoir…

Je ne sais pas si tu as entendu quoi que ce soit de mes aventures. Au total, j'étais « en cavale », comme mes amis ici disent, pendant environ une semaine. Une semaine plutôt mouvementée. Peut-être que j'aurai l'occasion de te la raconter un jour.

Parce que la vraie raison pour laquelle je t'écris, c'est que je voulais te présenter mes excuses. Tu as été très gentille avec moi quand je suis arrivée à l'école. Tu t'es démenée pour me faire sentir la bienvenue — tu m'as aidée à me faire des amis, tu m'as expliqué comment tout marchait, tu m'as emmenée à ce super dîner avec tes parents ultra cool. Et en échange, j'ai pris toutes tes affaires et je les ai mises en gros tas sur ton lit. J'ai honte et je suis embarrassée en écrivant ça. Je suis vraiment, vraiment désolée. J'étais stressée, malheureuse, et j'ai fait un énorme gâchis. Je suis DÉSOLÉE.

Voilà. C'est dit. Mais avec les excuses, le truc, c'est qu'on peut les offrir, pas forcer quelqu'un à les accepter. Même si je me suis excusée, tu n'es pas obligée d'accepter. Donc si tu n'as pas déjà supprimé ce message sans le lire (ET QUI, FRANCH- MENT, T'EN VOUDRAIT ??), je voulais dire que ce serait peut-être sympa, un jour, de se revoir, d'échanger des histoires, de voir ce qu'on devient. J'ai une sacrée histoire à raconter, et je suis sûre que toi aussi. La version courte de la mienne ? Je vise Starfleet. Filière ingénierie. Ça a du sens, je suppose ?

Bref. C'était la version courte. Peut-être qu'on sera un jour au même endroit au même moment, et tu entendras la version longue. En attendant, j'espère que tu brilles. ALLEZ LES ROUGES-ET-JAUNES !

Ta colocataire difficile,

Tilly

P.-S. Mamie t'envoie tout son amour.

* * * * *

Le Dorothy Garrod, en orbite autour de Vulcain

Chère Salla,

Je me demande si tu te souviens de moi : je me suis cachée à bord de ton vaisseau, et tu as empêché ton capitaine de me jeter par un sas. Ça te dit quelque chose ?

J'espère que tu vas bien. J'espère que tu es un jour plus proche de ta retraite heureuse, et de longues journées de paix au soleil. Je soupçonne, avec le recul, que tu

as compris assez tôt qui j'étais, et que tu ne m'as pas dénoncée. Ce choix a tout changé pour moi. Il a changé ma vie. Alors merci, de la part de—

Ta clandestine reconnaissante et bricoleuse,

Tilly

* * * * *

Le Dorothy Garrod, près de la Terre

Chère Natalia,

J'ai longuement hésité avant de t'écrire. Tu n'as aucune obligation de répondre, sauf si, par hasard, tu en as envie.

Nous nous sommes rencontrées brièvement, il y a presque un an. Nous sommes devenues amies — ou nous avons commencé à l'être. Et puis… eh bien, la vie m'a rattrapée, je suppose, et ma famille est arrivée, avec un vaisseau, et je suis rentrée chez moi.

Je pense que tu te souviens peut-être de moi, maintenant.

Depuis, ma vie a complètement changé. Je me prépare à entrer à l'Académie de Starfleet. Mais je pense souvent à mon passage sur Zymne (moins de vingt-sept heures en tout). Je pense souvent à ta gentillesse. À ton sens de l'équité. Personne ne m'avait jamais vraiment traitée ainsi auparavant. Tu as été la première personne, de toute ma vie, à me prendre selon mes propres termes et à me juger pour ma propre valeur. Pour cela — pour ta gentillesse et ton offre d'amitié à une inconnue — je te serai reconnaissante, toujours.

Ton amie presque-amie,

Sylvia Tilly

Quatrième partie

L'été

Un an plus tard…

L'été, c'était toujours la maison de Mamie dans le Midi, et cette année ne faisait pas exception. Mamie, Quinn et Tilly — comme chaque année. Sauf que cette fois, papa était venu. Maman n'était pas là, bien sûr. Occupée. Plus occupée que jamais, si c'était possible. Elles s'étaient parlé depuis l'arrivée de Tilly sur Terre, mais elles ne s'étaient pas encore vues en personne. Tilly se résignait à cette rencontre, sans pouvoir dire qu'elle l'attendait avec impatience. Papa avait promis qu'il serait là.

Jusqu'ici, les vacances avaient été bonnes : beaucoup de farniente au soleil avec un livre, un peu de baignade, quelques excursions dans des vignobles des environs. Iain avait apporté du travail d'écriture avec lui, mais il n'avait pas fait grand-chose. La plupart du temps, lui et Quinn jouaient au croquet. Jeu bizarre, pensa Tilly, même si son esprit partait sur la balistique et sur la manière de calculer mathématiquement les meilleurs coups.

Tilly et Risera s'étaient retrouvées à Paris pour déjeuner plus tôt dans la semaine. C'avait été un bon moment. Risera lui avait donné des nouvelles des amis de l'école ; Tilly lui avait raconté ses aventures. Elles avaient beaucoup ri et s'étaient promis de garder le contact. Risera avait l'air incroyable. Elle prenait vraiment de l'assurance. Mais malgré tout, Tilly ne pouvait pas s'imaginer retourner dans ce monde de sonneries, de cours et de devoirs. Elle s'imaginait que Risera pensait la même chose des choix de Tilly. Qui voudrait vivre sur un vaisseau, sans personne de son âge, à traîner avec des geeks de l'ingénierie ? Moi, pensa Tilly en souriant. Elle avait échangé quelques messages avec Keith au fil de l'année, et elle en était contente aussi. Keith avait été gentille, et elle aimait bien Tilly. Salla avait écrit une fois, en phrases courtes, comme quelqu'un qui n'aime pas correspondre : Contente d'avoir de tes nouvelles. Prends soin de toi. Continue à réparer. Natalia, elle, n'avait jamais répondu.

Mamie sortit de la maison en portant un plateau. Du champagne, avec deux verres, pour elle et Quinn. Deux chopes de bière.

— Je voudrais porter un toast, dit-elle en tendant les bières à sa petite-fille et à son ex-gendre. Mais comment porte-t-on un toast avec de la bière ?

Iain et Tilly entrechoquèrent leurs mugs.

— Tu vois, Mamie ? Pas si difficile.

— À Sylvia Tilly, dit papa. La dernière recrue de Starfleet.

Tilly rougit. La lettre d'acceptation était arrivée ce matin. Elle but une gorgée de bière. Maman ne l'avait pas contactée à ce sujet… pas encore.

— Alors, Tilly, dit Quinn avec un sourire. Ingénieure en chef avant trente ans ?

Tilly pensa à la recommandation que Holden avait écrite. L'un de ses évaluateurs lui avait confié, en privé, qu'elle figurait parmi les meilleures qu'ils aient jamais reçues.

— Oh non, dit Tilly. Je vais être capitaine.

— Attention, Iain, dit Quinn. Tu vas finir par la saluer.

Mais Iain lui souriait.

— Voilà ma fille, dit-il.

Épilogue

Les lumières étaient allumées, à présent, dans la cabine à bord du Discovery. Michael et Tilly, assises côte à côte sur le lit de Tilly, étaient enveloppées dans des couvertures. Elles n'avaient pas dormi de la nuit. Dans leurs mains, elles tenaient chacune une tasse vide. Du chocolat chaud. Pour se réconforter.

— Eh bien, dit Tilly. Je t'avais dit que c'était une longue histoire.

Michael baissa les yeux vers sa tasse.

— Ta dispute avec ta mère… ?

— Oui, dit Tilly. Ça, c'était autre chose, hein ?

— Est-ce qu'elle s'est excusée, un jour ?

— S'excuser ? Maman ? Pas la peine d'y compter ! Tilly secoua la tête. Je veux dire… elle ne m'a pas empêchée d'entrer dans Starfleet, mais je sais que ce n'est pas ce qu'elle voulait.

Elle haussa les épaules.

— On n'en parle pas vraiment.

— C'est dommage.

— Ça va. On s'y habitue.

— Et ton père ?

Tilly fronça les sourcils.

— Quoi, mon père ?

— Eh bien, dit Michael lentement, j'ai l'impression que tu ne lui as jamais posé la question que tu voulais lui poser.

— Quelle question ?

— Lui demander pourquoi il est parti.

Un silence.

— Je sais pourquoi il est parti.

— Tu en es sûre ?

— Je n'étais pas à la hauteur, dit Tilly.

— Ça ne me donne pas l'impression que c'était la raison, dit Michael avec fermeté.

— Alors quoi d'autre ? riposta Tilly. Il était fou de maman. Je crois qu'il l'est encore, pour être honnête ; parfois, il a ce regard quand on parle d'elle, ou quand eux se parlent, et tu te dis : Ouh là, ça, c'est un homme amoureux. Et puis je suis arrivée, et juste après il a déménagé—

— Tilly, dit Michael doucement, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne.

— Alors comment ça fonctionne ? lança Tilly. Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

— Je ne sais pas, répondit Michael. Toutes sortes de raisons. Peut-être que tu devrais lui demander.

— Peut-être que je le ferai…

Un silence s'installa. Michael fixa de manière éloquente la console de communication.

— Quoi, maintenant ? Tilly la regarda, stupéfaite. Tu as vu l'heure—

— Il n'y a pas de meilleur moment, Tilly. Surtout quand tu n'arrives pas à dormir.

Michael se leva et alla à pas feutrés vers son propre lit, s'enroulant sous les couvertures.

— Je te promets que je n'écouterai pas.

Michael resta un moment, les yeux fermés. Fais-le, Tilly, supplia-t-elle en silence. Ça t'aidera…

Au bout d'un moment, elle entendit Tilly gémir, marmonner quelque chose pour elle-même, puis le léger bruit de pas se dirigeant vers le communicateur…

* * * * *

Papa était en congé sabbatique sur Terre en ce moment. Professeur invité à Cambridge. Il terminait son livre en cours. Tout le monde en parlait. Le précédent avait eu beaucoup de succès. Tilly sourit en voyant son visage apparaître à l'écran. Il y avait un peu de gris dans ses cheveux désormais — pas beaucoup, juste assez pour rappeler que tout le monde vieillissait.

Il sourit en la voyant.

— Salut, Tills, dit-il. Dis donc, quelle heure est-il chez toi ?

— Tard.

— Je m'en doutais. Hé, grosse journée demain. Pourquoi tu ne dors pas ?

Tilly jeta un coup d'œil autour d'elle. Michael faisait semblant de ne pas écouter.

— Je… je me suis mise à réfléchir…

— Oh non, très mauvaise idée—

— Papa, dit-elle. Pourquoi es-tu parti ? Est-ce que c'était quelque chose que j'ai fait ? J'ai juste besoin de savoir. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il la regarda, complètement déconcerté.

— Quoi, tu parles du Dorothy Garrod ? La mission était terminée, Tills. Et tu allais de toute façon entrer à l'Académie—

Tilly secoua la tête.

— Pas ça. Maman. Pourquoi es-tu parti de chez maman et moi ? Est-ce que c'était à cause de moi ?

Papa la fixait, la bouche entrouverte.

— Sylvia, dit-il, de quoi parles-tu ?

— Je… je me souviens quand j'ai dit à maman que je voulais entrer dans Starfleet. Elle s'est vraiment mise en colère—

— Je m'en souviens, dit Iain avec conviction.

— Et toi aussi, tu t'es mis en colère. Tu ne fais jamais ça.

— Enfin… pas souvent, non—

— Et c'était à cause de moi. Et je crois que, quelque part, j'ai toujours pensé que ça devait être lié à moi. Parce que vous vous êtes rencontrés — et je sais que tu l'aimes encore — et puis je suis arrivée, et ensuite vous vous êtes séparés. Alors j'ai juste besoin de savoir… est-ce que c'est moi qui t'ai fait partir ? Je sais que j'étais difficile, enfin… je sais que je suis difficile, et j'imagine que ce n'était pas très drôle —

— Tills, dit-il. Tais-toi une minute et laisse-moi dire quelque chose.

— Désolée, dit-elle. Tu sais comment je suis.

— Je sais.

Il s'adossa à son fauteuil. Il avait l'air totalement pris de court.

— Papa, ça va ?

— Oui, ça va… c'est toi qui m'inquiètes. Tills, est-ce que tu as vraiment pensé ça pendant tout ce temps ?

— J'imagine… dit-elle, d'une toute petite voix.

— Bon sang, dit-il. C'est affreux. Tills, je n'en avais aucune idée…

Elle haussa les épaules.

— Mais pour répondre à ta question — non, bien sûr que non, ce n'était pas toi. Tu étais toute petite !

— Mais maman… Tu l'as appelée une « divinité mineure ». On ne quitte pas quelqu'un quand c'est une divinité mineure—

Il cligna des yeux.

— J'ai dit ça ?

— À maman—

— Ah oui…

— Waouh, marmonna Iain. Je devais être sacrément saoul.

Pas saoul, pensa-t-elle, mais complètement épuisé.

— Tills, dit-il, tu ne m'as pas fait fuir. Ta mère ne m'a pas fait fuir ; personne ne m'a fait fuir. Ça n'a tout simplement pas marché. Ta mère et moi — ça ne marchait pas. Et ça n'aurait jamais marché. Elle avait besoin de quelqu'un qui soutienne totalement ce qu'elle faisait. Et… je n'étais pas cette personne. Regarde-moi, Tills ! Est-ce que j'ai l'air d'une moitié de couple de pouvoir ?

Tilly esquissa un petit sourire. Elle aimait son père, et il n'y avait aucun doute sur son importance dans son domaine. Mais… non. Vraiment pas.

— Toutes ces soirées, ces réceptions, ces ambassades. Les sourires forcés en permanence. Je voyais tout ça se dérouler devant moi. Je voyais que ça ne ferait que devenir de plus en plus intense. Le pire, c'est que je n'étais jamais sûr de dire la bonne chose.

Tilly frissonna. Elle comprenait parfaitement. Ça ne lui aurait pas convenu non plus. Mais elle n'avait jamais vraiment pensé que ça n'avait peut-être pas convenu à lui, non plus.

— Je savais que ça irait en empirant, dit Iain. Ta mère avait besoin de quelqu'un parfaitement en phase avec elle, quelqu'un qui prenne ce mode de vie comme une évidence, qui s'y épanouisse. Et ce n'était pas moi. C'était horrible. Je voyais la catastrophe arriver. À un moment donné, j'allais commencer à en vouloir à tout ça — toute cette attention, ces intrusions, ces exigences. Et puis, à un moment, je le savais, elle perdrait patience avec moi, et elle regretterait de m'avoir rencontré. Et ça, je ne pouvais pas le supporter. Je ne pouvais pas supporter qu'elle me regrette. Mais je ne pouvais pas non plus lui demander de s'arrêter. Tu imagines demander à ta mère de s'arrêter ?

— Comme demander au soleil d'arrêter de briller, dit Tilly. Ou de brûler.

— Quelque chose comme ça, dit Iain. Oh, Tills. Ça n'aurait jamais marché. Je suis quelqu'un de calme. J'aime être sur le terrain, à fouiller des ruines, puis rentrer à mon bureau pour trier les données.

Elle sourit. Elle reconnaissait bien cela.

— Je savais que je risquais de perdre tout ça. Pire encore, je voyais que j'allais essayer de me tordre dans tous les sens pour devenir assez bien pour elle et… eh bien, ce n'est pas une bonne idée. Je ne pouvais pas faire ça.

Non, pensa Tilly. Tu ne pouvais pas.

— Tu n'as rien fait, dit-il. C'était juste…

Il secoua la tête.

— Ça n'aurait jamais marché.

Tilly soupira.

— Mais papa… et moi ?

— Oh, ma chérie. Je sais. Je sais que ça a été dur. Mais l'autre solution aurait été pire.

Elle se demanda si c'était vrai. Pour lui ? Sans aucun doute. Pour elle ? Elle fronça les sourcils. Verdict en suspens, pensa-t-elle.

— Il y a une chose que je regrette vraiment, dit Iain. Ta mère m'a convaincu qu'il valait mieux pour toi d'avoir une vie stable plutôt que de traîner sur un vaisseau de Starfleet. Et… je me sentais tellement coupable de partir que j'ai cédé. Je l'ai laissée diriger. Et avec le recul, je vois maintenant que je n'aurais pas dû. Cette école où elle t'a envoyée ! Ça n'aurait jamais marché… J'aurais dû insister pour que tu sois plus souvent avec moi, et je n'aurais pas dû la laisser décider autant. Je le vois maintenant. C'était une erreur, Tills. Je suis désolé.

Tilly essuya ses yeux.

— Oui, dit-elle. Ça aurait été bien.

— Et partir sur le Dorothy Garrod à ce moment-là… On a tous pensé que ça irait. Mais ça n'allait pas, n'est-ce pas ? Toi et ta mère, vous avez besoin d'une troisième personne. J'aurais dû être plus présent, Tilly. Et je suis désolé de ne pas l'avoir été.

Tilly resta silencieuse un moment, réfléchissant. Il lui faudrait du temps, pensa-t-elle, pour assimiler tout ça, pour l'intégrer à l'histoire de sa vie. Elle se sentait encore triste, et inquiète.

— Papa, dit-elle. Pour demain…

— Quoi, demain ?

— Tu crois que…

Toute petite voix.

— Tu crois que je serai assez bien ?

Il lui adressa son sourire le plus tendre.

— Oh, Tills, dit-il. Je crois que tu vas être extraordinaire.

* * * * *

Michael Burnham avait bien sûr entendu chaque mot. Elle entendit Tilly et son père se dire bonne nuit, avec beaucoup d'amour, puis elle entendit Tilly renifler. Ensuite, il y eut le cliquetis de leurs tasses vides, puis Tilly marmonna :

— Oh, pour l'amour du ciel, je ferai la vaisselle demain matin.

Michael entendit Tilly poser les tasses et se glisser dans son lit. Tilly éteignit les lumières et, peu après, Michael perçut son doux ronflement.

Michael sourit pour elle-même et s'installa à son tour pour dormir.

Et tu l'es, pensa-t-elle. Sylvia Tilly — tu vas être extraordinaire.

F I N